

B. 1. angl. pag. 173.

no angl.

382

ETHELINDE.



" ou plutôt regardez le comme vivant, s'écria une
voix qui rendit muets ses deux auditeurs.

ETHELINDE,
OU
LA RECLUSE DU LAC;

PAR CHARLOTTE SMITH:

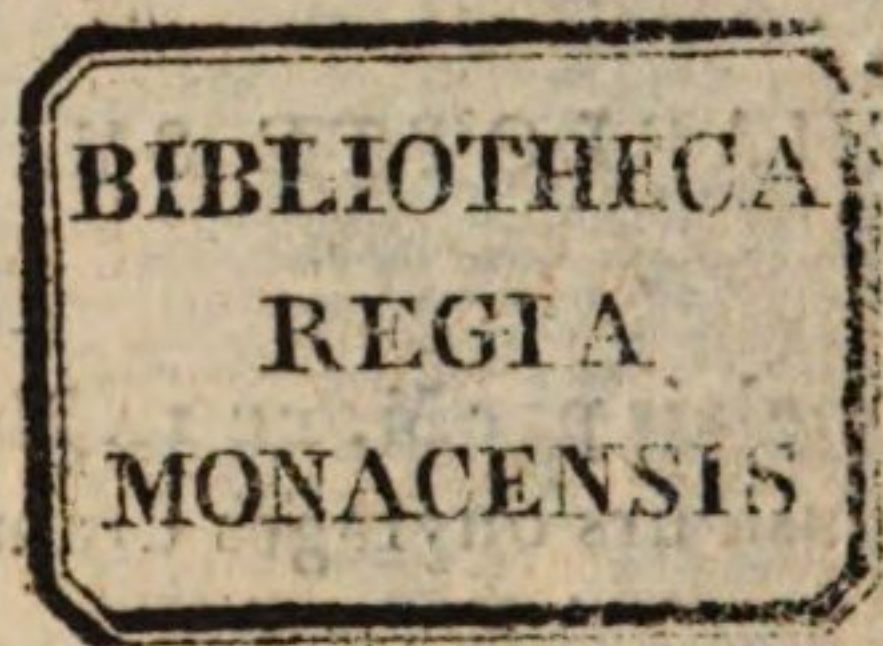
traduit de l'anglais par M. DE LA MONTAGNE ;
auteur de plusieurs ouvrages dramatiques.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-André-
des-Arcs , n°. 16.

AN VII.



É T H E L I N D E.

CHAPITRE PREMIER.

M O N S I E U R Harcourt ne fut pas plutôt sorti , que mis Clarenthia Ludford demanda à Ethelinde ce qu'il étoit. — « C'est , répondit Ethelinde , le demi-frère de mistriss Montgomery , et le père de mistriss Chesterville ».

« Et où l'avez-vous donc rencontré ? Bon dieu ! il est bien étrange qu'il soit venu vous voir , sans prévenir mon papa. Il vient d'Ecosse , j'imagine ».

« Non , de la Jamaïque , où il a perdu dernièrement son fils unique , ce qui fait que la femme de mon frère devient héritière de son immense fortune ».

C'étoit là une nouvelle qui ne pouvoit qu'intéresser mistriss Ludford qui , en ce moment , entra dans la salle , et à qui Clarenthia la communiqua soudain. Rien n'étoit plus fâcheux pour elle que de voir que d'autres personnes , sur - tout des parens

qu'elle regardoit comme pauvres et à jamais dépendans d'elle, fussent tout-à-coup en possession d'une opulence supérieure à celle dont elle tiroit tant de vanité. Son large visage montra, par sa rougeur, le dépit que cela lui causoit; et se tournant vers Ethelinde avec un air de hauteur, elle lui dit : « Une grande fortune ? vraiment cela est croyable ! Dites-moi, mon enfant, cette histoire est-elle de l'invention de la personne qui est venue vous voir, ou de la vôtre » ?

« Ce n'est point une invention, madame, répondit Ethelinde, avec assez de courage. Pourquoi inventerois-je ou répéterois-je un mensonge inutile, et qui seroit si aisément découvert » ?

« Il est pourtant impossible que cela soit vrai, répliqua mistriss Ludford, parce que je suis sûre que s'il y avoit un homme aussi riche à la Jamaïque, M. Ludford le connoîtroit. Il reçoit tant de denrées de cette île à son adresse ! — Cependant je veux m'en informer. Appelez votre père, Clary ».

Ethelinde, dont une pareille conversation n'étoit guère propre à calmer les esprits agités, s'y seroit volontiers dérobee, mais comme elle se levoit pour sortir, M. Ludford parut; et sa femme lui de-

manda vivement s'il étoit vrai qu'il y eût un homme nommé M. Harcourt, qui possédoit de grands biens à la Jamaïque ?

« Assurément, répondit-il, et pourquoi cela, s'il vous plaît » ?

Mistriss Ludford, changeant alors de contenance, répéta ce qu'Ethelinde venoit de lui dire; et elle n'avoit pas encore achevé de parler, que le desir de gagner de l'argent, desir toujours en possession de l'ame du vieux Ludford, se réveilla avec une nouvelle ardeur. — « Loué soit Dieu ! dit-il, en se frottant les mains. Quoi ! M. Harcourt lui-même est venu ici ? J'aurois bien désiré le voir ! il fait passer tous les ans en Angleterre des revenus très-considérables. J'aurois bien voulu lui présenter mon respect. — Oui, je sais que ses envois en sucre sont immenses. — Il ne demande jamais à un négociant un scheling d'avance. — Vous m'auriez fait grand plaisir, ma chère, de me faire descendre ».

« Mon dieu ! papa, dit Clarenthia, eh ! que vous importe son sucre ? vous avez assez d'affaires. Et pour moi, je voudrois que vous en fussiez tout-à-fait délivré, au lieu de chercher sans cesse à gagner de l'argent. Allons, je vous en prie, ne parlons plus de ces choses là. Partons pour le bal. Notre

carrosse nous attend depuis une demi-heure ».

Ludford avoit si fort dans la tête les sucres de M. Harcourt , et la probabilité de les recevoir à son adresse , qu'au lieu de se rendre aux desirs de Clarenthia , et de seconder son impatience , il méditoit sur les moyens de s'insinuer sans délai dans la faveur du riche colon ; et tandis que sa femme étoit assise , et cherchoit , en se servant de son éventail , à cacher le trouble et le dépit occasionnés par le changement de fortune que pouvoit procurer à la pauvre Ethelinde la découverte du beau-père de son frère , M. Ludford lui dit : — « Voyez-vous , mon amour , ne ferions-nous pas bien d'envoyer une carte à M. Harcourt , pour le prier à dîner demain ? C'est une politesse qu'il mérite , et je suis sûr qu'il y sera sensible. Dieu soit loué ! je n'avois point entendu encore dire qu'il fût arrivé en Angleterre. J'ignore dans quel vaisseau il étoit embarqué ; mais il faut l'inviter à dîner , Dolly. — Hé ! y consentez-vous ? ».

« De tout mon cœur , répondit mistriss Ludford avec un air de colère ; de tout mon cœur , si c'est seulement par politesse. Mais j'espère que vous n'irez point ramper devant lui , pour les commissions de ses

revenus. Grace au ciel , vous n'avez pas , à présent , besoin de cela ; et je suis bien sûre que mon fils Rupert n'approuveroit pas que vous allassiez quêter de pareilles faveurs du roi lui-même ».

« Ne point demander des faveurs ! s'écria le vieux Ludford , dont l'avarice l'emportoit toujours sur la vanité. Votre fils Rupert dépense l'argent assez vite , et il ne devroit pas être si fort au-dessus des moyens honnêtes d'en gagner. En outre , j'ai toujours singulièrement désiré de recevoir à ma consignation , les revenus des habitations de M. Harcourt. Ce sont les plus belles de l'île , et si je puis réussir , il entrera dans le port de Bristol bien plus de sucres à l'adresse de messieurs Ludford et compagnie , qu'il n'en arrive à l'adresse de Grubworth , de Grinder , de Still , de Manchineel et compagnie ; et sachez bien , ma chère Dolly , que cela n'est point à dédaigner ».

Ethelinde se leva alors et s'en alla dans sa chambre , laissant les Ludford arranger cette affaire à leur fantaisie ; leur dialogue lui avait pourtant rappelé ce que lui disoit son frère avant de partir , au sujet de la considération qu'auroient pour lui les Ludford , s'il possédoit jamais une partie

de la fortune de M. Harcourt ; et elle rendit grace au ciel de ce que son frère étoit non-seulement assuré d'avoir des richesses, mais de ce qu'il pourroit payer ce qu'il devoit à sir Edouard. Elle se félicita en même temps que mistriss Montgomery n'eût pas besoin de rester plus long-temps en France, à la suite d'un procès incertain. Cependant la crainte que Chesterville et Montgomery ne revinssent peut-être jamais, pour jouir de cette fortune que leur préparoit l'ami dont elle venoit de faire la rencontre, obscurcit un peu le rayon de joie qui avoit pénétré dans son ame. Elle forma mille projets différens ; mais malgré cela elle vit bien que le seul parti qui lui restoit à prendre pour faire revenir son frère et son amant, étoit d'écrire dans tous les ports où il y avoit lieu d'espérer que ses lettres pourroient les joindre ; et elle se proposa, en conséquence, de consulter M. Harcourt dans la promenade de la prairie, où il l'avoit invitée à se rendre. Elle résolut également de se concerter avec lui, pour l'envoi d'un message à Lyon, dont il lui avoit parlé lui-même. Ethelinde étoit enfin si agitée par ces diverses réflexions, qu'il lui fût impossible de goûter un instant de sommeil ; mais dès que le jour pa-

rut, elle s'habilla, et attendit avec impatience l'heure de son rendez-vous.

Cependant comme elle se préparoit à partir, elle reçut une lettre de mistriss Montgomery, adressée à Brackwood, où on l'avoit retenue long-temps. Mistriss Montgomery lui mandoit que la longueur de son procès et le peu d'espoir qu'il y avoit de le gagner, ainsi que l'inquiétude que lui causoit la situation de sa chère Ethelinde, la déterminoient à se hâter de reprendre le chemin de l'Angleterre, et elle la prioit de se préparer, conformément aux desirs de son fils et aux recommandations qu'il lui avoit faites à son départ, à aller vivre dans la solitude de Grasmer.

Cette lettre à la main, Ethelinde s'empressa d'aller joindre M. Harcourt. Elle le trouva ayant l'air d'être encore plus affoibli que la veille; mais la vue d'une lettre de sa sœur sembla le ranimer. — « Je n'ai donc pas tout perdu ! lui dit-il. Après une absence si longue, je pourrai embrasser ma Caroline, et jouir de la satisfaction de la placer au-dessus de l'indigence à laquelle elle s'est trouvée réduite, et qu'elle a si noblement supportée ! Aimable miss Chesterville ! regardez cette lettre comme un présage heureux, et faisons trêve à

notre affliction cruelle , par l'espérance que nous reverrons avant peu de mois Victorine , Montgomery et Chesterville ». Il s'arrêta un instant , soupira et continua d'une voix basse : — « Ah ! malheureux que je suis ! j'aime trop à me flatter. C'est ainsi que j'attendois le retour de celui qui devoit , hélas ! revenir , non tel que ma folle imagination se le peignoit heureux et plein de santé , mais pour entrer , avant l'âge , dans une tombe arrosée des larmes d'un père qui n'a plus de bonheur à attendre. Peut-être que ma fille et mon neveu sont destinés à revenir de même ! — Mais , pardon , pardon , chère miss Chesterville , dit-il en voyant Ethelinde singulièrement affectée de cette idée terrible ; je ne devrois ni me désoler ainsi moi-même , ni vous troubler par des images aussi funestes. Mais j'ai tant souffert ! mes nerfs sont si affectés , que ma douleur triomphe de ma raison. Je me suis vu long-temps abandonné , errant , isolé dans le monde : je me suis regardé comme un être , à qui nul ne prenoit intérêt que par des motifs mercenaires , que nul ne pouvoit écouter que pour tirer avantage des calamités que je déplore ; et maintenant que je trouve dans votre douce pitié un baume consolant , qui

adoucît mes blessures , je crois être encore plus soulagé en vous faisant part des terreurs qui me poursuivent sans cesse ».

Ethelinde , que l'excès de sa tendresse pour Montgomery contribuoit aisément à alarmer , sentit qu'en effet ces terreurs lui étoient communiquées d'une manière très-inquiétante : mais , loin de faire paroître ses propres craintes , elle tâcha d'apaiser celles de M. Harcourt , et de lui parler d'un ton encourageant. Elle réussit assez , en tournant les idées de M. Harcourt du côté de sa sœur. Ils examinèrent ensemble sa lettre , et ils jugèrent par la date , qu'elle pouvoit être déjà à Londres , ou que du moins elle y seroit dans peu de jours.

L'impatience qu'ils avoient l'un et l'autre d'accélérer une rencontre qu'ils desiroient depuis si long-temps , leur rendit également désagréable à tous deux , le délai que pouvoit leur occasionner l'acceptation du dîner de M. Ludford ; car M. Ludford n'avoit pas manqué d'inviter très-officieusement M. Harcourt. Mais en y réfléchissant , Ethelinde songea qu'il paroîtroit imprudent qu'elle allât au-devant de mistress Montgomery , avec M. Harcourt , qui lui étoit en quelque sorte étranger ; et qu'ainsi il valoit mieux écrire à Londres ,

et attendre pour partir de Soutamption , la réponse de mistriss Montgomery elle-même.

M. Harcourt se décida donc , quoiqu'avec un peu de répugnance , à accepter l'invitation de M. Ludford. L'ame sordide du négociant ne se montra jamais mieux que dans les fatigantes et basses prévenances qu'il eut pour la connoissance nouvelle qu'il régaloit. Il ne fut pas moins rampant dans cette occasion vis-à-vis d'Ethelinde , à qui , depuis qu'elle étoit dans sa maison , il n'avoit pas encore adressé dix paroles. Il affectoit de l'appeler sa nièce. Mais mistriss , qui ne pouvoit pas dompter l'envie et la malignité de son cœur rempli d'amour-propre , se contenta de ne pas la traiter avec sa hauteur et sa dureté accoutumée. Elle affecta cependant encore pour elle une pitié orgueilleuse : car son orgueil étoit plus difficile à vaincre que sa dureté. Elle lui parloit avec cette condescendance forcée , que les gens riches affectent ordinairement d'avoir pour insulter à ceux qui ayant été leurs égaux , et quelquefois leurs supérieurs , sont tombés par des revers de fortune au-dessous du rang où la nature les avoit placés.

M. Harcourt , qui étoit un de ces hom-

mes , dont la sensibilité et l'attention générale sympathisoient toujours avec ce qu'éprouvent les autres, fut révolté de cette conduite , et attendit avec une extrême impatience l'heure du thé. Toute la journée lui avoit paru insupportable : mais elle n'étoit pas encore finie. Miss Clarenthia avoit commencé un discours sentimental sur l'amitié et la sensibilité , que sa mère interrompit ainsi dans un moment où Ethelinde venoit de sortir.

« Oui , Clarenthia , oui , ma chère ; vous avez en vérité d'excellentes idées sur l'amitié. Graces à dieu , je vous ai toujours élevée de manière à ce que vous ne considérassiez jamais les gens que d'après leur mérite , et votre attention pour ma nièce , en est une preuve. Il seroit heureux que la pauvre Ethelinde fût un peu mieux partagée des biens de la fortune. Cependant , vous le voyez , M. Harcourt , la providence a créé des amis , et j'espère que la pauvre fille sera un jour bien ».

Ce discours eût été absolument inintelligible pour M. Harcourt , s'il n'avoit pas déjà appris d'Ethelinde , dans quel état son père étoit mort ; aussi , d'après ce souvenir et les observations qui ne lui étoient point échappées sur le caractère de cette

famille , il conçut pour elle le plus grand dégoût, et il regretta beaucoup d'avoir été forcé de lui avoir un moment d'obligation.

Dès que mistriss Ludford eut fini de parler, toute la complaisance de M. Harcourt ne l'empêcha pas de jeter sur elle un regard de mépris et d'indignation. « Vous espérez que miss Chesterville sera un jour bien , madame ? N'en doutez nullement. Si le mérite le plus vrai , le plus modeste , donne des droits à la fortune , qui en a plus qu'elle ? Mais elle ne dépendra plus des caprices de cette fortune. Son frère possédera bientôt des biens assez considérables pour pouvoir lui procurer tous les avantages qu'elle mérite ; et jusqu'à l'arrivée de ce frère , je crois qu'il est de mon devoir de prendre soin qu'elle n'ait pas à redouter les inconvéniens auxquels je crains qu'elle n'ait été déjà que trop exposée ».

« Si Ethelinde s'est plainte de sa situation , monsieur , répondit mistriss Ludford en rougissant , elle est , j'ose le dire , bien ingrate. Je l'ai traitée comme ma propre fille , quoiqu'elle n'ignore pas qu'elle n'a jamais voulu accepter l'invitation de venir chez moi tant qu'elle a eu un autre asyle. Je n'y ai pas pris garde , parce qu'elle est

ma nièce , une pauvre fille , une orpheline. Mais cependant j'avoue qu'il seroit pourtant bien étrange que la fille de ma sœur osât me préférer d'autres personnes. Pour moi , M. Harcourt , je vous assure que je serois bien fâchée de vous dire un mot qui pût lui porter préjudice : bien au contraire. Mais pour cela , je puis le dire ».

La mauvaise santé , le chagrin , la longue habitude de voir tout ce qui l'entouroit , obéir à ses ordres , avoit donné à M. Harcourt une sorte d'âpreté et d'impatience qu'il ne pouvoit jamais contraindre quand il étoit ennuyé ou fatigué de ce qu'il entendoit ; et il ne put donc point s'empêcher d'interrompre la harangue dans laquelle mistriss Ludford se plaisoit à déployer toute sa bonté. — « Chère madame , lui dit-il , pardonnez-moi : mais je ne puis rien entendre contre miss Chesterville. Mon opinion sur elle est fixée pour jamais. Il est possible que vous lui ayez marqué beaucoup de tendresse. Mais , permettez-moi de vous dire que vous devez vous trouver plus honorée d'avoir une telle nièce , que de votre fortune , ou de tout autre avantage. Un étranger ne peut être indifférent pour elle. Quel doit donc être

l'effet de ses perfections sur le cœur de ceux qui ont le bonheur d'être ses parens » ?

Ce discours fit taire pour un moment les deux dames, et elles cherchèrent à cacher le dépit jaloux qu'il leur causoit. M. Harcourt craignant l'arrivée de Ludford et de son fils, qu'on avoit envoyé avertir pour le thé, profita de cet intervalle pour se lever, souhaiter le bonsoir et sortir.

« Voyez, s'écria la mère dès qu'il fut parti, voyez, c'est donc là le prix dont on paye ma générosité ! m'honorer d'elle ! en vérité ! Assurément, je ne sais pas pourquoi » ?

« Pour sa beauté, maman, dit Clarenthia avec un rire forcé, qui désignoit l'envie qu'elle avoit de pleurer. Ne voyez-vous pas que c'est de sa beauté dont il s'agit ? M. Harcourt, quoique malade et affligé, n'est pas si vieux ; et miss a trouvé le secret de le rendre amoureux d'elle. Si elle n'avoit point de beauté, nous n'aurions assurément pas entendu tous ces grands éloges et ces belles promesses ».

« Que signifie cela ? répliqua mistress Ludford ? Ne croyez pas que M. Harcourt voulût épouser une fille comme Ethelinde. D'ailleurs, n'est-elle pas déjà engagée avec

ce garçon , cet Ecossais , qui s'en est allé comme un oison pour chercher fortune aux Indes » ?

« Ce que cela signifie , maman ! l'Ecos-sais ne reviendra jamais ; ou s'il revient , il n'aura rien à dire quand son oncle lui aura enlevé sa belle. Oh ! vous ne savez point , maman , non , vous ne savez point de quoi certaines personnes sont capables. J'avois autrefois une opinion toute différente d'Ethelinde ; mais quelques circonstances particulières m'ont prouvé naguères combien la sensibilité de mon cœur m'avoit trompée. Cependant, je lui souhaite beaucoup de bien , et si elle n'épouse pas ce riche colon , je desire de tout mon cœur qu'elle soit heureuse d'une autre manière ».

« Elle ne l'épousera pas , je l'ai résolu. Elle n'épousera point M. Harcourt ? Ne suis-je pas sa plus proche parente ? Je ne souffrirai point ce mariage. J'y mettrai bon ordre , assurément ».

« A la bonne - heure. Mais , chère maman , remarquez que sir Edouard Newenden a seul le pouvoir de l'empêcher. Il est le tuteur d'Ethelinde , et si vous soupçonniez qu'elle voulût se marier avec M. Harcourt , ne feriez-vous pas mieux d'écrire à sir Edouard ? Vous savez qu'on dit qu'il est

intéressé à empêcher qu'elle se marie ».

Tandis que ces deux dames parloient ainsi des avantages futurs d'Ethelinde, et qu'elles se proposoient d'y mettre obstacle, elle, de son côté, s'occupoit à écrire à son frère et à son amant, ainsi qu'elle en étoit convenue avec M. Harcourt; et elle formoit des vœux pour le retour de mistriss Montgomery. Cependant, il se passa encore trois ou quatre jours avant qu'elle reçût l'heureuse lettre par laquelle mistriss Montgomery lui mandoit qu'elle venoit d'arriver à Londres, et qu'elle attendoit sa jeune amie pour se retirer avec elle dans la solitude de Grasmer.

A cette nouvelle, M. Harcourt et Ethelinde ne perdirent pas un moment pour se préparer à leur départ. Mistriss Ludford, mêlant toujours des sarcasmes amers à une tendresse affectée, fut forcée de voir sa nièce se dérober à son insolente protection; et Clarenthia se sentit un peu soulagée, en voyant partir celle dont les charmes la menaçoient d'exciter moins cette admiration à laquelle elle croyoit seule devoir prétendre.

Ethelinde prit congé d'elles avec sa douceur ordinaire. Elle les remercia avec non moins de sensibilité et de reconnoissance

que si jamais elle n'avoit eu à se plaindre de leurs manières rebutantes et trop souvent insultantes.

M. Harcourt paroissoit enchanté de l'heureuse arrivée de sa sœur. Quoiqu'encore foible et languissant, les pleurs qu'il versa étoient ceux de la douce espérance, qui ranime un cœur long-temps engourdi par un triste et froid désespoir.

Leur voyage fut rapide; mais, à quelques milles de Londres, Ethelinde concerta avec son compagnon de voyage un plan pour empêcher que mistriss Montgomery ne fût trop surprise à la vue soudaine d'un frère, dont elle avoit été si long-temps séparée.

Cependant il n'étoit que six heures du soir quand ils arrivèrent dans la rue de Portland. Mistriss Montgomery qui attendoit Ethelinde avec la plus vive impatience, accourut au-devant d'elle aussi-tôt qu'elle entendit la chaise. Ethelinde s'élança dans ses bras; et elles entrèrent ensemble dans le salon où Ethelinde essaya de calmer un peu son émotion pour pouvoir annoncer M. Harcourt, sans toutefois le faire trop brusquement. Mais le visage pâle et altéré de son amie, de cette amie sans cesse présente à son imagination, et

qui lui paroissoit en si peu de temps si tristement changée, la frappa tellement, qu'il lui fut impossible d'exécuter ce qu'elle avoit projeté, et mistriss Montgomery qui lui voyoit un air bien plus embarrassé que de coutume, fut extrêmement inquiète, et crut que ses craintes perpétuelles étoient peut-être réalisées, et qu'on avoit reçu quelque nouvelle fâcheuse du vaisseau où Montgomery étoit embarqué. « Avez-vous des nouvelles de Charles, dit-elle, en fixant ses yeux pénétrants sur Ethelinde, et cherchant à lire dans ses regards? A-t-on appris si son navire avoit touché à Madère? Puis elle s'arrêta, comme si elle n'avoit point osé en demander davantage. — « Hélas ! non, répliqua Ethelinde, qui soudain devina ses alarmes. Pourquoi demandez-vous cela ? Sûrement vous n'avez rien appris vous-même ? En auroit-on donc quelque nouvelle » ?

« Je crois que non, répondit mistriss Montgomery. Mais j'ai cru voir dans vos yeux que vous aviez quelque chose à me dire. Je m'alarme trop aisément. Dieu sait comment moi, qui ne puis pas perdre un instant l'idée de mon fils, je pourrai supporter le long exil auquel il est condamné. Ah ! Ethelinde, s'il lui arrivoit un acci-

dent, combien je me reprocherois d'avoir consenti à ce voyage, et de lui avoir moi-même pu conseiller ! Je crois cependant que s'il éprouvoit quelque malheur, mon chagrin, qui ne finiroit qu'avec ma vie, ne seroit pas de longue durée ».

Accablée de tristesse, mistriss Montgomery, dans l'effusion de son amour maternelle, donnoit un libre cours à ses larmes. Ethelinde pleuroit avec elle. Mais, reprenant un peu de courage, elle lui dit : « Madame, vous avez deviné, avec raison, que j'avois quelque chose à vous dire ; mais cela ne peut que vous faire plaisir ».

« Cela a-t-il quelque rapport avec mon fils » ?

« Non pas précisément. Mais vous avez d'autres parens, d'autres amis, dont l'arrivée en Angleterre peut certainement vous faire plaisir ».

« D'autres parens ? hélas ! non. J'avois un frère, il est vrai ; mais il y a si long-temps que je n'ai eu de ses nouvelles ! S'il n'est pas mort, il est perdu pour moi. Un autre climat, d'autres connoissances, une différente manière de vivre, ont effacé de son esprit le souvenir de son pays, et son affection pour une sœur qu'il n'a guère pu voir ».

Ethelinde lui apprit alors que ce frère

qu'elle soupçonnoit de l'avoir oubliée, étoit en ce moment à sa porte, plein d'impatience de l'embrasser. La joie et la surprise ôtèrent presque à mistriss Montgomery, l'usage de ses sens ; et M. Harcourt ne fut pas moins touché, en embrassant une sœur qu'il n'avoit pas vue depuis tant d'années. Après qu'ils furent un peu remis de leur première émotion, M. Harcourt voulait commencer le récit de la perte de son fils, dont le souvenir mélancolique le poursuivoit sans cesse : mais Ethelinde qui savoit combien cette histoire renouveleroit le sentiment de ses peines, et combien mistriss Montgomery en seroit elle-même affectée, obtint de lui de raconter elle-même à sa sœur ces tristes détails ; et enfin ils se séparèrent ce soir-là avec plus de tranquillité qu'Ethelinde n'avoit prévu, après le tumultueux et pénible plaisir d'une pareille entrevue.

C H A P I T R E I I.

Le lendemain de bonne heure, Ethelinde, assise au chevet du lit de mistriss Montgomery, lui raconta comment M. Harcourt ayant été privé de son fils, destinoit l'héritage de son immense fortune à Victorine

et à Montgomery. Aux larmes qu'arrachèrent à mistriss Montgomery les malheurs de son frère, se joignirent celles que lui causoit le départ de son fils, qu'elle s'accusoit elle-même d'avoir trop hâté. Elle s'efforça cependant de cacher la peine excessive que lui occasionnoit cette cruelle idée. Mais Ethelinde la vit malgré tous ses efforts. Elle vit avec étonnement qu'elle avoit quelquefois assez d'empire sur elle-même pour commander à son émotion ; mais que dans d'autres instans, un pressentiment terrible accabloit ses esprits, et qu'alors ni sa raison, ni la confiance qu'elle avoit dans le ciel ne pouvoient écarter entièrement cette idée douloureuse. Elle parloit peu, et elle cherchoit à excuser sa tristesse et ses pleurs, par l'intérêt que lui inspiroit la situation de son frère ; mais Ethelinde qui jugeoit des peines de son amie par les tourmens qui dévoroient son propre cœur, s'apperçut bien que cette force d'ame, qui lui avoit fait supporter tant d'épreuves difficiles, étoit entièrement anéantie par la crainte funeste de ne plus revoir son fils, et que l'opulence qui lui étoit maintenant assurée, loin de lui causer de la satisfaction, étoit pénible pour elle, parce qu'elle arrivoit trop tard pour prévenir le sacrifice

qu'elle s'accusoit elle-même d'avoir fait sans nécessité.

Son esprit n'ayant plus besoin de s'occuper d'objets pécuniaires et d'affaires d'intérêt, se portoit plus exclusivement vers l'objet de sa tristesse ; et son imagination vive et tendre étoit sans cesse préoccupée de toutes les sortes de périls et d'infortunes qui menaçoient ce fils si chéri, dont elle ne parloit jamais sans verser des larmes. Dans l'excès de sa sollicitude maternelle, pour y penser avec moins de distraction, elle se renfermoit souvent seule dans sa chambre, refusant même quelquefois la compagnie d'Ethelinde, qui lui avoit jusqu'alors semblé si douce, et celle de son frère, dont les soupirs fréquens lui faisoient trop craindre que la perte qui les causoit ne fût une image de celle qu'elle auroit à souffrir elle-même.

Après une semaine de séjour à Londres, mistriss Montgomery, M. Harcourt et Ethelinde partirent pour Grasmer. Il tardoit à mistriss Montgomery d'y arriver, et M. Harcourt étoit flatté d'accompagner les deux amies, ne pouvant guère espérer le retour de Victorine que dans quelques mois. Ethelinde, quoiqu'accablée de ses craintes pour Montgomery, craintes que le désespoir de

sa mère augmentoit encore , fut forcée de se charger de veiller aux apprêts du voyage et d'encourager le frère et la sœur pendant la route ; car la santé de M. Harcourt devenoit de jour en jour plus chancelante , et l'ame de sa sœur sembloit avoir perdu toute sa vigueur. Mistriss Montgomery , cette femme si ferme , si courageuse , ne pouvoit plus s'occuper des détails les plus ordinaires de la vie ; et lorsque M. Harcourt la consultoit sur quelques affaires importantes , elle se déclaroit incapable de lui donner aucun avis. « Si Charles étoit ici , disoit-elle , il pourroit faire cela. Si Charles étoit en Angleterre , mon frère , vous auriez l'agent le plus actif , le plus intelligent. Mais peut-être , hélas ! il ne reviendra plus » !

L'inquiétude et la douleur que ressentait M. Harcourt , et sa maladie furent encore augmentées à la vue du désespoir qui accabloit l'ame élevée et généreuse de sa sœur ; mais son esprit trop affligé lui-même , étoit hors d'état de l'encourager ; et sans les douces , les continuelles attentions d'Ethelinde , ils n'auroient pu résister à leurs souffrances , jusqu'au moment où ils devoient voir arriver les objets chéris de leurs sollicitudes.

Ethelinde surmonta sa propre tristesse ;

et avec non moins d'héroïsme que de tendresse, elle essaya de remplir une tâche si difficile. M. Harcourt étoit souvent dans un si triste état de santé, qu'il falloit qu'on le veillât nuit et jour, et alors il ne vouloit rien prendre que de la main d'Ethelinde; de sorte qu'elle passa plusieurs nuits au chevet de son lit, inquiète à-la-fois et par rapport à M. Harcourt lui-même, et par rapport à mistriss Montgomery, dont elle craignoit que le chagrin n'abrégât les jours, si, outre ce qu'elle souffroit déjà, elle avoit encore malheureusement à regretter la perte de son frère. De la chambre de M. Harcourt, qui fut en danger pendant cinq ou six semaines, elle passoit dans celle de mistriss Montgomery, trop affectée, trop accablée elle-même pour pouvoir être témoin des souffrances de M. Harcourt; et Ethelinde cherchoit toujours à la ranimer, en lui représentant la situation du malade sous le jour le plus favorable, et en lui parlant de l'espoir de recevoir bientôt d'heureuses nouvelles des Indes. Lorsqu'ensuite M. Harcourt et sa sœur furent un peu mieux, elle lisoit sans cesse auprès d'eux, voyant bien que ses lectures seules pouvoient détacher quelques instans leurs pensées des objets de leur affliction. Cette découverte

redoubla même son zèle, et lui donna la force de soutenir tant de fatigue. Si par hasard elle se sentoit trop abattue, elle se ressouvenoit que d'elle seule dépendoit la santé de la mère et de l'oncle de Montgomery; et cette réflexion lui inspiroit un nouveau courage.

Ainsi le temps s'écoula jusqu'à la fin de novembre. Chesterville et Victorine étoient partis depuis le mois de février. Les lettres qu'Ethelinde et M. Harcourt leur avoient écrites en juin, devoient leur être parvenues à la Jamaïque en juillet ou août; et si, comme cela étoit probable, ils s'étoient embarqués tout de suite, le moment de leur retour à Londres ne pouvoit pas être éloigné. Cependant deux mois se passèrent encore; et ce ne fut qu'en février qu'une lettre que Chesterville écrivit de Portsmouth à M. Harcourt, lui apprit qu'il venoit d'arriver dans ce port avec Victorine et son fils, dont elle étoit accouchée avant de s'embarquer.

Cette heureuse nouvelle sembla rendre la vie à M. Harcourt. Il pressa sa sœur et Ethelinde de se rendre avec lui tout de suite à Londres. Mais quoique mistriss Montgomery prît le plus grand intérêt à sa félicité, elle ne put consentir à être

témoin d'une réunion qui lui rappelleroit trop sensiblement celle qu'elle desiroit avec tant d'ardeur ; et Ethelinde , charmée très-sûrement du bonheur de son frère , ne voulut pourtant point laisser son amie seule. M. Harcourt partit donc pour Londres , où il trouva sa fille , dont les embrassemens lui causèrent un plaisir si vif et mêlé de ressouvenirs si douloureux , que sa constitution déjà trop affoiblie fut menacée d'y succomber. Du sein d'une indigence extrême , qui n'avoit été soulagée que par l'amitié généreuse de sir Edouard Newenden , et passer tout-à-coup au sein de l'excessive opulence , ce fut pour l'ame ardente et passionnée de Chesterville , un bonheur qui faillit lui faire perdre la raison. M. Harcourt , charmé de sa figure , de son esprit , de sa vivacité , de sa manière de se présenter , qui annonçoit un homme bien né et bien élevé , n'apperçut aucun de ses défauts ; et la beauté , la naïveté spirituelle et touchante de sa fille enchantèrent sa tendresse paternelle. Il crut ne pouvoir jamais faire assez pour la dédommager d'une trop longue négligence , et pour récompenser Chesterville de l'avoir soustraite à la pauvreté et à une dépendance humiliante. Il loua un grand hôtel dans la place de

Portland , qu'il fit meubler superbement , et dans lequel il les établit , après avoir pourvu Victorine de vêtemens , de bijoux , de voitures , et généralement de tout ce qu'elle desira. Il aimoit singulièrement à la voir parée , et à contempler dans sa jolie figure les traits de sa mère , qu'il avoit tendrement chérie , et dont il se reprochoit souvent la mort prématurée. Chesterville partageoit son amitié. Son esprit vif et naturel , sa gaîté franche , que de terribles infortunes n'avoient point diminuée , et qui , convenable à son âge , sembloit ne point nuire à la bonté de son cœur , tout cela étoit plus que suffisant pour captiver la bienveillance de M. Harcourt ; mais lorsque ce père tendre considéroit encore que Chesterville avoit aimé Victorine malheureuse , et n'avoit pas dédaigné de l'épouser , son amitié pour son gendre étoit portée à son comble , et les travers que ce gendre ne put long-temps cacher , ne la diminuèrent point. Au contraire , la prévention lui faisoit souvent excuser ses torts même ; et quand ses dépenses excédèrent la somme considérable que M. Harcourt lui avoit allouée , M. Harcourt ne vit dans cette prodigalité que l'effet d'un noble orgueil , qui le faisoit naturellement chercher à s'élever

à ce rang dans lequel il avoit droit de paroître , et qui ne pouvoit que faire honneur à son beau-père et à son bienfaiteur.

Victorine , aussi insouciante que son mari , et néanmoins vive , se jeta avec avidité dans toutes les scènes de plaisir que son âge , son caractère et la nouveauté rendoient très-attractives pour elle. Sa jeunesse , sa beauté , son entière ignorance du monde , son accent étranger , qui donnoit encore plus de grace à la simplicité de sa conversation , attirèrent autour d'elle une foule d'admirateurs. Elle se plaisoit à entendre leurs flatteries , et naturellement coquette , elle les encourageoit ; et les femmes qu'elle fréquentoit étant pour la plupart aussi jeunes et aussi légères qu'elle , ne pouvoient guère lui donner de conseils sages. Pendant les deux ou trois premiers mois , son père encouragea plutôt qu'il ne songea à réprimer cette rage pour les amusemens , qui la tenoit à sa toilette jusqu'à dîner , en compagnie depuis le dîner jusqu'à cinq ou six heures du lendemain , et qui enfin la rendoit invisible pour lui excepté à l'heure du repas.

Cependant le printemps renouvela la maladie qui l'avoit déjà mis souvent au bord du tombeau ; et c'est alors qu'il trouva que

les attentions et la douceur compatissante d'Ethelinde lui manquoient. Sa fille, il est vrai, l'aimoit beaucoup. Elle alloit s'informer de sa santé deux ou trois fois chaque jour ; mais la femme qui le servoit étoit une garde-malade , qui consultoit plus ses propres aises que ce qui convenoit à M. Harcourt. Elle arrangeoit l'appartement , et faisoit du bruit lorsqu'il se sentoit disposé à dormir ; elle ronfloit souvent dans un fauteuil , quand lui ne pouvoit point trouver de repos , et avoit besoin de quelques soins ; de sorte que ne pouvant la réveiller , il étoit obligé de se passer de ce qu'il avoit besoin de prendre. Quelquefois aussi , la désertion de Victorine le touchoit tellement , que les potions et les médecines qu'on lui donnoit ne lui faisoient aucun effet.

Chesterville avoit été initié de nouveau dans ces sociétés , dont il avoit eu autrefois tant à se plaindre. Il étoit à la vérité un peu moins dupe ; mais sa morale et son caractère en furent singulièrement altérés. Il jouoit avec précaution ; mais l'amour du jeu s'enracina dans son cœur. Il se livra à toutes les dépenses qu'il savoit que la fortune de M. Harcourt lui permettoit de faire ; mais insensiblement l'amour de l'ar-

gent, ou plutôt le goût du luxe et des folies que l'argent seul pouvoit favoriser, dénatura ses sentimens. Il n'avoit pas encore vu sa sœur depuis son retour en Angleterre. Il parloit pourtant quelquefois d'aller à Grasmere, puisqu'Ethelinde ne pouvoit pas se décider à venir à Londres; mais tantôt une chose, tantôt une autre, retardoit son voyage. — Quelquefois le temps étoit mauvais; quelquefois Victorine avoit un engagement; ou bien M. Harcourt étoit malade. Ainsi, d'excuse en excuse, il perdit non-seulement le desir de voir sa sœur, mais même le soin de cacher sa négligence et son peu de tendresse sous des prétextes plausibles; et avec toutes les apparences d'un homme du bon ton, il acquit la dureté, l'insensibilité qui trop souvent est compagne de l'excessive opulence, et de la prospérité sans bornes.

Ethelinde connoissoit trop bien son frère pour ne pas craindre ce malheur, et elle soupçonna que ses craintes alloient se réaliser, lorsqu'après avoir manqué plusieurs fois aux promesses de venir la voir, Chesterville lui manda, au bout de deux mois de silence, qu'il lui seroit impossible de l'embrasser de long-temps, à moins qu'elle ne vînt à Londres, parce que M. Harcourt,

qui étoit en convalescence d'une longue maladie , avoit résolu d'aller à la terre qu'il avoit achetée en Worcestershire , et qu'il n'avoit pas encore vue , et que toute sa famille y passeroit le reste de l'année. Toute cette lettre étoit froide. Ethelinde y trouva même de la hauteur et de la vanité. — Chesterville lui parloit des dépenses , des embellissemens considérables qu'il se proposoit de faire dans cette magnifique terre ; et il disoit qu'il en coûteroit huit ou dix mille livres sterlings à M. Harcourt pour agrandir une pièce d'eau , et applanir une montagne qui en déroboit la vue , de la maison. Ensuite il ajoutoit : — « Vous voyez , chère » sœur , combien il est difficile pour moi de » faire un voyage dans le nord de l'Angle- » terre , cet été. Je desirerois que vous pus- » siez venir ici vous-même , et que mistriss » Montgomery voulût vous accompagner. » Ma femme partage mes vœux à cet égard ; » et je suis , ma chère Ethelinde , votre très- » affectionné frère ,

» H. CHESTERVILLE ».

Elle se garda bien de montrer à mistriss Montgomery cette lettre , sur laquelle elle répandit les pleurs les plus amers qu'elle eût encore versés depuis la mort de son père.

Dans tous ses autres chagrins, dans la cruelle société des Woolaston, dans les insultes hautaines des Ludford, dans sa pauvreté, dans l'absence de l'homme qu'elle adoroit, il y avoit une sorte de douceur mêlée à sa tristesse. Mais dans l'abandon, l'ingratitude de son frère, qu'elle avoit si tendrement aimé, pour qui elle avoit tout souffert, elle trouvoit un motif d'affliction que tout son courage ne lui donnoit pas la force de supporter. Elle voyoit dans la conduite de Chesterville bien plus que de la négligence; elle voyoit que quoiqu'il ne pût éviter de lui faire une froide invitation, il desiroit assurément qu'elle ne l'acceptât point. Il avoit reconnu que la fortune de M. Harcourt, tout immense qu'elle paroissoit, n'étoit pas plus considérable qu'il ne falloit pour lui seul; et il ne vouloit pas que ni Montgomery, dont M. Harcourt parloit avec beaucoup d'affection, ni Ethelinde, qu'il aimoit comme sa fille, ni mistriss Montgomery, enfin, eussent la moindre part d'un bien que lui, Chesterville, trouveroit fort bien le moyen de dépenser tout seul.

Ne pouvant se cacher cette façon de penser à lui-même, le frère d'Ethelinde ne l'avoit pas trop bien déguisée dans la courte

lettre qu'il adressa à sa sœur. Mais tels sont les progrès rapides de l'avarice, dans un cœur dont elle s'empare, qu'Ethelinde n'avoit pas encore reçu cette lettre, que Chesterville s'étoit convaincu lui-même de la justice de ses desirs. — « Quel droit, se dit-il en s'interrogeant, quel droit a Montgomery à partager les biens de M. Harcourt ? Il est seulement le fils de sa sœur ; et certes, il ne doit point priver ma femme de son héritage. En outre, il y a dix à parier contre un qu'il ne reviendra pas des Indes. Quant à sa mère, quel usage une vieille femme peut-elle faire de l'argent ? Si M. Harcourt lui fait une petite pension viagère, c'est bien assez pour elle. — Pour Ethelinde, je serois assurément bien aise qu'elle eût de quoi vivre. Si M. Harcourt a dessein de lui donner mille ou quinze cents livres sterlings, je n'en serai pas fâché ; mais si elle est résolue de passer sa vie à faire l'amour dans la solitude avec la mère de Montgomery, je ne vois pas qu'elle ait besoin d'en avoir davantage ; et je ne pourrois regarder ce qu'on lui donneroit de plus que comme un vol fait à mon fils, qui seul a un juste droit à tout ce que son grand-père possède. En outre, je puis avoir plusieurs enfans, et il seroit sans doute fort

dur de voir passer dans des mains étrangères , ce qui seroit nécessaire à mes enfans ».

Ainsi parloit l'homme qui , quelques mois auparavant , avoit reçu les bijoux de sa sœur , et s'en étoit servi pour subsister ; qui , durant le temps de sa prison , avoit été nourri par Montgomery , et qui à présent hasardoit souvent au jeu des sommes quatre fois plus considérables que celle qu'il jugeoit suffisante pour assurer la fortune de sa sœur , et trop forte pour cet ami généreux et désintéressé à la mort duquel il pensoit avec indifférence , après avoir oublié sa tendre affection.

Tandis qu'Ethelinde déplorait en silence le changement cruel qui s'étoit fait dans le cœur de son frère , elle ne songea point à prévenir les mauvais offices qu'il pourroit lui rendre auprès de M. Harcourt. Elle savoit que M. Harcourt avoit déjà donné à sa sœur trois billets de banque de mille livres sterlings chacun , pour réparer , disoit-il une fois , la perte qu'elle avoit faite en France. Mistriss Montgomery avoit placé tout de suite cette somme , qui assuroit à Ethelinde une aisance honnête pour l'avenir. Si Montgomery revenoit sans fortune , c'en étoit assez pour leur assurer en-

semble le bonheur dans cette solitude, qui lui devenoit chaque jour plus chère. S'il revenoit riche, ils auroient plus de bien qu'il ne leur en falloit; et si enfin il ne revenoit pas.... idée cruelle qui se présentoit sans cesse à son cœur tremblant ! s'il ne revenoit pas, de quel usage pourroient être les richesses, et pour la mère de son amant, et pour elle-même ?

Ainsi, Ethelinde laissa tranquillement son frère et sa belle-sœur captiver entièrement la faveur de M. Harcourt, et s'assurer la possession de sa fortune. Cependant M. Harcourt oublioit moins aisément la satisfaction qu'il avoit trouvée à jouir de la société de sa sœur et de sa belle et jeune amie ; et aussi-tôt qu'il fut arrivé dans sa maison de Worcestershire, il leur écrivit pour les prier très-instamment de venir. Mais mistriss Montgomery, dont la santé étoit très-affoiblie, avoit plus besoin de repos que jamais, et elle ne put se déterminer à quitter la tranquille solitude de Grasmer, pour le séjour bruyant de la joie et de la splendeur ; car Victorine, sans connoître les motifs de Chesterville, avoit, à sa sollicitation, décrit ainsi à Ethelinde la maison de M. Harcourt ; elle lui avoit dépeint les progrès des travaux qu'on fai-

soit, les amusemens dont on y jouissoit, la variété des sociétés qui s'y rendoient en affluence, et enfin tous les plaisirs qui charmoient sa vivacité, descriptions qu'Ethelinde lisoit avec une sorte de pitié, et dont le cœur attristé de mistriss Montgomery s'éloignoit avec dégoût.

Elles passoient, hélas ! des jours bien différens, ces deux tendres amies ! Charmées l'une de l'autre, charmées de la solitude qu'elles habitoient, elles auroient joui d'une douce sérénité, d'une satisfaction parfaite, si l'objet de leur affection n'avoit pas été loin d'elles. Mais ce souvenir les remplissoit d'amertume, et elles ne goûtoient un instant de vrai bonheur qu'en recevant les lettres que Montgomery leur écrivoit du Bengale. Cependant, ces lettres si consolantes pour elle, ne l'empêchoient pas de frémir en songeant à l'intervalle immense qui étoit entre son fils et elle, et aux dangers qu'il couroit, et que le retour de M. Harcourt avoit rendus inutiles ; et Ethelinde dans l'espoir de ranimer sa respectable amie, avoit souvent besoin d'affecter un courage et une confiance qu'elle étoit trop loin d'avoir en effet.

C H A P I T R E I I I.

TANDIS qu'Ethelinde soignoit la santé chancelante de mistriss Montgomery, et s'efforçoit d'adoucir les chagrins de cette amie, les semaines, les mois entiers s'écouloient, et cette aimable fille jouissoit, non du bonheur, mais de la douce consolation que donne la certitude de remplir son devoir, et de mériter l'estime de la terre et la bonté du ciel. Cette confiance fut encore augmentée par de nouvelles lettres de Montgomery, qui mandoit que sa santé avoit moins souffert du changement de climat, qu'il n'est ordinaire aux Européens qui passent dans l'Inde. La lettre qu'il écrivoit à sa mère, annonçoit qu'il étoit très-content; et cette mère si tendre goûta d'abord, à cette lecture, plus de plaisir qu'elle n'avoit été capable d'en ressentir depuis le départ de son fils; mais, lorsqu'ensuite elle se mit à mieux réfléchir à cette lettre, qu'elle relisoit tous les jours, sa peine se renouvela, quoiqu'avec un peu moins de violence. Elle songea qu'il y avoit huit mois que Montgomery l'avoit écrite, et sa tendresse étoit si ingénieuse à se tourmenter, qu'elle ne laissoit échapper aucune des

circonstances qui pouvoient , depuis cette époque , avoir retardé ou prévenu son retour. Ce fut encore pire , lorsqu'elle lut la lettre adressée à Ethelinde. L'amour de Montgomery l'avoit rendu moins capable de dissimuler ses chagrins ; et oubliant que sa mère verroit cette lettre , il y racontoit tous les détails de son voyage , qui avoit été dangereux et pénible , et il ne déguisoit point à Ethelinde la crainte funeste qu'il avoit d'être séparé d'elle pour jamais , crainte qui le poursuivoit sans cesse , et remplissoit son cœur de désespoir. Quant à la place qu'il occupoit , il disoit qu'elle seroit très-lucrative pour tout autre homme , mais qu'il l'avoit trouvée si contraire à ses principes et à ses sentimens , qu'il avoit demandé d'être employé dans un lieu plus éloigné , où sa connoissance des langues deviendrait plus utile à la compagnie , et qu'en conséquence , il avoit obtenu d'y aller dans quelques semaines. Il parloit bien de cette circonstance dans la lettre adressée à sa mère ; mais il en parloit comme d'une chose qu'il ne préféreroit que parce qu'elle lui étoit plus avantageuse. Il lui parut donc que ce changement de place , non-seulement l'éloignoit d'elle davantage , et seroit cause que les lettres qui le rappeloient lui

parviendroient plus tard , mais encore qu'il y avoit été forcé par le désagrément de sa situation , qu'il lui avoit pourtant représentée comme heureuse ; et l'imagination de mistriss Montgomery réalisant alors toutes ses appréhensions , elle retomba bientôt dans cet état de tristesse et d'anxiété , dont la première lecture de la lettre de son fils l'avoit tirée.

Ethelinde étoit tendre et timide ; mais les nouvelles de la santé de son amant , les expressions de son inaltérable affection , de son ardent amour , la flattèrent tellement que son ame s'ouvrit à l'espérance , et l'avenir se présenta à ses yeux sous un point de vue plus brillant. Le printemps étoit déjà fort avancé , et la beauté de la saison , qui paroît de nouveaux charmes la solitude romantique de Grasmer , contribuoit encore à adoucir les chagrins d'Ethelinde , et à disposer son ame à entrevoir un bonheur prochain dans le retour de Montgomery.

Chaque coin autour de la cabane , chaque bosquet , chaque touffe de gazon , servoit à lui rappeler son amant , qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle ; et ce souvenir lui rendoit ces lieux bien plus chers. Les lauriers que Montgomery avoit

plantés lui-même, étoient déjà très grands ; et par derrière , il y avoit un saule et un banc de gazon où il avoit coutume d'aller s'asseoir , un livre à la main. On voyoit dans le salon plusieurs paysages qu'il avoit dessinés , d'après les sites d'alentour ; et au-dessus du fauteuil de sa mère , pendoit un portrait de lui , qui avoit été peint en France lorsqu'il n'étoit encore qu'un enfant. Ethelinde s'étoit pluë , pendant la durée de l'hiver , à contempler ces objets , et maintenant elle les regardoit encore davantage , mais d'un œil moins triste , et comme s'ils étoient embellis des doux rayons de l'espérance. Montgomery jouissoit d'une bonne santé. Son amour étoit toujours le même. Son absence ne pouvoit plus être nécessaire , et le terme en alloit être borné à bien moins d'années qu'elle ne s'y étoit d'abord attendue. Elle pensoit avec délices à ces momens où elle lui raconteroit tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle l'avoit vu partir , les soins qu'elle avoit rendus à sa mère , ceux qu'elle avoit pris pour perfectionner les talens qu'il aimoit en elle , et lire les livres dont il aimoit la lecture. Lorsqu'elle se paroît , elle trouvoit de la satisfaction à voir que son visage n'avoit point perdu de ses charmes ,

et qu'il la reverroit telle qu'il l'avoit quittée. Dès que quelques appréhensions, quelques craintes se présentent à son esprit, elle les repoussoit avec courage, et ne négligeoit rien pour inspirer sa confiance et son espoir à mistriss Montgomery; car elle la chérissoit non-seulement comme la mère de son amant, mais comme si elle avoit été la sienne propre. Il sembloit que cette tendre amie avoit rempli dans son cœur le vide que la perte de son père y avoit laissé, quoique le temps n'eût pourtant pas diminué sa tendresse filiale, et le respect avec lequel elle conservoit la mémoire d'un père si cher.

Son frère ne lui écrivoit plus que très-rarement; mais vers la mi-mai, elle reçut de lui une réponse très-froide à plusieurs lettres qu'elle lui avoit écrites. Il paroissoit de mauvaise humeur, sans savoir, ou du moins sans dire ce qui en étoit la cause. Il parloit de la maladie continuelle de M. Harcourt, d'une manière qu'Ethelinde jugea dure et pleine d'insensibilité; et il ajoutoit: — « Il s'est mis à présent dans l'idée qu'il faut que vous et mistriss Montgomery, vous veniez passer l'été à *Clare - Parke*. — Vous en ferez ce que vous voudrez; mais,

croyez-moi, vous ne vous y plairiez sûrement pas ».

Ethelinde se sentit à-la-fois blessée, et de la froideur de cette lettre, et du désir que Chesterville paroîssoit avoir de l'éloigner, ainsi que mistriss Montgomery, de M. Harcourt. Une idée confuse des motifs de son frère vint se mêler alors à ses réflexions.—« Est-il possible, dit-elle, qu'Henri puisse imaginer que notre présence lui deviendrait nuisible ? Assurément il ne peut me craindre, moi ; et mistriss Montgomery, la soupçonneroit-il de nuire à ses intérêts, même quand cela seroit en son pouvoir ? — J'aime mieux croire que la répugnance qu'il a fait sentir, et qu'il exprime à présent si clairement, ne lui vient que pour s'être embarqué dans de folles dépenses. Il a peur que je ne lui fasse des remontrances ; il n'aime point à écouter les conseils. Soigneux d'oublier le passé, pour mieux jouir du présent, il veut éviter les représentations de sa sœur, qui se souvient trop bien de l'un pour se livrer avec avidité à la foule des plaisirs qu'offre l'autre, et qui pourroit troubler sa joie, sa gaîté, en lui remettant devant les yeux ce qu'il est si content de ne plus voir ».

Peu de temps après qu'Ethelinde eut reçu

cette lettre de Chesterville, mistriss Montgomery en reçut une de M. Harcourt. La voici toute entière.

Londres , le 17 mai 17...

« Quelle peut être la cause , ma chère
» sœur , qui fait que je reçois si rarement
» de vos nouvelles , et que depuis la lettre
» par laquelle vous m'avez mandé que vous
» aviez des détails favorables concernant
» notre cher Charles , ni vous , ni Ethe-
» linde , ne m'avez pas écrit une seule ligne ?
» Tandis que vous comptez les momens qui
» s'écoulent avant que vous puissiez em-
» brasser votre cher fils , n'oubliez pas , ma
» chère Caroline , que vous avez un frère
» aussi impatient que vous de voir arriver
» cette heureuse époque , et qui , hélas ! n'a
» plus d'autre fils que celui-là.

» Mistriss Chesterville desire de rester
» encore quelque temps à Londres. — Elle
» en sera la maîtresse. — Pour M. Chester-
» ville , je l'ai vu si rarement depuis quel-
» que temps , que je ne puis en rien dire ;
» mais je sais qu'il n'aime pas moins le sé-
» jour de Londres que ma fille elle-même ,
» pendant la saison des plaisirs. Pour moi ,
» mon inclination et ma santé me pressent
» d'aller en Worcestershire. Faites en sorte,

» je vous prie , de venir m'y joindre. Le
» changement d'air fera du bien à votre
» santé ; et rien ne peut être aussi favo-
» rable à la mienne que votre société et
» celle d'Ethelinde : rien ne peut autant
» contribuer à alléger les peines de corps
» et d'esprit , que souffre trop souvent votre
» affectionné frère ,

» W. HARCOURT ».

Ethelinde obtint de mistriss Montgomery qu'elle acceptât l'invitation de son frère. Elles n'avoient point d'affaires à Londres. Elles fixèrent leur départ à la fin de la semaine où M. Harcourt devoit être en Worcestershire, et elles l'y joignirent à petites journées. Ethelinde quitta Grasmer avec regret ; mais elle emporta l'espoir délicieux d'y retourner bientôt avec Montgomery. Le voyage lui procura quelque plaisir , par le changement de scènes qui s'offroit incessamment à ses yeux. Elle vit avec satisfaction que les pensées de mistriss Montgomery , quoique portées toujours vers l'objet de sa tendresse maternelle, devenoient un peu moins tristes ; et bien qu'après son arrivée à *Clare-Parck*, cette tendre mère évitât les compagnies nombreuses , elle paroissoit cependant plus contente qu'elle

ne l'avoit été depuis bien des mois. Il y avoit alors peu de voisins ; car c'étoit la saison où tous ceux qui ont le goût des plaisirs , vont les chercher à Londres. Aussi , avec sa sœur et Ethelinde , M. Harcourt jouissoit délicieusement de la tranquillité qui lui étoit rendue , en l'absence de Chesterville et de Victorine.

Cependant , si cette petite société se trouvoit satisfaite d'être ensemble , Chesterville ne l'étoit guère. Trop occupé des plaisirs de Londres , il ne pouvoit se résoudre à les quitter pour aller s'opposer à l'influence qu'il redoutoit en Worcestershire. Il fut cependant assez poli pour paroître content de ce qu'il ne pouvoit éviter ; et Victorine , sensible seulement à ce qui pouvoit l'amuser , ne faisoit guère d'attention à son père ; ou bien si elle pensoit à lui , elle se réjouissoit de ce que la compagnie de mistriss Montgomery et d'Ethelinde empêchoit qu'elle n'eût besoin d'aller le rejoindre si-tôt à la campagne. Son petit enfant , que M. Harcourt aimoit extrêmement , étoit auprès de lui ; et Victorine se flattoit qu'il suffisoit pour captiver entièrement la tendresse de son père. La sensibilité naturelle d'Ethelinde l'attacha bientôt au petit Chesterville , et cela lui prêtoit encore de nou-

veaux charmes aux yeux de M. Harcourt , qui ne pouvoit réfléchir sans peine au caractère différent de Victorine. Toutes les fois que cette comparaison se présentoit à son esprit , il se rappeloit soudain sa propre conduite , et il se demandoit à lui-même si les fautes de sa fille ne venoient pas moins de ses dispositions naturelles , que de la manière dont il l'avoit si long-temps négligée ? Ainsi , en blâmant ce qu'il avoit fait lui-même , il cherchoit à excuser l'erreur de sa fille , erreur sur laquelle il ne pouvoit pourtant pas fermer les yeux , parce que le contraste d'Ethelinde la lui rappeloit sans cesse.

Ethelinde passa trois mois en Worcestershire , continuellement attentive à ce qui pouvoit plaire à M. Harcourt et à sa sœur , et occupée à cultiver pour elle-même et pour son amant , tous les talens qui peuvent donner plus de lustre et plus de prix à la beauté. Sa retraite , ses promenades solitaires lui plaisoient. L'image de Montgomery , sans cesse présente à son cœur , venoit la tranquilliser et ranimer ses espérances.

Mais ce calme cessa , lorsqu'en août , Chesterville et Victorine arrivèrent à la campagne. Chesterville ne pouvoit pas vi-

vre une heure sans compagnie , sans jeu , ou sans se livrer aux plaisirs et au luxe de la table ; et sa femme ne trouvoit d'autre plaisir à la campagne que de pouvoir briller avec splendeur aux yeux de ses voisins , qui n'entendirent pas plutôt parler de son arrivée , qu'ils accoururent en foule ; aussi ce ne fut plus qu'une suite continuelle de dîners et de fêtes , dans lesquels ceux qui ne pouvoient pas égaler le luxe de *Clare-Parck* , s'efforçoient au moins de l'imiter.

Mistriss Montgomery s'étoit accoutumée à rester éloignée de sa cabane , en voyant combien sa société causoit de plaisir à son frère. Mais dès que *Clare-Parck* devint bruyant , elle fut très-impatiente de s'en retourner ; car quoiqu'ordinairement elle ne se montrât pas en compagnie , le ton général de la maison lui déplaisoit ; et elle voyoit avec une extrême peine que M. Harcourt étoit malheureux par un train de vie qui ne pouvoit absolument pas lui convenir.

Ethelinde souffroit en silence ; mais elle souffroit encore plus qu'eux. Indépendamment de la société bruyante , confuse , désagréable , qui prenoit presque tout son temps et la fatiguoit avec insipidité , elle eut occasion de remarquer , dès leur pre-

mière entrevue avec son frère , l'altération occasionnée par la prospérité dans son caractère. Ce n'étoit plus le gai , l'aimable , l'insouciant Chesterville, qu'elle blâmoit et chérissoit. Ses manières se ressentoient du changement de son cœur. L'ambition , devenue sa passion la plus ardente , avoit augmenté son amour du jeu , qui lui avoit jadis été si fatal ; et elle lui avoit appris à jouer avec précaution , avec adresse , même avec artifice. Il avoit passé depuis peu tout son temps entre les intrigues et les cabales des partis , et les maisons de jeu ; et sa vivacité et sa sensibilité avaient totalement disparu , remplacées par la dureté et l'indifférence. Il se contenoit à la vérité un peu devant M. Harcourt ; mais , aux yeux du reste du monde , il ne prenoit plus la peine de cacher les principes qu'il avoit adoptés , et la vie qu'il préféroit. Dans le temps de ses premières fautes , Ethelinde n'avoit jamais cessé de compter sur la bonté de son cœur et sur sa droiture naturelle. Elle espéroit que sa générosité et sa sensibilité triompheroient des défauts de son caractère. Mais , dès qu'elle le vit devenu orgueilleux , dissimulé , ingrat , avare , ambitieux , plein d'ostentation , se vantant follement de sa naissance , qu'autrefois il sem-

bloit ne pas considérer , blâmant chaque dépense que faisoit M. Harcourt, lorsqu'elle ne flattoit pas sa vanité , Ethelinde ne put plus s'abuser elle-même , et elle reconnut trop certainement qu'elle n'avoit plus de frère.

Parmi les gens de qualité qu'il fréquen-toit à Londres , Ethelinde lui entendit nommer avec étonnement lord Hawkhurst.

« De qui parlez - vous , Henri ? lui de-manda - t - elle ; est - ce du frère de mon père » ?

« Certainement , répondit-il. Je ne con-nois pas d'autre personne de ce nom-là ».

« Et avez-vous vu souvent milord » ?

« Très - souvent. Milord et sa famille doivent bientôt venir à la maison de cam-pagne qu'ils ont auprès d'ici , afin de passer le reste de l'été plus près de nous. Nous nous amuserons fort bien ensemble ».

Ethelinde étoit loin de vouloir le mortifier ; mais elle ne put s'empêcher de lui dire gravement : « Vous avez donc oublié , ou au moins pardonné l'offense que vous reçûtes de lord Hawkhurst , lorsqu'il abandonna votre père , et qu'il insulta votre sœur » ?

« Oh ! pour cela , reprit-il froidement , c'étoit une méprise : que pouvoit-il faire

pour des parens , ayant lui-même plusieurs enfans ? Vous savez que parmi des personnes d'un certain rang , il faut... oui , en un mot , il est impossible que quand on vit dans le grand monde on fasse la même attention à ses alliés , que les gens d'un état médiocre , qui peut-être n'ont pas autre chose à faire ».

« Non pas si les alliés de ces gens d'un certain rang sont dans le malheur , répondit Ethelinde. — Mais dans l'abondance , dans la prospérité , ils n'ont pas besoin qu'on leur rappelle les liens du sang. Lord Hawkhurst a pu abandonner et négliger son frère pauvre et languissant en prison ; mais pour son neveu qui possède les grandes richesses de M. Harcourt , lord Hawkhurst se souvient qu'il est son parent ».

« C'est assez naturel , répondit Chester-ville d'un air d'indifférence , c'est là le train du monde , mon enfant ; et si vous êtes disposée à chercher tous ceux qui font de même , vous ferez beaucoup mieux de vous en retourner à Grasmer , car vous ne trouverez guère ailleurs des personnes sentimentales comme il vous en faut ».

« Je desirerois d'y être , à Grasmer , reprit Ethelinde les yeux remplis de larmes , ou plutôt avec ce père si chéri , qui sans

l'abominable doctrine que vous approuvez, vivroit encore».

« Vous êtes la maîtresse , madame » , lui dit Chesterville en faisant une grimace.

C'en étoit trop. La douceur d'Ethelinde ne lui permit pas de réprimer l'indignation que lui inspira cette apostrophe.

« Ah ! grand Dieu ! monsieur Chester-ville , s'écria-t-elle , est-ce ainsi que vous êtes sensible au souvenir d'un père ! d'un tel père ! dont la mort... ».

« Prenez-y garde , ma sœur , interrompit-il. J'ai maintenant les moyens d'être heureux , et je veux l'être. Quelle utilité y a-t-il à s'affliger du passé ? cela ne sert de rien. A présent que nos chagrins sont finis , pourquoi les rappeler ? Allons , cessez de pleurer et allez vous habiller pour dîner. Un auteur français , je crois que c'est Voltaire , dit que *les maux ne sont bons qu'à oublier*. Je suis , ma foi , de son avis , et de celui d'un autre honnête homme de nos compatriotes , dont j'ai oublié le nom , qui dit en deux jolis vers :

Ne nous soumettons point aux règles des autres ;
Nos projets les plus sages sont sûrement d'être heureux.

» Croyez-moi , ma chère Ethelinde , une jolie femme { et sur ma parole , vous êtes

quelquefois divinement jolie), une jolie femme ne se fait jamais plus de tort que quand elle affecte d'être si sage et si sentencieuse. Si vous vouliez n'être pas un peu ridicule, vous mettriez du rouge, vous diriez beaucoup d'extravagances, et je ne doute pas qu'étant ainsi à la mode, vous ne fissiez la conquête de quelque homme du haut parage ».

« Je n'ai point cette ambition, répondit Ethelinde. Sûrement vous avez oublié, avec tant d'autres choses, vos obligations, et l'attachement que j'ai voué au généreux (il n'est pas riche, il est vrai; ainsi je ne dois plus l'appeler votre ami) au généreux et noble Montgomery ».

« Non, par ma foi. J'ai beaucoup d'estime pour Montgomery; vous pouvez m'en croire. Mais à quoi sert-il d'être attaché à un garçon qui est à plusieurs milliers de milles, et qui peut-être ne reviendra jamais? Je suis bien sûr que lui n'a guère conservé une affection aussi violente que celle que vous imaginez avoir pour lui. Par ma foi, Ethelinde, je voudrais que vous fussiez heureuse, et que vous pussiez bannir de votre tête toutes ces idées romanesques d'amitié inviolable et d'amour éternel. Vous avez pris toutes ces choses dans les li-

vres d'histoire et les romans que vous êtes sans cesse occupée à lire. Dans le cours de la vie, cela ne se trouve point. Considérez pour un moment quelle figure vous ferez, si après avoir bien languï, bien gémi pendant les douze ou quinze années plus belles de votre vie, en attendant que votre amant vienne remplir ses promesses, vous le voyez arriver, mais avec une femme indienne et sept ou huit marmots au teint basané. Vous mourrez de désespoir; c'est la règle, vous le savez; et le pauvre Charles, qui vous croit trop de bon sens pour l'attendre de si loin, sera alors affligé, malheureux, et tout cela, peut-être, pour le reste de sa vie ».

Cette image, quoique représentée d'une manière gaie, affligea sensiblement Ethelinde. Hors d'état de répondre, elle se leva et sortit, tandis que son frère, fort indifférent au chagrin qu'il lui avoit causé pour s'amuser, se mit à fredonner un air, et appela son valet-de-chambre pour commencer sa toilette.

Ethelinde évita, depuis ce dialogue, de se trouver seule avec son frère, et il ne lui fut pas difficile d'y réussir; car, avant que lui et Victorine fussent visibles le matin, Ethelinde avoit eu le temps de déjeûner

avec mistriss Montgomery et M. Harcourt , de leur faire une lecture de deux ou trois heures , et de se retirer ensuite dans son appartement pour faire de la musique ou lire encore seule.

Chesterville se levoit tard ; puis il montoit à cheval ou en cabriolet , et ne rentrait que pour se rendre à sa toilette et dîner ; et il y avoit ordinairement nombreuse compagnie. Aussi-tôt qu'on avoit pris le café , le jeu succédoit jusqu'au souper , qui ne finissoit qu'à trois heures du matin.

Le chagrin altéroit singulièrement la santé de M. Harcourt ; et il souffroit d'autant plus que sa tendresse pour sa fille l'empêchoit de lui faire des remontrances , non plus qu'à son gendre. Sa fortune étoit si considérable que leurs excessives dépenses n'y avoient fait aucun tort. Il étoit content qu'ils jouissent de ses revenus ; et quand il se sentoit un peu disposé à murmurer de la manière dont ils en jouissoient , et du peu de considération qu'ils sembloient avoir pour lui , il se contenoit , il cherchoit à se persuader qu'il seroit déraisonnable que deux jeunes gens , possédant tous les avantages de la nature et de la fortune , se soumissent à ce genre de vie solitaire et paisible , que les chagrins et la mauvaise santé

lui faisoient desirer à lui-même et à mistriss Montgomery.

Mistriss Montgomery, quoique trop généreuse et trop prudente pour l'exciter, vit dès-lors que cette contrariété produiroit infailliblement de la froideur, et peut-être une rupture entre le père et les enfans. Aussi elle chercha à distraire l'attention de son frère de ce qui lui déplaisoit; et tandis que la dissipation régnoit dans un bout de la maison, elle cherchoit, sous prétexte qu'elle étoit malade, à former une petite société dans l'autre, où M. Harcourt pouvoit jouir du repos et des amusemens qui lui convenoient.

C H A P I T R E I V.

LA famille de lord Hawkhurst venoit d'arriver à Abersley, grande et magnifique maison qui avoit appartenu à ses ancêtres, et qui étoit située à dix milles de celle de monsieur Harcourt. Ils envoyèrent soudain faire leurs complimens à Clare-Park; et milord, dans une lettre très-affectueuse qu'il écrivoit à son neveu, lui témoignoit combien il desiroit qu'entre des parens si proches, toute cérémonie fût bannie, et en conséquence il se proposoit d'avoir

l'honneur de venir dîner le lendemain , avec sa femme et ses filles, chez M. Harcourt.

Chesterville qui , étant bien né , avoit conçu depuis peu une vive passion pour la noblesse , et qui avoit appris à faire grand cas de son origine , fut enchanté de cette lettre ; et M. Harcourt desirant de marquer son attention pour l'oncle de l'époux de Victorine , le pria de lui témoigner combien il seroit flatté de le voir , et il recommanda en même temps à Chesterville de donner des ordres pour un repas qui fût honneur et à la fortune de ceux qui recevoient la visite , et au rang de ceux qui la faisoient.

Chesterville s'acquitta bien de sa commission. Tout ce qu'il y avoit de plus délicat , et que l'argent pouvoit procurer , fut étalé avec profusion. La plus superbe vaisselle , les domestiques en grand nombre , on n'épargna rien de ce qui pouvoit donner aux convives une haute opinion des richesses du maître , moins faites pour être remarquées à Londres que là.

Mistriss Montgomery faisant ce jour-là un effort sur elle-même , quitta son appartement , et parut à la table , dont Victorine faisoit les honneurs ; et Ethelinde ,

plus belle que jamais , s'assit au-dessous de la plus jeune de ses cousines , qui affectèrent toutes d'être enchantées de la rencontrer là , quoiqu'il n'y eût que peu de mois encore qu'elles l'avoient négligée et outragée par leurs discours.

Cependant lady Hawkhurst , tout en cherchant à dissimuler , n'étoit pas moins sensible à la peine qu'elle ressentoit de se voir forcée de convenir intérieurement de la supériorité des charmes d'Ethelinde , sur ceux qu'elle croyoit devoir mériter à ses filles de grands établissemens. Cependant aucune d'elles n'étoit encore mariée. Le changement de ministère avoit fait dépouiller son mari de ses places ; et sa fortune étoit arrangée de manière qu'il ne pouvoit pas donner à ses filles une dot assortie à leur rang. Milady avoit pourtant fait tout ce qu'elle avoit pu pour leur procurer des époux riches. Mais elle avoit eu le malheur de ne pas réussir , et probablement parce que son extrême avidité avoit nui à ses projets.

Toute la journée se passa dans les épanchemens de cette politesse insignifiante , qui , parmi les gens du monde , tient lieu de confiance et d'affection. M. Harcourt fit de son mieux ; et sa sœur , mistriss Mont-

gomery, déploya cette élégance aisée et sans affectation, qui annonce une éducation distinguée et l'élévation des sentimens. Les jeunes ladys parlèrent beaucoup avec Victorine de tout ce qu'elles avoient fait et vu à Londres depuis son départ; et lady Hawkhurst oublia en cette occasion sa hauteur, sa vanité, pour montrer une espèce de civilité rampante, qui déplut beaucoup à mistriss Montgomery et à Ethelinde, mais que milady crut faite pour inspirer à toute la compagnie une grande idée de sa condescendance et de sa bonté.

Tandis que lord Hawkhurst s'adressoit principalement à M. Harcourt, parmi plusieurs éloges de sa générosité envers son cher neveu, il n'oublioit point de parler de ce cher neveu en termes très-relevés, afin d'avoir occasion de s'étendre sur l'éclat de sa famille, et il proposoit de faire entrer le cher neveu dans le parlement, pour un des bourgs qui dépendoient de lui. Chesterville n'étoit plus cet enfant malheureux et étourdi, dont milord n'auguroit rien de bon; mais son cher Henri, son seul neveu, la seconde espérance de sa famille.

Ethelinde qui, excepté son frère, étoit seule à même de juger de ce changement extraordinaire, pouvoit à peine modérer le

mépris qu'il lui inspiroit. Cependant elle garda le silence et ne manqua point à l'honnêteté. Mais elle ne se trouva à son aise que quand les convives furent partis. Ils avoient pourtant eu soin, avant de s'en aller, d'inviter à dîner, pour la semaine suivante, M. Harcourt et toute sa maison.

Lady Hawkhurst ne fut pas plutôt dans son carrosse, et à quelques pas de la porte, qu'elle commença ses remarques.

« Ma foi, dit-elle, ce M. Harcourt est un fou, ou il en a bien la mine. Dites, milord, est-ce qu'il fait toujours la même figure qu'aujourd'hui ? »

« Oui, je le crois, répondit milord. Pourquoi ne la feroit-il pas ? Il a une fortune immense » ?

« Je l'avois bien entendu dire ; mais je ne la croyois pas si considérable. J'imaginois aussi que c'étoit un vieillard ; et il n'est guère qu'au milieu de sa carrière ».

« Il peut avoir quarante-trois ans, quoique sa mauvaise santé et le séjour qu'il a fait dans des climats chauds, le fassent paroître plus âgé qu'il n'est en effet ».

« Et quelle fortune, milord, jugez-vous qu'il peut avoir réellement » ?

« Ses terres ici lui rendent quatre mille livres sterlings de rente, toutes déductions

faites. Il a acquis une autre terre dans le Staffordshire, de trois mille guinées de revenu ; il a encore de grandes habitations à la Jamaïque ; et d'après des informations certaines, je sais qu'il a soixante mille livres sterlings dans les fonds publics.

« Et votre neveu Chesterville héritera de tout cela » ?

« Je le crois ; à moins que M. Harcourt ne se remarie ».

Milady garda quelque temps le silence, puis elle répéta à elle-même : A moins qu'il ne se remarie ? et pourquoi non ? Quel parti pour lady Bel, ou pour lady Hélène ! Que signifie l'âge ? D'ailleurs, il n'est pas si vieux ».

Dès ce moment l'idée de la possibilité de faire un tel mariage, s'empara si bien de l'esprit de milady, qu'elle ne put songer à autre chose. « Quatre mille cinq cents livres sterlings de rente ici, trois mille de plus en Staffordshire, autant à la Jamaïque, et soixante mille dans les fonds publics (répétoit-elle pendant qu'elle se déshabillait), et tout cela, aller à une fille naturelle, à une espagnole, pendant que mes filles pourroient traîner leur vie dans l'honorable indigence de la noblesse, et n'avoir toutes ensemble que quatre ou cinq

cents livres sterlings par an , avec un pauvre carrosse , deux servantes et un laquais » !

Le lendemain matin elle dit à son mari , au moment où elle lui servoit du thé : « J'ai pensé , milord , combien il seroit triste que M. Harcourt ne se remariât pas. C'est un homme fort agréable , oui , fort agréable , à ce qu'il me paroît ; et quelle fortune il a ! Je vous assure que je ne serois point fâchée qu'il eût un caprice pour lady Arabella ».

« Ni moi non plus , je vous en donne ma parole d'honneur , milady. Je m'étonne qu'occupée de cela comme vous l'êtes , vous n'y ayez pas songé plutôt ».

« J'avois imaginé que M. Harcourt étoit un vieillard décrépît , et j'étois bien loin de croire sa fortune si considérable ».

« Eh bien ! milady , puisque vous voyez aujourd'hui sa personne et sa fortune sous un autre jour , examinez ce qu'on peut faire de mieux pour que M. Harcourt tourne les yeux sur une de nos filles , et la regarde comme un parti convenable pour lui. Mais laissez-moi auparavant vous donner un avis. Elles ont déjà manqué deux ou trois mariages , et j'ai peur que vous ne vous y preniez pas bien. Vous voulez retirer la ligne avant que le poisson ait mordu à l'hameçon ; et

croyez-moi , il faut vous souvenir que l'intérêt de tant de gens est de vous empêcher de réussir, qu'il faut que vous regardiez bien autour de vous, et que vous preniez bien garde à ce que vous ferez ».

« Vous plaisantez , milord. Moi , je parle sérieusement ».

« Et moi aussi , sur mon honneur ; et très-sérieusement, même. Ainsi, lady Hawkhurst , je vous avertis de vous défier de mistress Montgomery, de Chesterville , et de sa petite rusée de femme, et sur-tout de ma grave , jolie, et je crois très-fine Ethelinde ».

« Vous ne croyez pourtant pas qu'elle ait fait le même plan pour elle » ?

« Non. Elle est engagée , vous le savez , au jeune Montgomery. Mais que sait-on , madame ? L'argent , l'argent , lady Hawkhurst , fait tout faire en ce bas-monde ».

Bientôt après , ce poli et noble couple se sépara ; et lady Hawkurst s'asseyant dans son boudoir , s'occupa des moyens d'ouvrir la campagne contre le cœur du pauvre M. Harcourt , dont le parc, la maison , la vaisselle , les bijoux, les équipages et la fortune avoient tant de charmes à ses yeux.

Lady Arabella , élevée dans le principe de considérer un grand établissement

comme le seul digne de son ambition , et maintenant arrivée à l'âge de vingt-cinq ans , n'avoit pas vu sans une extrême mortification plusieurs de ses connoissances , qu'elle croyoit avoir droit à moins de prétentions qu'elle , se marier à des hommes fort riches. Les maximes qu'on lui avoit inculquées , la rendoient totalement indifférente aux qualités de la personne qu'elle épouseroit ; et la fortune de M. Harcourt lui paroissant telle qu'elle la desiroit , elle entra volontiers dans le plan que sa mère lui suggéroit ; et en conséquence de cet arrangement , elle devint si fort attachée à Victorine et à Ethelinde , qu'elle ne put s'empêcher de leur rendre visite deux fois à cheval , avant le jour que la société avoit fixé pour se réunir dans la maison de lord Hawkhurst. Elle réussit si bien à flatter Victorine , que Victorine étoit enchantée de sa société ; et dès-lors ses pensées et sa conversation ne rouloient que sur la gaieté , la vivacité , l'élégance et la bonne mine de lady Bel.

Enfin , le jour arriva où la société de Clare-Park devoit se rendre à Abersley. Mistriss Montgomery , réellement malade , se dispensa d'y aller ; mais , pour Ethelinde , quoiqu'elle eût bien voulu rester auprès de son amie , elle fut obligée de

remplir l'engagement qu'elle avoit contracté , et elle alla pour la première fois visiter la demeure de ses ancêtres , le lieu où son père avoit passé sa jeunesse , et qu'elle lui avoit si souvent entendu décrire avec ce plaisir mélancolique qu'une ame sensible éprouve en se rappelant ces scènes d'espérance et de joie , ces plaisirs de l'enfance , qui ne reviennent jamais ! Son service militaire et la froideur que son mariage avoit occasionnée entre son frère et lui , l'avoient rendu depuis plusieurs années étranger à cette maison. Il avoit si souvent témoigné à sa fille le desir de revoir cette maison avec elle ! Et maintenant ! maintenant par un enchaînement d'événemens inattendus , elle y alloit , non comme un enfant de la famille , mais comme une convive étrangère ! et pour s'y rappeler son père , pour se souvenir que son cercueil étoit dans l'église voisine , qui , suivant l'ancien usage des contrées d'Angleterre , étoit proche du château des Chesterville !

Ethelinde partit donc pour Abersley , l'esprit très-préoccupé de ces tristes idées ; et elle n'eut guère sujet de se consoler en contemplant l'air indifférent de Chester-ville , qui , occupé de ses seuls plaisirs , sembloit avoir perdu tout souvenir des cho-

ses qui affectaient si vivement sa sœur.

Leurs nobles hôtes les reçurent tous avec une civilité affectée, qui tenoit de l'adulation. Lady Hawkhurst eut les prévenances les plus attentives pour M. Harcourt : elle le plaça à table à côté d'elle, s'entretint avec lui des améliorations qu'il avoit faites à sa terre, et qu'elle approuva singulièrement, adoucit sa voix quand elle lui parla de sa santé, et lui demanda, avec l'air de la plus tendre sollicitude, quels médecins il avoit eus, quelles drogues il avoit prises, quel régime il avoit suivi? Harcourt, ignorant absolument quel pouvoit être le motif de ces questions, de ces cajoleries, y répondit avec l'air d'un homme reconnoissant, mais fatigué de ces ennuyeuses civilités. Enfin, ce cruel dîner finit, et les dames se retirant, M. Harcourt fut un peu plus à son aise.

Lady Hawkhurst quitta pendant quelques momens les jeunes ladys ; et alors, comme elles avoient épuisé les sujets ordinaires de leur conversation, l'une d'entr'elles proposa d'aller au billard jusqu'à l'heure du thé. Victorine y consentit : mais Ethelinde, à qui ses réflexions mélancoliques ne permettoient pas de jouer, pria qu'on l'en dispensât ; et quand elles furent parties, elle

parcourut seule les longues galeries et les spacieux appartemens du château. Au bout d'une des galeries, elle vit une chambre qui sembloit abandonnée : elle conservoit encore toutes les apparences d'une vénérable antiquité, ayant des boiseries de cédre, des tapisseries de haute-lisse, et plusieurs anciens tableaux de famille. Mais ce qui frappa le plus Ethelinde, ce fut le portrait de son père, peint en habit d'uniforme à l'âge où il n'étoit encore qu'enseigne. La ressemblance étoit si grande qu'elle en fut frappée au premier coup-d'œil ; et elle ne put le considérer sans verser un torrent de larmes, tandis que cette image immobile sembloit la fixer d'un regard d'intérêt et être sensible à sa douleur.

L'on étoit alors au commencement de septembre : le soleil commençoit à se cacher sous des nuages rougis ; et le peu de clarté qu'il y avoit encore, étoit diminuée par une allée d'ormeaux qui séparoit le château de l'église. Les anciennes fenêtres de l'appartement où se trouvoit Ethelinde, n'y laissoient pénétrer que peu de jour, et les haute-lisses, les rideaux de damas pourpre, restes d'une antique magnificence, donnoient à cette chambre un air sombre, qui disposoit l'ame à des pensées mélancoliques.

Ethelinde continua à regarder le portrait de son père, jusqu'à ce que la nuit eût achevé de lui en dérober les traits ; et elle ne les voyoit plus depuis long-temps qu'elle demeuroit encore , pleurant dans la même attitude. Puis , s'avançant vers une des fenêtres , elle jeta tristement ses regards sur le lieu où celui que le pinceau avoit représenté à la fleur de son âge et brillant de santé , était déjà réduit en poussière.

Au-delà du presbytère , on voyoit à travers les arbres une sorte de mausolée élevé au-dessus du caveau de la famille. L'imagination d'Ethelinde , à qui le portrait avoit rappelé son père d'une manière si frappante , se rappela de même , en fixant le mausolée , toutes les scènes désolantes qui avoient précédé la mort de ce père si chéri ; la tendresse qu'il avoit témoignée à son fils au moment même où la conduite de ce fils le précipitoit dans le tombeau ; l'extrême amour qu'il avoit pour elle , et la recommandation de la protéger qu'il avoit faite à ce même frère , qui déjà l'oublioit. — Considérant ensuite ce qui se passoit maintenant malgré elle sous ses yeux , ces scènes de froideur, d'extravagance , d'ingratitude , elle tomba dans une sorte d'agonie d'affliction et de désespoir dont elle ne sortit

que pour invoquer la mémoire de son père , pour lui demander d'adoucir l'amertume de sa douleur.

Tout-à-coup un tourbillon de vent parcourut la longue galerie qui la séparoit des appartemens où elle avoit laissé la compagnie ; et la porte , qui n'étoit que poussée , s'ouvrit en entier. Ethelinde éprouva un léger frisson , et s'écria : « Il m'entend , sans doute , il m'entend ; il accourt du fond de son tombeau vers moi ». Sa raison voulut repousser cette idée ; mais son imagination étoit tellement remplie de ses traits , de sa voix , de sa contenance , de toute sa personne enfin , qu'elle crut réellement le voir devant ses yeux. Elle crut , en fixant ses regards vers la porte , que l'ombre de son père y étoit debout , et lui faisoit signe de le suivre. Elle voulut s'avancer vers le fantôme que son imagination avoit créé ; mais , sans savoir ce qui la retenoit , il lui fut impossible de faire un pas ; et , tombant à genoux , elle perdit l'usage de ses sens et demeura ainsi la tête appuyée sur une grande table de marbre qui étoit entre les deux fenêtres.

Le reste de la compagnie sembloit l'avoir totalement oubliée , et probablement on n'auroit pas songé si-tôt à la chercher , si

un coup de vent , qui ébranla toute la maison , et dont le tourbillon qui avoit ouvert la porte n'étoit que le prélude , n'avoit pas fait accourir une servante pour fermer les fenêtres , parce que la pluie tomboit déjà en torrens. Cette femme portoit un flambeau : mais voyant une figure habillée de blanc et à genoux entre les deux fenêtres , elle se rappela tout de suite les histoires des revenans , qu'elle avoit entendu faire , et laissant tomber son flambeau , elle s'enfuit pleine de terreur.

La peur s'empara alors de tous les domestiques , à qui la servante raconta qu'à la lueur d'un éclair elle avoit vu un esprit dans le salon du nord. Ce côté du château n'étant point habité , et se trouvant le plus près de l'église , il avoit déjà la réputation d'être fréquenté par des revenans. Après quelques momens de débat , il fut convenu que le laquais de lady Hawkhurst feroit part de cette aventure à sa maîtresse ; car mistress Perkins , la servante qui avoit vu l'esprit , déclara qu'elle ne se chargeroit point de cet office , et que ses nerfs étoient déjà trop affectés pour traverser encore la galerie.

Tandis que toutes les autres servantes s'empressoient autour de celle-là pour lui

faire respirer de la corne de cerf et boire des élixirs, le laquais se rendit auprès de lady Hawkhurst, regardant derrière lui à chaque pas. En entrant dans la chambre où milady étoit avec ses filles et Victorine, il lui apprit tout bas que mistriss Perkins venoit de se trouver mal pour avoir vu un esprit dans l'appartement du nord.

N'étant guère susceptible de craindre les habitans de ce monde, lady Hawkhurst craignoit encore bien moins ceux d'un autre. « Vu un esprit ! dit-elle avec indignation. Est-elle folle, cette vieille femme ? ou bien que veut-elle dire » ?

« En vérité, milady, répondit le domestique, moi, je n'en sais rien. Mais il est certain qu'elle est très-effrayée ; et il n'y a pas une seule servante qui ose aller de ce côté de la maison. Cependant il pleut beaucoup, et toutes les fenêtres restent ouvertes ».

« Allez-y donc, et fermez-les vous-même, lui cria milady, et ne m'importunez plus de vos ridicules folies ».

Le domestique, aussi effrayé que mistriss Perkins, resta comme un terme. Mais milady jugeant enfin qu'il y avoit là plus sujet de rire que de se fâcher, prit elle-même un flambeau, et invitant Victorine et

ses filles à la suivre , elle alla dans l'appartement où Ethelinde , la cause de cette alarme , demeuroid étendue sur le parquet.

Lady Hawkhurst fut surprise en lui parlant de la trouver évanouie ; on la releva et on la plaça sur un sofa , où après qu'on l'eut fait revenir , elle ne put dire d'abord autre chose , sinon qu'elle croyoit que le tonnerre l'avoit renversée , ce qui étoit effectivement vrai , et qu'elle en avoit été étourdie comme si elle en avoit reçu un coup violent. Quoiqu'elle ne fût point blessée par l'effet de la foudre , ses yeux étoient encore obscurcis et sa tête troublée , et elle étoit dans un tel état qu'il fut impossible ce soir-là de la ramener à Clare-Parck. Milady la fit donc mettre au lit ; et elle proposa à M. Harcourt de demeurer aussi , comme Chesterville et Victorine y avoient déjà consenti , le premier s'étant engagé dans une partie de chasse avec son oncle pour le lendemain. Mais M. Harcourt qui savoit que mistriss Montgomery seroit très-alarmée , et qui , par rapport à sa santé , ne vouloit point découcher , refusa absolument de se rendre aux instances de lady Hawkhurst , et à la gentillesse de lady Bell , qui le prioit de considérer la longueur de la route et le mauvais temps. Il vit Ethe-

linde avant de partir ; et quoiqu'il eût été d'abord très-alarmé de son accident, il eut la consolation de la laisser plus calme et plus tranquille , et elle l'assura que de quelque cause que provînt sa soudaine indisposition , elle étoit presque sûre qu'elle n'auroit point de suites fâcheuses ; mais qu'elle espéroit pouvoir s'en retourner avec lui le lendemain matin, qu'il promettoit de venir la chercher.

Cependant lorsqu'Ethelinde eut engagé la plus jeune de ses cousines qui étoit demeurée auprès d'elle , à vouloir bien la laisser reposer, l'idée d'avoir vu son père se présenta encore à son esprit ; et loin d'en ressentir de la terreur, elle se plaisoit dans la douce mélancolie qu'elle lui inspiroit. « Il n'est point venu, disoit-elle, pour m'alarmer , pour m'épouvanter, mais pour fortifier et consoler mon ame ; pour m'annoncer peut-être quelque nouveau malheur, et pour me donner le pouvoir de supporter mes peines présentes ».

L'esprit d'Ethelinde n'étoit point esclave de la superstition ; mais il s'attachoit à une idée, dont l'impression religieuse flattoit la tendresse qu'elle conservoit pour la mémoire de son père, et insensiblement le sommeil s'emparant d'elle, ne bannit pas

entièrement de sa mémoire les pensées qui l'avoient occupée pendant qu'elle veilloit ; mais il en adoucit l'effet , et il calma ses douleurs. Le matin s'éveillant de bonne heure , elle ne sentit plus cet engourdissement , ce trouble qui l'avoit si fort affectée la veille , et elle pensa qu'une promenade paisible , et la respiration de l'air pur de la campagne la rétabliroient entièrement.

Elle se leva donc , passant une robe du matin et couvrant sa tête d'un chapeau , que ses cousines avoient eu soin de faire préparer pour elle , elle descendit les degrés. Tous les gens de la maison étoient encore plongés dans le sommeil ; et en sortant , elle ne trouva qu'un paysan qui fauchoit de l'herbe , et qui la guida à travers des buissons pour aller dans le cimetière , parce qu'elle vouloit voir de près *la place où reposoient les cendres de ses pères.*

Assise sur une tombe à demi-ruinée , elle contemploit avec un plaisir triste , ce lieu dont l'aspect étoit très-pittoresque. L'église étoit attenante au cimetière : très-antique , elle avoit des fenêtres étroites et à moitié couvertes de lierre , qui y pendoient en festons. Quelques jeunes frênes faisoient paroître des feuilles au milieu des appuis ; des bruyères , des violettes jaunes , des li-

chens , croissoient par-dessus le toit dégradé et dans les fentes du mur. Un groupe d'ifs et de cyprès ombrageoit le mausolée ; et au-delà de l'église , une forêt de grands ormes couronnoit le paysage. Dans cette enceinte sombre et majestueuse , vivoient un grand nombre de chouettes , de frésaies , de hiboux , qui , ayant choisi leur demeure auprès de l'église , mêloient leurs cris funèbres aux vents qui murmuroient dans le feuillage et dans les ruines des murs.

C H A P I T R E V.

Après une promenade d'environ deux heures , Ethelinde retourna au château. Il n'y avoit encore que quelques domestiques de levés , et après avoir cherché long-temps d'appartement en appartement pour trouver quelque livre , et lire en attendant le déjeuner , elle fut conduite par une servante dans un cabinet où les jeunes ladys avoient coutume de passer les matinées , et où cette servante l'assura qu'elle trouveroit plusieurs livres. Cependant il n'y avoit là d'autres livres que deux ou trois romans que Ethelinde avoit déjà lus ; mais à côté de la harpe , il y avoit diverses gazettes françaises parmi des livres de musique. Ethe-

linde les prit , et voyant dans l'une l'article des nouvelles des Indes , elle s'empressa de le lire.

L'on y disoit qu'un navire de Bordeaux ayant touché à l'île Maurice, avoit rapporté qu'un navire anglais passant de Calcutta à Madras , avoit été entraîné par les courans hors de sa route , et qu'après avoir fait pendant plusieurs semaines de vains efforts pour la rattraper , et avoir souffert la famine et tous les maux imaginables , il avoit paru prêt à entrer dans le port de Bourbon ; mais qu'un coup de vent furieux l'avoit rejeté au loin et porté sur un banc de rochers , où les matelots et les passagers , affoiblis par la famine et les fatigues , avoient péri pour la plupart ; et qu'enfin le peu d'entr'eux qui s'étoient sauvés , avoient raconté cette funeste nouvelle.

Les cruels détails de cette nouvelle affectèrent extrêmement Ethelinde , quoiqu'ils concernassent des personnes qu'elle croyoit lui être absolument étrangères. Mais quel fut bientôt l'excès de sa douleur , lorsqu'après avoir lu dix ou douze noms dans la liste des passagers perdus , elle trouva celui de Montgomery ?

Le papier échappa de sa tremblante main. La chambre où elle étoit lui parut

s'engloutir. Elle ne pleura point ; il lui étoit impossible de pleurer : mais ce coup affreux l'avoit frappée au point qu'il sembloit lui avoir ôté le pouvoir de parler et de penser. Elle resta même long-temps sans pouvoir respirer : mais au bout de quelques minutes , revenant un peu à elle , elle reprit le papier et lut de nouveau le fatal paragraphe. Le souvenir de ce que Montgomery lui avoit mandé de son projet de départ , vint confirmer encore cette terrible nouvelle.

Elle eût beaucoup désiré dans ce moment d'avoir quelqu'un avec qui elle pût s'entretenir de cette catastrophe , pour qu'on pût la combattre et la lui faire paroître douteuse. Mais quand les gens de la maison eussent été visibles, ils ne connoissoient pas assez Montgomery pour qu'elle leur en parlât ; et d'ailleurs , ils ne se seroient guère souciés de prendre intérêt au sort d'un étranger. Ethelinde avoit déjà vu trop d'exemples de leur inattention aux calamités des autres , même quand ils pouvoient adoucir ces calamités , pour n'être pas assurée qu'elle les fatigueroit de plaintes , sans obtenir d'eux la moindre marque de cette pitié consolante , dont son cœur affligé avoit tant de besoin !

Son frère étoit le seul à qui elle auroit pu parler de cet affreux accident ; et elle traversa le cabinet d'un pas tremblant pour écouter si elle n'entendoit pas sa voix. Puis elle s'arrêtoit, craignant de lui parler ; tantôt elle cherchoit à écarter ses terreurs , en songeant combien on débite de rapports faux ; et tantôt son ame accablée de ce coup terrible ne pouvoit douter de la vérité du récit. Elle eut encore une autre douleur , celle de se souvenir que son frère même avoit paru penser si légèrement à son ami absent , et s'occupoit si exclusivement de ses plaisirs , qu'il étoit vraisemblable qu'elle ne trouveroit point auprès de lui cette sympathie compatissante qu'elle cherchoit.

Ce qui lui étoit arrivé le soir précédent , le pressentiment d'un grand malheur qui la menaçoit sans cesse et qu'elle cherchoit en vain à repousser , tout sembloit contribuer à justifier ses alarmes, et elle demeura deux heures plongée dans cette horrible situation , avant l'instant où on vint l'avertir que le déjeuner étoit servi.

Avec un air d'abattement et de foiblesse , tel qu'elle eut pu l'avoir si elle s'étoit levée du fond du sépulcre , elle descendit après le domestique et entra dans un appartement

où tout respiroit la gaîté. Les jeunes ladys chuchotoient entr'elles quelque chose, dont elles faisoient mystère à tout le monde, excepté à Victorine. Lady Hawkhurst parloit avec cette éloquence prolixie qui lui étoit particulière, à l'un des deux nouveaux convives. L'autre et Chesterville écoutoient un bon mot que leur rapportoit milord, et qu'il avoit dit à l'occasion de quelque'élection, et ce bon mot, comme on peut bien l'imaginer, ne manquoit pas de faire beaucoup rire les deux auditeurs.

Ethelinde sentit encore mieux son chagrin par le contraste de cette bruyante gaîté : mais aussi-tôt qu'elle entra, chacun lui fit compliment à sa manière, et lui témoigna le plaisir qu'il avoit de la voir assez bien rétablie pour venir prendre part au déjeuner ; mais personne ne s'intéressoit assez à elle pour découvrir dans ses regards le chagrin profond qu'elle avoit dans le cœur, et pour remarquer qu'en répondant aux complimens, ses lèvres étoient tremblantes.

Dès qu'on eut achevé de déjeuner, Chesterville se leva pour aller à la chasse avec son oncle. Ethelinde eut assez de courage pour lui dire : « Mon frère, puis-je vous parler un instant avant que vous sortiez ? »

« Sûrement, répondit-il, vous le pouvez. Mais dépêchez-vous, Ethelinde, car vous voyez que milord m'attend ». Alors il s'avança du côté d'une fenêtre. Ethelinde auroit mieux aimé qu'il eût passé dans une autre chambre : cependant elle le suivit, et lui dit, en tirant la gazette fatale de sa poche : — « Voilà un papier qui m'a presque donné le coup de la mort. Lisez-le, vous ne serez pas étonné de mes terreurs ».

« Une gazette ! à quoi bon » ? Cependant il la prit, et porta vite les yeux sur le paragraphe indiqué. « — Oh ! ma chère enfant, dit-il ensuite, cela ne vaut pas la peine que vous y fassiez la moindre attention. Il y a cent personnes dans l'Inde qui portent le nom de Montgomery, ne vous effrayez donc pas, parce qu'il y a mille à parier contre un que ce n'est point Charles ; et si c'étoit lui, tous vos chagrins seroient inutiles. Au diable la gazette ! je voudrois qu'on l'eût brûlée. Soyez sûre cependant qu'elle n'a rien d'authentique ; et je vous conseille de ne pas y songer vous-même, et de ne pas en parler à mistriss Montgomery et à M. Harcourt : nous n'aurions plus que des plaintes à essuyer ; et au bout du compte, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela ».

Soudain , avec un air qui annonçoit bien qu'il se soucioit fort peu que cela fût vrai ou non , pourvu que cela ne l'empêchât pas de se livrer à ses goûts , il quitta sa sœur ; et demandant pardon à lord Hawkhurst de l'avoir fait attendre un moment , il s'en alla avec lui. Quelque peu qu'Ethelinde comptât depuis quelque temps sur sa tendresse , elle ne put s'empêcher d'être indignée de tant d'indifférence et d'ingratitude. Elle eût voulu pouvoir aller pleurer seule dans sa chambre : mais après avoir essayé en vain de marcher pour traverser celle où elle étoit , elle se laissa tomber sur une chaise , et versa un torrent de larmes.

Ces larmes attirèrent d'abord l'attention de lady Hawkhurst , de ses filles et de Victorine , qui , avec plus de curiosité que d'intérêt , lui en demandèrent la cause ; elle auroit pu l'attribuer à l'accident de la veille ; mais elle étoit trop malheureuse en ce moment pour avoir la liberté de réfléchir ; et montrant à Victorine le paragraphe de la gazette , elle pria la plus jeune de ses cousines de l'aider à marcher jusqu'à sa chambre.

Quand elle fut sortie , Victorine lut la gazette , et expliqua aux autres dames les engagemens d'Ethelinde et de son cousin

Montgomery. Elle parla de sa mort comme en étant vraiment touchée , et elle se mit à pleurer abondamment , pendant que lady Hawkhurst , toujours éveillée sur ce qui étoit utile à ses intérêts , vit tous les avantages qui pouvoient résulter pour elle de cette mort , si le projet du mariage de sa fille avec M. Harcourt réussissoit. On attendoit M. Harcourt à tout moment. La perte de son neveu , auquel il avoit annoncé qu'il destinoit une partie de sa fortune , faisoit paroître le dessein de lady Hawkhurst plus facile , et le lui rendoit plus desirable ; et la tendre sympathie que lady Bell pouvoit exprimer dans cette occasion , devoit offrir à l'imagination de M. Harcourt une compensation de son chagrin actuel dans le bonheur futur que lui présenteroit une si tendre et si aimable épouse : c'est ainsi que raisonnoit la noble lady Hawkhurst.

Frappée de ces idées , et totalement indifférente au chagrin qu'elle pourroit causer à Ethelinde , elle commença hautement à déplorer cette triste catastrophe , sur laquelle elle ne voulut pas permettre que personne élevât des doutes. L'intérêt qu'elle affectoit d'y prendre , redoubla les sanglots de Victorine ; et lady Bell , qui savoit jouer son rôle à merveille , entendant

arriver le carrosse de M. Harcourt à la porte , fut soudain inondée de larmes , ainsi qu'une bonne actrice peut aisément en répandre.

M. Harcourt fut conduit dans l'appartement par un domestique , qui l'annonça : mais il resta muet d'étonnement en voyant sa fille en pleurs penchée sur lady Hélène , pendant que lady Hawkhurst lui faisoit respirer des sels. D'un autre côté , il apperçut lady Arabella , la tête appuyée sur une table , et paroissant non moins affligée que Victorine.

« Bon Dieu ! s'écria-t-il , qu'est-il donc arrivé ? Victorine , êtes-vous malade ? Ethelinde se trouve-t-elle plus mal ? Où est-elle ? je vous en conjure , ne me tenez pas en suspens ».

« Ah , monsieur ! ah , monsieur Harcourt , s'écria lady Hawkhurst d'un ton tragique , comment pouvons-nous vous dire une chose qui frappe si cruellement nos amis » ?

« Au nom de Dieu , parlez , dit M. Harcourt avec impatience : parlez , Ethelinde vit-elle ? se porte-t-elle bien » ?

Lady Bell , qui crut qu'elle pouvoit paroître en ce moment avec avantage , se releva d'un air languissant , et s'approchant

de M. Harcourt , elle s'essuya les yeux avec son mouchoir , en disant : — « Mon cher monsieur, prenez patience , Ethelinde , ma chère , mon aimable cousine est assez bien , et survivra , j'espère , au coup le plus cruel qu'un cœur sensible puisse éprouver , celui de perdre l'objet de sa tendresse » ! A cette idée terrible , elle se recula et se jeta sur une chaise , tandis que M. Harcourt , plus étonné encore , plus alarmé , les conjuroit toutes de lui expliquer l'objet de tant de désolations. Enfin lady Hawkhurst raconta l'accident funeste , et M. Harcourt , après avoir lu en frémissant la gazette qu'on avoit mise dans ses mains , se trouva très-mal , et dit d'une voix qu'on put à peine entendre : « Je crains bien que cela ne soit trop vrai !... Ainsi s'évanouissent mes nouvelles espérances ! O ma pauvre sœur » !

Le changement soudain qu'il éprouva , fit que lady Hawkhurst insista pour lui faire prendre un cordial , que lady Bell lui présenta de sa main , et en soupirant , elle s'écria alors : — « Ah ! pourquoi le sort persécute-t-il ainsi les êtres les plus estimables ? — Je sais que le jeune ami que vous regrettez possédoit tout ce qui peut charmer les yeux et toucher le cœur d'une femme sensible et délicate » !

« Il avoit bien plus, madame, répondit M. Harcourt, il avoit tout ce que des parens peuvent demander au ciel. Il étoit l'honneur de sa famille et de son pays » !

« Il vous ressembloit beaucoup, dit alors lady Hawkhurst. O ciel ! quel terrible coup » !

M. Harcourt n'étoit pas en état de la remercier de son compliment. Il étoit même si troublé qu'il ne se connoissoit pas lui-même, jusqu'à l'instant où Victorine, véritablement affligée, s'approcha de lui. — « Ah ! daignez vous calmer un peu, mon tendre père, lui dit-elle », en lui jetant les bras autour du cou. Il la pressa contre son sein, et il se sentit alors assez soulagé pour demander la permission de se retirer dans un autre appartement.

A l'instant qu'il sortoit, il rencontra Ethelinde, qui, pendant qu'elle étoit dans la chambre, s'oublioit elle-même, n'avoit songé qu'à l'oncle et à la mère de Montgomery, et vouloit cacher ses profondes douleurs, pour ne pas leur en causer qui leur deviendroient peut-être fatales à tous deux. Son amour pour son amant lui rendoit doublement cher en ce moment de détresse, tout ce qu'il avoit aimé lui-même ; et elle résolut d'épargner à ses amis une affliction

qu'ils ne ressentiroient que trop tôt, si cette funeste nouvelle se confirmoit.

Mais quoiqu'elle eût aussi à se calmer assez pour être en état de descendre et d'aller recevoir M. Harcourt, elle oublia sa résolution, quand elle vit à son air qu'il avoit déjà appris l'accident terrible qu'elle desiroit de lui taire. Elle crut même d'abord qu'il en avoit été instruit par quelque autre rapport plus authentique ; et la foible espérance, qui l'avoit soutenue jusques-là, s'évanouissant, elle ne fut plus maîtresse de son ame : une pâleur mortelle couvrit son visage ; ses yeux se fermèrent, et elle seroit tombée sur le parquet, si M. Harcourt ne l'avoit soutenue et placée sur une chaise. Elle fut quelque temps sans pouvoir revenir à elle, et M. Harcourt l'assura qu'il ne connoissoit le funeste événement qui causoit leurs alarmes que par le seul rapport des ladys. Cette conviction parut un peu la soulager ; et comme il étoit encore possible de tenir la chose secrète à mis-triss Montgomery, Ethelinde ranima son courage, et prit les gouttes d'Angleterre que lady Hawkhurst lui administra très-libéralement ; puis elle pria M. Harcourt de vouloir bien hâter leur départ. Lady Hawkhurst, de son côté, pria beaucoup

M. Harcourt de rester, et lady Bell le conjura de ne pas s'exposer en route, pendant qu'il étoit si affecté.

Cependant Ethelinde, qui doutoit elle-même si elle pourroit se contenir devant mistriss Montgomery, étoit impatiente de retourner à Clare-Park. Victorine vouloit aussi accompagner son père et Ethelinde, quoiqu'elle se fût proposée la veille de passer quelques jours à Abersley : mais Ethelinde l'engagea elle-même à rester parce qu'elle craignoit en secret ou que mistriss Montgomery, qui savoit déjà son projet, ne fût inquiète de la voir revenir, ou que Victorine ne se contraignît pas assez pour cacher la cause de sa tristesse. Victorine, dont la sensibilité étoit plus vive que profonde, acquiesça volontiers à ce qu'on desiroit d'elle ; et après beaucoup de cajoleries et d'exclamations de lady Hawkhurst, et un nouveau débordement de pleurs de lady Bell, M. Harcourt partit avec Ethelinde.

Dans la route, M. Harcourt assez peu disposé, en général, à voir les choses sous un aspect favorable, et dans cette occasion-ci excessivement affligé, entreprit cependant de consoler son aimable compagne de voyage, en lui suggérant toutes les raisons

qu'il y avoit de douter de l'authenticité du rapport de la gazette. Il fut , sur-tout , d'accord avec elle pour tenir la nouvelle secrète à mistriss Montgomery ; et alors Ethelinde trouva une sorte de consolation à voir que M. Harcourt en étoit instruit et qu'elle pouvoit s'en entretenir avec lui , et par ce moyen alléger sa propre douleur , d'autant qu'elle avoit déjà remarqué que M. Harcourt , se contraignant par rapport à sa sœur , écartoit toute idée de crainte au sujet de Montgomery , et ne parloit plus de lui que comme s'il vivoit encore.

Cependant Ethelinde , quelque affectée qu'elle eût été , n'avoit pu s'empêcher d'appercevoir la conduite de lady Hawkhurst et de sa fille aînée. Elle connoissoit trop bien leur caractère ; elle avoit si bien observé , dans le peu de temps qu'elle les avoit vues , leur froideur , leur insensibilité pour les peines des autres , le peu d'attention , le dégoût même qu'elles montroient toutes les fois qu'on présentoit quelque sujet de tristesse , qu'elle fut vraiment surprise du grand intérêt qu'elles paroisoient prendre au malheur de Montgomery , qui leur étoit étranger , et de l'extrême prévenance qu'elles avoient eue pour M. Harcourt. Elle eut dès-lors une idée confuse

de leurs motifs : mais elle n'y songea pas beaucoup , parce qu'il lui étoit impossible de s'occuper d'autre chose que des moyens de paroître devant mistriss Montgomery avec assez de calme pour qu'elle ne pénétrât point son secret. Malgré cela , dès que mistriss Montgomery la vit paroître , elle fut frappée du changement qu'elle apperçut en elle : mais Ethelinde l'assura que ce n'étoit que l'effet d'un violent mal de tête , occasionné par l'accident de la veille , et insensiblement elle parut un peu moins affectée. Cependant , accablée de cette pénible contrainte , elle attendit la nuit avec impatience , et alors elle se retira dans sa chambre.

En entrant dans sa chambre elle trouva sur sa table une lettre de sir Edouard Newenden. Elle crut d'abord que cette lettre ne contenoit que l'ordre de toucher la pension qu'il lui faisoit , et que depuis l'arrivée de M. Harcourt elle l'avoit inutilement prié de ne pas lui envoyer. Sa conjecture étoit fondée , la lettre contenoit en effet une remise de fonds : mais elle y trouva aussi un nouveau sujet de regrets , en lisant ce qui suit :

À Naples , le 18 juillet 17...

« Le malheur de votre ami est enfin com-
» blé , et le déshonneur qu'il a cherché d'é-
» carter loin de ses enfans , est tombé sur
» leur tête. Lady Newenden vient de s'en-
» fuir avec lord Danesfort ; et il ne me reste
» plus qu'à retourner pour achever ce que
» j'aurois dû faire depuis long-tems. M. et
» madame Maltravers ont déjà repris la route
» de Londres avec les deux plus jeunes de
» mes enfans , et je les suivrai sous peu de
» jours. Je plains sincèrement M. Maltra-
» vers. La conduite de lady Newenden sera
» bientôt si publiquement connue , qu'il
» seroit aussi inutile que douloureux pour
» moi de vous en faire le détail. Pour moi ,
» je suis certainement très-malheureux ;
» mais je me console en songeant que j'ai
» fait tout ce que j'ai pu pour sauver mon
» épouse , et que j'aurois , je crois , mérité
» de réussir. A l'abri des reproches de ma
» conscience , je puis aisément entreprendre
» la tâche que j'ai à remplir. L'hiver pro-
» chain , je serai séparé entièrement d'une
» malheureuse femme , pour laquelle je ne
» puis encore m'empêcher d'être ému ; et le
» reste de ma vie sera employé à faire le bon-
» heur de mes enfans , qui ne me sont pas

» moins chers, que si leur mère méritoit mon
» affection. Ne puis-je pas dire aussi, mon
» aimable amie, que j'ai beaucoup de conso-
» lations à espérer de votre amitié, consola-
» tions que votre heureux Montgomery lui-
» même ne peut vous blâmer de vous voir
» accorder à l'infortuné

» EDOUARD NEWENDEN ».

Cette nouvelle augmenta encore la tristesse d'Ethelinde. Il sembloit que toutes les sortes de calamités accabloient à la fois les personnes qu'elle chérissoit le plus, et qui étoient les plus dignes de son affection. Elle passa ainsi plusieurs heures plongée dans ces tristes réflexions. Mistriss Montgomery lui envoie dire qu'elle desiroit de la voir; et alors elle essuya ses larmes, et tâcha de lui dérober les moindres traces des chagrins qui la dévoroient. Cependant il étoit nécessaire qu'elle communiquât à son amie la lettre de sir Edouard Newenden; et il lui fut aisé, par ce moyen, d'imputer son affliction, qu'elle ne put entièrement déguiser, au tendre intérêt qu'elle prenoit à sir Edouard.

Quand elle se trouvoit seule avec mistriss Montgomery, elle étoit d'autant plus embarrassée que la conversation rouloit sans cesse sur son amant, qui, objet continuel des

pensées de sa mère , l'étoit aussi de tous ses discours. Quelquefois cette mère si tendre , tremblante , craintive , se représentoit tous les dangers qui menaçoient son fils dans le cours de son voyage ; elle s'accusoit elle-même d'imprudence et de cruauté d'avoir exposé ce fils si cher à la merci des flots. Quelquefois aussi elle aimoit à se faire des images plus agréables , et elle se peignoit tout le plaisir que lui causeroit son retour. Elle songeoit aux doux transports avec lesquels elle embrasseroit son fils , au bonheur dont elle jouiroit en le voyant uni avec Ethelinde , et en passant ses derniers jours au milieu d'eux et de leurs enfans , et en se voyant ainsi amplement dédommée des peines que lui coûtoit son absence.

Tandis que ces images touchantes enchan-toient l'esprit de mistriss Montgomery , Ethelinde ressentoit encore plus de douleur parce qu'elle considéroit combien étoient vains et illusaires ces tableaux d'un bonheur qu'espéroit une mère tendre , en songeant au retour de celui qui ne reviendrait plus.

Cependant , quelque émotion qu'éprouvât Ethelinde dans ces entretiens si souvent renouvelés , elle se contint assez pour ne point trahir son secret. Mais cet effort étoit trop pénible , et il causa une altération vi-

sible dans sa santé. Sa seule consolation étoit de pouvoir s'entretenir de son malheur avec M. Harcourt, qui, ayant déjà écrit de tous côtés pour savoir si la nouvelle étoit certaine, attendoit à chaque instant les réponses. Mais elle n'osoit presque plus lui faire part de ses espérances, de peur qu'il ne lui prouvât combien elles étoient vaines ; et d'ailleurs, elle avoit moins occasion de l'entretenir que jamais, car lady Hawkhurst et sa famille s'étoient déjà établies à Clare-Park, de manière qu'ils n'en bougeoient presque plus.

Chesterville, sans cesse occupé de ses parties de plaisir, n'avoit pas encore découvert le motif de l'attachement extraordinaire de son oncle pour M. Harcourt, et Victorine étoit trop peu au fait des artifices d'une femme telle que lady Hawkhurst, pour ne rien deviner de son projet. Mais quoiqu'Ethelinde donnât la plus grande partie de son tems à mistriss Montgomery, elle en vit assez pour être bientôt convaincue de la nature des vues de milady. Elle vit aussi, non sans peine par rapport à son frère, que M. Harcourt devenoit plus sensible aux attentions de la famille Hawkhurst. Quand il étoit seul avec Ethelinde, il lui parloit de lady Arabella, en termes

qui lui faisoient craindre qu'il ne se trouvât disposé par degrés à se consoler par un second mariage , de ses premières infortunes. Lady Arabella ne mettoit plus de rouge ; elle avoit pris un air grave et sentimental ; elle ne parloit plus que d'un bonheur domestique , et du plaisir d'embellir encore davantage une terre telle que Clare-Park. Elle exprimoit un grand dégoût pour la dissipation et la morale relâchée des jeunes gens ; et déclaroit que , suivant elle , tout le bonheur ne consistoit qu'à vivre dans une retraite agréable , avec un homme de sens , qui avoit passé le printemps de sa vie , et dont l'esprit étoit perfectionné par cette connoissance du monde , qui , trop souvent , le corrompt. Quand elle avoit ainsi dépeint M. Harcourt , elle le regardoit tendrement , soupiroit ; et ensuite , comme honteuse de ce qu'elle avoit fait , elle sortoit de l'appartement d'un air troublé. Lady Arabella joignoit à la beauté des manières insinuanes ; et Ethelinde s'apperçut des progrès qu'elle faisoit chaque jour sur le cœur de M. Harcourt qui ressentant de plus en plus le vide occasionné par la perte de son fils et par la dissipation de sa fille , que sa légèreté rendoit incapable de lui témoigner une véritable affection , et accablé nouvellement

encore de la perte de son neveu, avoit nécessairement besoin d'un objet qui pût le consoler, et ne pouvoit manquer d'être flatté en voyant qu'il avoit trouvé cet objet dans une jeune et belle femme.

Sa fortune étoit si considérable qu'il pouvoit se marier sans faire tort à Victorine, dont il se proposoit de rendre le fils très-riche; et il se familiarisa tellement avec cette idée, qu'il se détermina à en conférer avec Ethelinde et sa sœur; car il connoissoit si bien leur désintéressement généreux, leur véritable affection, qu'il ne vouloit pas entreprendre de faire la moindre ouverture de son projet à lord Hawkhurst avant d'avoir été approuvé par elles. Aussi à la première occasion qu'il eut de se trouver tête à tête avec Ethelinde, il commença à se plaindre de l'absence de Chesterville et de ses énormes dépenses.

— « Je ne voudrois point vous affliger pour l'univers entier, ma chère Ethelinde, ajouta-t-il; mais, en vérité, ma fortune, toute considérable qu'elle est, ne pourra pas y suffire; et je suis assuré que vous penserez comme moi, que si je continuois à souffrir cela, je me rendrois coupable envers le petit Henri, envers sa mère et envers moi-même, pour ne rien dire de notre

cher Montgomery, qui, j'espère, nous sera rendu ».

« Assurément, répondit Ethelinde, je pense comme vous. J'ai souvent condamné cette indomptable passion que mon frère a pour les plaisirs et pour la dépense ».

« C'est moins, continua M. Harcourt, ce qu'on appelle le goût des plaisirs que je blâme en lui, que la fureur du jeu, dont je suis bien informé, quelque soin qu'il ait pris pour me le cacher. J'ai su qu'indépendamment des sommes immenses que je lui fais compter, il s'en procure d'autres par des moyens qui ont été funestes à tant de jeunes gens. J'avoue que cela m'a fait beaucoup de peine ; et vous devez convenir que je ne peux pas non plus voir sans déplaisir que Victorine ait embrassé un genre de vie dissipée, qui peut lui devenir aussi nuisible à elle-même, qu'il est désagréable pour moi. Je suis souvent malade. Je m'attendois à trouver dans ma fille une personne qui, par affection et par reconnoissance, se plairoit à me soigner. J'ai souvent l'esprit accablé de cette sorte de mélancolie, que la douce voix de l'amitié peut seule bannir. Mais ma fille a-t-elle jamais daigné me rendre quelques soins, ou m'offrir des consolations ? Hélas ! non. Elle est sans cesse

hors de chez elle en parties de plaisir, ou environnée au logis de femmes étourdies comme elle, et de jeunes gens oisifs qui oseroient la tourner en ridicule si elle s'occupoit de son père. Cependant, je l'avoue, elle n'a point un mauvais cœur ; elle ne manque point de sensibilité, et Chester-ville auroit pu former son caractère de manière à la rendre aussi intéressante qu'elle est jolie ».

Ethelinde fut obligée de convenir de tout cela ; et alors M. Harcourt lui dit que l'état de sa santé lui rendant le séjour de Londres pénible, il avoit résolu de demeurer à la campagne, et que mistriss Montgomery, ayant refusé de demeurer tout-à-fait avec lui, il alloit se trouver réduit à être seul ; et, qu'en un mot, il avoit pensé très-sérieusement à épouser lady Bell, parce qu'il croyoit que, malgré sa haute naissance et son éducation, elle avoit cette sensibilité et ce caractère de modération qui pourroient assurer son bonheur. Puis il ajouta : « Je crois que non-seulement ce parti m'assure une compagne douce et agréable pour le reste de mes jours, mais encore que c'est un moyen sûr de convaincre votre frère de ses torts, avant qu'ils aillent plus loin. Quand je serai marié, il lui sera plus

difficile d'emprunter, sous prétexte qu'il héritera de mes biens; et je prendrai soin, avant de conclure mon mariage, d'assurer le sort de son fils. Je lui donnerai même à lui, ainsi qu'à Victorine, assez de fortune pour qu'il n'ait point à se plaindre en cas que j'eusse des enfans avec lady Bell. — Je veux également donner à ma sœur une des fermes que j'ai en Staffordshire, qui rend quatre cents livres sterlings par an; et de plus, je veux qu'elle et son fils aient dix mille livres sterlings de l'argent que j'ai dans les fonds publics ».

D'après plusieurs observations qu'elle avait faites, Ethelinde étoit déjà bien convaincue que M. Harcourt avoit déjà pensé à se remarier : cependant elle fut extrêmement surprise de voir son plan déjà tout arrangé. M. Harcourt, en cessant de parler, sembloit attendre une réponse; et Ethelinde n'étant nullement préparée à la lui donner, garda le silence; mais reprenant la parole, il lui dit : « Dites-moi donc, Ethelinde, quel est votre sentiment ».

« Que vous avez un droit incontestable, monsieur, à former les alliances que vous croirez propres à vous rendre heureux ».

« Parlez-moi donc avec votre sincérité ordinaire, dit-il. Croyez-vous que votre

consine lady Bell puisse être une femme telle que je la desire » ?

Ethelinde se trouva cruellement embarrassée. Elle savoit que sa cousine avoit joué son rôle , en affectant un caractère tout différent de celui qu'elle avoit réellement , qui étoit fier , arrogant , volage et dissipé. Elle savoit qu'à Londres elle passoit une partie de son temps à des tables de jeu , et qu'elle étoit la première à se montrer dans les cercles à la mode. Elle savoit enfin , qu'incapable d'une affection réelle , pleine de vanité , d'ambition , elle étoit extrêmement artificieuse pour réussir dans ses projets. Cependant Ethelinde ne vouloit ni faire connoître les défauts de lady Bell , ni tromper M. Harcourt ; et il étoit difficile d'éviter de répondre à sa question , sans risquer de se montrer à lui , fausse ou intéressée.

Elle se tut donc encore : mais M. Harcourt la pressa encore de parler ; et elle se contenta de lui répondre , qu'ayant vécu fort peu avec ses cousines , il lui étoit impossible de bien juger de leur caractère , mais qu'à présent lady Arabella paroissoit fort aimable. Alors , se hâtant de quitter un point qu'elle ne pouvoit pas traiter à sa satisfaction , elle demanda à M. Harcourt s'il ve-

noit de lui parler en confidence , ou si elle pourroit répéter ce qu'il venoit de lui dire.

« Vous pourrez le répéter , si vous voulez , répondit-il. Je me propose d'en parler moi-même à ma sœur ; et quant au reste de la famille , je crois qu'il vaut mieux qu'on le sache par vous que par moi ».

M. Harcourt passa alors dans l'appartement de mistriss Montgomery , et Ethelinde alla rêver dans le parc à ce qu'elle devoit faire. Son frère étoit allé se divertir à quarante milles de là. Victorine étoit en visite dans le voisinage. L'époque de leur retour à l'un et à l'autre étoit incertaine , et il n'y avoit pas un moment à perdre. Elle se décida donc à écrire tout de suite à Chesterville ; et après qu'elle eut fait partir sa lettre , elle alla joindre mistriss Montgomery , qu'elle trouva fort affligée de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son frère.

« Vous connoissez trop bien ma façon de penser , mon Ethelinde , lui dit mistriss Montgomery , pour que j'aye besoin de vous déclarer que mon opinion est absolument désintéressée. Mais , vous l'avouerez-je franchement ? je n'aime point cette lady Bell. Il me semble qu'il y a une contrariété marquée entre ce qu'elle est et ce

qu'elle affecte de paroître ; et lady Hawkhurst est si hautaine , si orgueilleuse , si impérieuse , et si semblable à toutes les autres vieilles femmes de qualité , qu'elle ne me plaît pas non plus. Elle semble n'avoir d'autre principe , si je puis m'exprimer ainsi , que son intérêt , et d'autre sentiment que son ambition et sa vanité. Sa tendresse même pour ses enfans se ressent de cette façon de penser ; et je suis sûre qu'elle se soucierait peu qu'ils fussent malheureux , pourvu qu'elle les vît dans un rang élevé. Que deviendra mon pauvre frère , s'il se trouve déçu ? Si , quand il sera trop tard , il découvre qu'au lieu d'une douce colombe , il a acheté un oiseau dont le beau plumage cache l'instinct du vautour » ?

« En vérité , dit Ethelinde , je crains bien que cela ne soit ainsi ».

— Alors elle dit à mistriss Montgomery tout ce qu'elle savoit du caractère de lady Bell ; et elles pensèrent l'une et l'autre qu'à moins que Chesterville ne se conduisît mieux qu'il n'avoit fait jusqu'à ce moment , certainement M. Harcourt donneroit dans le piège qu'on lui avoit préparé. Quant à moi , dit mistriss Montgomery , j'ai résolu de m'en retourner le plutôt possible à Grasmere. Là , je ne suis pas heureuse , il est

vrai , car le bonheur et moi sommes peut-être séparés pour jamais ; mais j'y suis au moins plus à mon aise qu'ici , où , quoique mon frère fasse tout ce qu'il peut pour favoriser mon goût pour la solitude , je suis souvent interrompue par des personnes à la civilité desquelles je ne puis refuser de répondre. Je ne veux pas d'ailleurs me mêler de ce mariage. Si mon frère est réellement déterminé à le faire , comme je le crois, mon opposition l'affligeroit , et je ne veux point l'affliger. Je deviendrois en même temps odieuse à lady Bell , qui obtiendra certainement assez de crédit sur son esprit pour lui ôter toute autre affection que celle qu'elle lui a inspirée. Ainsi , ma chère Ethelinde , j'ai fixé notre départ à mardi prochain ».

Ethelinde l'assura qu'elle desiroit depuis long-temps aussi de retourner à Grasmer. Elle savoit que Chesterville devoit être de retour avant le jour indiqué pour le départ de mistriss Montgomery , et qu'elle auroit eu le tems de faire tout ce qui lui étoit possible pour le mettre à même de s'occuper à prévenir un mariage qui ne pouvoit manquer d'être fatal à cette ambition à laquelle il s'étoit livré avec tant de plaisir. Du reste , si elle avoit cru que lady Bell

eût pu rendre M. Harcourt heureux , elle se seroit crue inexcusable , quel que fût son attachement pour son frère , de rien faire pour prévenir ce mariage.

Il est impossible de peindre la rage et l'agitation de Chesterville , lorsqu'à son retour Ethelinde lui apprit le dessein de son beau-père. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle l'empêcha d'aller s'expliquer soudain en termes peu mesurés avec M. Harcourt. Il prodigua à lady Hawkhurst toutes les expressions que son ressentiment lui inspira ; et au lieu d'examiner ce qu'il y avoit de mieux à faire pour déconcerter ses projets , il se moqua de celle qui les avoit formés.

Cependant Ethelinde , tout affligée qu'elle étoit du malheur qui le menaçoit , ne pouvoit s'empêcher de réfléchir qu'il l'avoit mérité pour avoir voulu devenir l'ami d'une famille qui , négligeant son père dans les heures cruelles de l'adversité , l'avoit oublié et rebuté lui-même lorsqu'il avoit eu besoin de réclamer auprès d'elle les loix du sang , et ne le recherchoit que depuis qu'elle le voyoit favorisé de la fortune. Mais ce n'étoit pas le moment de lui reprocher son imprudence ; et tout ce qu'Ethelinde et mistress Montgomery purent faire , se réduisit

à lui indiquer les moyens de prévenir ce qu'il craignoit.

Toute la méfiance et la jalousie qui l'avoient rendu froid et indifférent, même pour sa sœur, s'évanouirent, et il descendit jusqu'à la bassesse, pour conjurer mistriss Montgomery de rester à Clare-Parck, et de dissuader M. Harcourt de conclure un fatal mariage. Mais elle ne voulut point se rendre à ses prières. Elle se contenta de conseiller en particulier à son frère de bien étudier le vrai caractère de la femme à qui il vouloit confier le repos et le bonheur de sa vie; ensuite, prenant tendrement congé de lui, elle partit avec Ethelinde pour sa solitude de Grasmer.

CHAPITRE VI.

DANS cette solitude paisible de Grasmer, où chaque objet servoit à lui remettre devant les yeux l'image de Montgomery et le bonheur dont elle avoit autrefois espéré d'y jouir avec lui, espérance qu'elle croyoit maintenant évanouie pour jamais! Ethelinde sembla perdre tout son courage et sa fermeté. — Il lui étoit chaque jour plus difficile de dérober à mistriss Montgomery la cause de sa secrète terreur. — Mais quand

elle réfléchissoit que ce n'étoit que par une généreuse dissimulation qu'elle pouvoit conserver la raison , peut-être même la vie de la mère de son amant, sa force renaisssoit ; et elle invoquoit ardemment le ciel pour lui demander la grace de pouvoir remplir tous ses devoirs envers son amie.

Cependant cette amie, cette mère douée d'un courage d'esprit au-dessus de son sexe, et qu'une piété fervente animoit, se sentoit affoiblir chaque jour et ne pouvoit presque plus résister à sa douleur maternelle. Elle renouveloit sans cesse ses regrets et les reproches amers qu'elle se faisoit à elle-même. Son impatience de recevoir des lettres étoit extrême ; et Ethelinde n'en recevoit pas une seule que sa main ne tremblât, et qu'elle ne crût y lire la confirmation d'une nouvelle fatale. Enfin, dans son anxiété, mistriss Montgomery n'obtenoit plus quelques instans de repos et de sommeil, que par l'art des médecins, et sa douleur inquiète lui faisoit rebuter même quelquefois jusqu'à la société d'Ethelinde.

Pendant quelques jours cette inquiétude de mistriss Montgomery fut encore accrue par le peu de bonheur dont jouissoit son frère ; elle eut d'autant plus lieu de le plaindre, qu'elle apprit que sa maladie avoit

causé votre perte , et qui suis destinée à passer le reste de mes jours dans les larmes » !

Une autre promenade que cherchoit encore sa douleur, étoit le côté des rochers au-dessus de Grasmer - Parck , où sir Edouard Newenden avoit fait pratiquer un siège , et où elle venoit joindre Montgomery dans les premiers temps de leur amour. Ce lieu étoit cher à son cœur par mille tendres souvenirs. Là , Montgomery lui avoit fait le premier aveu de sa passion ; et quand elle eut quitté Grasmer , c'est là qu'il avoit coutume de venir s'asseoir pour penser à elle. Le siège étoit dans une espèce de grotte , au-dessus de laquelle des branches de lierre , de vigne sauvage et de houblon formoient des festons inégaux , qui en cachoient à moitié l'entrée. Il y avoit là une table de chêne , sur laquelle Montgomery avoit écrit ces vers qui peignoient son amour et qu'elle aimoit tant à lui entendre répéter ; et sur une des masses du rocher , il avoit gravé le chiffre d'Ethelinde comme un monument de sa tendresse , et une preuve qu'il ne s'occupoit que d'elle quand il venoit dans cette grotte. Là , elle songeoit de même à lui , et , la tête penchée sur la table de chêne , elle contemploit ce chiffre , ouvrage de son

amant. La cascade qui tomboit auprès de la grotte , accrue par les pluies d'automne , formoit un torrent rapide , et se précipitant avec fracas sur les rochers qui bordoient le lac , rendoit ce lieu plus sombre et plus triste. Au milieu de ce mugissement des eaux , auquel se mêloit encore le bruit des vents , Ethelinde , s'abandonnant toute entière à ses rêveries , et quelquefois dans un tendre délire où la plongeait sa passion , croyoit entendre la voix de Montgomery.

Alors , ni le bruit de la tempête , ni les approches de la nuit n'auroient pu l'arracher de cette grotte si chère à son amour , si l'amitié même ne l'avoit rappelée auprès de mistriss Montgomery , à qui elle avoit coutume de faire chaque soir une lecture d'une heure ou deux. Mais en quittant la grotte , Ethelinde n'oublioit jamais de s'adresser à son amant, comme s'il eût été présent. — « Je m'en vais , lui crioit-elle , je m'en vais remplir mon devoir auprès de ta mère. Oh ! reviens auprès de nous , ami chéri de nos deux cœurs ! laisse-moi te voir au moins dans mes songes , puisque je n'ai plus l'espérance de te voir autrement ».

Ainsi s'écoula le mois d'octobre. Le temps affreux qui régna pendant le mois suivant , et qui enveloppant d'épais brouillards la

augmenté, et l'avoit mis pendant quelques jours au bord de la tombe ; et qu'en conséquence les médecins lui avoient ordonné les eaux de Bath. Mais bientôt des nouvelles plus favorables lui apprirent qu'il se rétablissoit un peu, et que la tendresse que Victorine lui avoit montrée durant sa maladie, sembloit l'avoir détaché de toute idée d'un mariage qui auroit pu être si fatal à la fortune de la fille et au repos du père.

Ethelinde partageoit avec mistriss Montgomery l'intérêt qu'elle prenoit à M. Harcourt ; et la situation de sir Édouard Newenden venoit encore augmenter le fardeau de ses peines. Les gazettes étoient déjà remplies de l'aventure de lady Newenden. Sir Édouard écrivit à sa pupille une lettre fort courte, pour lui apprendre son arrivée à Londres. Il étoit malheureux, et quoiqu'Ethelinde ne fût pas moins malheureuse que lui, elle ne l'en plaignit pas moins.

Elle ne quittoit guère mistriss Montgomery ; mais quand cette amie desiroit d'être seule, Ethelinde alloit errer dans ces campagnes solitaires, où tout rappeloit à sa tendresse le souvenir de son cher Montgomery. Quelquefois elle s'asseyoit sous le saule qu'il avoit lui-même planté. Les feuilles

de cet arbre commençoient à parsemer la terre , et ses longues et flexibles branches , balancées par le mouvement des airs , rendoient une sorte de murmure plaintif , qui répondoit à la douleur d'Ethelinde. Mais ses promenades les plus fréquentes étoient le long des bords du lac , souvent agité par les vents et obscurci par de sombres nuages. Elle alloit sur-tout dans l'endroit même où le généreux Montgomery l'avoit sauvée des flots. Un groupe d'aunes et de bouleaux croissoit auprès ; et la dernière fois qu'elle avoit quitté Grasmer , leurs branches , chargées de feuilles verdoyantes , donnoient un ombrage charmant ; mais maintenant leur feuillage étoit jaunissant et flétri , et formoit un contraste encore agréable avec le verd sombre des houx et des chênes à demi-dépouillés , qui s'élevoient non loin d'eux. Lorsqu'Ethelinde étoit en cet endroit , elle regrettoit de n'y avoir point péri. — Si j'étois morte ici , disoit-elle , à combien de malheurs j'aurois échappé ! O Montgomery ! m'arracher à la mort pour me faire survivre à mon père , pour voir mes amis malheureux , et pour pleurer votre mémoire ! — C'est votre affection pour moi , qui vous a empêché de continuer à être le soutien de votre mère ; c'est moi qui ai

grotte qu'Ethelinde aimoit , en rendoit le chemin presque impraticable par les branches fracassés qui couvroient les rochers , ne l'empêchoit pourtant pas de s'y rendre à son ordinaire. L'air de désolation et de désespoir de ce gîte sauvage et romantique flattoit davantage sa douleur , et elle lui adressoit quelquefois ces vers d'une moderne Sapho (1) , dont Londres se vante.

« Oui , ta triste obscurité est plus agréable pour
» mon cœur affligé ,
» Que la verdure du printemps , et les fleurs
» brillantes de l'été ;
» Et ce cœur , qui ne respire que pour les regrets ,
» N'a pas besoin d'un asyle plus riant , ni d'un
» ciel plus doux ».

Cependant l'hiver qui commençoit à être rigoureux , menaçoit de couvrir de glace et de rendre inaccessible la grotte d'Ethelinde. La crainte d'en être bientôt privée , lui en rendoit la jouissance plus chère. Un matin qu'elle s'y étoit rendue de très-bonne heure , ses yeux furent tout-à-coup frappés par une fumée très-considérable qui sortoit de l'abbaye de Grasmer , immédiatement au-dessous d'elle. Cette maison avoit paru

(1) Miss Seward.

jusqu'alors presque inhabitée. Ses fenêtres étoient rarement ouvertes, et on n'allumoit guère du feu que dans la chambre de celle qui gardoit la maison, et qui étoit à l'extrémité de l'abbaye. Ethelinde, depuis son retour de Clare-Parck, avoit envoyé souvent demander des nouvelles de la santé de mistriss Dickenson ; mais elle s'étoit gardée d'y aller elle-même, parce que dans sa tristesse elle n'étoit guère en état de répondre aux questions que la bonne femme n'auroit pas manqué de lui faire. Elle pensa, en voyant cette fumée, qu'on ne faisoit du feu que pour sécher les appartemens. Mais comme il étoit possible que mistriss Dickenson eût eu des nouvelles plus récemment qu'elle de sir Edouard Newenden et de ses enfans, elle se détermina à y aller.

Elle descendit donc, et suivant le chemin qui conduisoit à l'abbaye, elle traversa les champs et entra par une porte vitrée dans une anti-chambre où il n'y avoit personne. Mais entendant quelqu'un dans un cabinet à côté, elle crut que c'étoit mistriss Dickenson : alors elle ouvrit la porte, et fut frappée par la vue de sir Edouard, pâle et défiguré ; il étoit enveloppé dans une robe de chambre et assis

devant une table sur laquelle il écrivoit : il ne leva pas même les yeux lorsqu'Ethelinde ouvrit la porte. L'appartement étoit long et un peu obscur ; et comme elle s'approchoit de lui presque involontairement , elle lui entendit dire d'une voix basse et écrivant toujours : — « Dickenson , dites à Mathieu de porter cette lettre à mistriss Montgomery ».

« Sir Edouard » ! dit Ethelinde extrêmement émue.

A cette voix il laissa tomber sa plume , se leva précipitamment et s'avança vers elle en criant : « Mon Ethelinde ! mon ange » ! Il la pressa contre son cœur ; mais une entrevue si inopinée , la pâleur et l'air accablé de son bienfaiteur la frappèrent tellement , qu'elle s'évanouit presque dans ses bras.

Il la plaça dans un fauteuil , et lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens , sir Edouard , qui ne sembloit plus maître des siens , s'écria : — « Vous savez le malheur dont j'ai cru que je devois , quoiqu'à mon grand regret , vous prévenir ; mais pourquoi , avec un tel sujet de tristesse , venir si-tôt » ?

« Que sais-je , répondit Ethelinde en tremblant. Que voulez-vous dire , que je sais ? Parlez-vous de lady Newenden » ? —

Alors l'idée qu'il faisoit allusion à Montgomery, se présente à elle confusément. — « Ou est-ce ? continua-t-elle, est-ce.... je n'ose le demander ! cette nouvelle venue par la voie de France, que je vous ai mandée.... et dont la confirmation.... la.... ».

Elle essaya d'achever ; mais elle ne le put point ; la voix lui manqua ; ses yeux étoient fixés d'un air sombre et égaré sur sir Edouard. Elle prit avec force une de ses mains dans les siennes. — « Dites-moi tout, reprit-elle ; dites-moi tout, je vous en conjure ; la certitude, quelque terrible qu'elle soit, sera moins cruelle pour moi que cet insupportable doute ».

« La nouvelle que cette gazette contenoit, mon Ethelinde, est malheureusement trop vraie. Quand je reçus votre lettre à Paris, je pris des informations, et ce qu'on m'a assuré ne laisse plus d'espérance ».

« C'en est assez, s'écria-t-elle, c'en est assez ! Je ne puis en entendre davantage ».

Soudain une pâleur mortelle couvrit son visage, et des sanglots convulsifs sembloient sortir du fond de son cœur ; mais il lui étoit impossible de verser une larme ; et sir Edouard frémit en contemplant le regard errant avec lequel elle paroissoit

suivre autour de la chambre quelque image fantastique. Plus alarmé de ce silence d'horreur, qu'il ne l'eût été des expressions les plus violentes du désespoir, il essaya de la ranimer un peu, de la retirer de cet engourdissement funeste.

« Ethelinde ! lui dit-il , au nom du ciel , revenez à vous-même. Que vous ai-je dit que vous ne sussiez déjà , ou que vous n'eussiez au moins trop de raison de croire ? Rappelez-vous , je vous en conjure , de ce que vous devez à la mère de celui que vous regrettez , de celui à qui vos chagrins sont maintenant inutiles. Rappelez-vous de ce que vous vous devez à vous-même et à vos amis. — Il y en a un à qui votre vue , dans l'état où vous êtes , est plus terrible , plus cruelle que ses propres infortunes ».

Ne sachant pas ce que sir Edouard lui disoit , ne sachant pas ce qu'elle disoit elle-même , Ethelinde le fixa un moment de ce même regard d'horreur qui le faisoit frémir. — « Infortunes !..... quelles infortunes , dit-elle ? y a-t-il d'autre être au monde infortuné que moi ? Non ! non ! mistriss Montgomery et moi nous supportons tous les malheurs » !

« Certes , Ethelinde , lui dit-il , vous me faites trop d'injure » ! — Il la laissa et passa

dans une autre chambre. — « Grand Dieu ! se dit-il alors à lui-même , que ferai-je ?.... si je pouvois la faire pleurer !.... si elle s'abandonnoit à ses regrets !.... toute autre chose vaudroit mieux pour elle que cette horrible stupeur » !

Il retourna alors vers elle. — « Je pensois , lui dit-il gravement , je pensois , Ethelinde , que vous aviez quelque'estime pour moi. Je vois que je m'étois bien trompé. Vous ne voulez pas m'accorder le droit de pleurer avec vous. Vous oubliez que Montgomery étoit mon ami , que je l'aimois comme mon frère , que j'admirois son caractère , que j'honorais ses vertus. Plût au ciel que son sort eût été plus fortuné , ou plutôt que j'eusse changé ma destinée contre la sienne ! La vie avoit du prix pour lui , puisque vous l'aimiez. Pour moi , elle est un tourment , puisque je suis forcé de renoncer à tout ce qui pourroit me la rendre desirable , excepté à ces malheureux enfans , sans mère , et pour lesquels je croyois avoir trouvé une amie en vous : mais vous nous rejetez , vous nous oubliez tous ».

Cette confirmation de la nouvelle qu'elle redoutoit , avoit porté un coup si terrible au cœur d'Ethelinde , que tous ses sens en

étoient accablés. Mais les reproches de sir Edouard la rappelant à elle-même, ses larmes s'ouvrirent un passage, et elle en fut très-soulagée. Sir Edouard sachant le bien que ses pleurs lui faisoient, se garda bien d'en arrêter le cours; mais comme ses sanglots la suffoquoient, il appela mistriss Dickenson, et sortit un moment pour laisser passer la violence de son affliction. Mistriss Dickenson s'assit en silence à côté d'elle, puis Ethelinde commença à paroître un peu plus tranquille, et se ressouvint elle-même que mistriss Montgomery pourroit être alarmée de sa longue absence. Elle demanda l'heure, et quand on lui dit qu'il étoit une heure après midi, elle desira de voir sir Edouard, qui soudain rentra. Dès qu'elle le vit, elle lui tendit la main, en lui disant : — « Cher sir Edouard ! je crois que j'ai été ingrate ; pardonnez-moi : je suis trop malheureuse pour exciter d'autre sentiment que la pitié. Vous n'êtes point fâché contre moi » ?

« Fâché, ma chère Ethelinde ! lui dit-il, pressant sa main contre ses lèvres. Est-il possible que vous ayez pu le croire un moment ? Je rends grâces au ciel de ce que vous êtes plus tranquille. Ne vous efforcez point de parler ; mais tâchez de supporter avec

patience un malheur irréparable. Rien n'est aussi inutile que les consolations ordinaires. Je n'essaierai donc pas à vous consoler : je ne le pourrois pas quand je le voudrois » !

Un soupir convulsif empêcha presque Ethelinde de répondre.—« Ah ! sir Edouard ! il y a une autre personne plus difficile à consoler que moi. Pauvre mistriss Montgomery ! Ainsi finit donc cette triste incertitude qu'elle pouvoit à peine supporter ! Ainsi finit la dernière espérance de ses jours ! Comment le lui apprendrai-je ? Sir Edouard , cela m'est impossible. Je ne pourrai jamais lui retracer une catastrophe dont elle n'a encore aucune idée ; je mourrois si je l'essayois ».

« Ne l'essayez point », lui dit-il.

« Et cependant , interrompit Ethelinde , qui puis-je charger de ce soin ? Maintenant , peut-être en ce moment , elle s'étonne de mon absence. Elle se méfieroit de quelque chose. Il faut donc que je m'en aille promptement ».

Sir Edouard , content qu'elle eût repris toute sa présence d'esprit , s'assit auprès d'elle ; et après s'être consultés avec mistriss Dickenson , ils jugèrent que puisqu'elle étoit si impatiente de s'en retourner , il

falloit qu'il la ramenât dans sa chaise de poste chez mistriss Montgomery, et que là il examineroit s'il apprendroit à mistriss Montgomery son malheur, ou bien s'il feroit mieux avant d'envoyer chercher M. Harcourt. Ethelinde consentit à cela. Sir Edouard sortit pour donner ordre qu'on attelât sa chaise; et pendant ce temps, mistriss Dickenson aida Ethelinde à se préparer à partir; car ses mains tremblantes et ses yeux en larmes ne pouvoient guère l'aider elle-même. Alors elle descendit, et elle fut placée dans la voiture. Ils avoient trois milles à faire pour se rendre chez mistriss Montgomery; et durant la route, sir Edouard eut soin d'avertir Ethelinde de paroître assez tranquille pour ne rien donner à connoître à la malheureuse mère. « Souvenez-vous, lui dit-il, qu'un coup si terrible pourroit lui ôter la vie ou la raison. Considérez que sa santé et son repos vous ont été confiés par Montgomery lui-même. Vous ne devez donc pas à présent y faire moins d'attention que lorsque vous aviez l'espérance de lui rendre à lui-même le dépôt qu'il vous avoit remis ».

Ethelinde convint qu'elle devoit faire ce qu'il lui disoit, et quoique foible et tremblante, elle l'assura qu'elle essayeroit d'y

réussir. Ce qui seul pouvoit soutenir sa fermeté et la rappeler à elle-même, c'étoit la certitude de savoir qu'autrement sa vénérable amie succomberoit infailliblement à son infortune ; mais cette considération, qui suffisoit pour l'aider à se rendre maîtresse de cacher sa douleur, rendoit cette douleur encore plus vive.

En arrivant à la cabane, ils trouvèrent mistriss Montgomery un peu étonnée de voir arriver une voiture à sa porte : la contenance d'Ethelinde l'auroit aussi beaucoup alarmée ; mais elle attribua le changement qu'elle voyoit en elle, à la rencontre inattendue de sir Edouard, à qui elle savoit bien que sa jeune amie prenoit le plus tendre intérêt.

Quoique fortifiée par la tranquillité apparente de mistriss Montgomery, et délivrée en partie de cette appréhension qui avoit si cruellement frappé son imagination, en songeant à l'avenir, Ethelinde ne pouvoit se rappeler le passé sans une mortelle affliction. Tout le temps que dura la visite de sir Edouard, il chercha à distraire mistriss Montgomery en l'entretenant de ses affaires particulières. Quand il fut parti, Ethelinde se retira dans sa chambre, disant que la promenade, le froid et la vue de sir

Edouard dans l'affliction , l'avoient rendue malade ; et là , seule , et s'étant mise au lit , la certitude , cette certitude cruelle d'avoir perdu Montgomery pour jamais , revint l'accabler avec force. Les malheurs certains sont , dit-on , ceux qu'on supporte le mieux. Mais Ethelinde , au milieu de ses craintes , de ses inquiétudes , de tous les maux qu'enfantoit son imagination , avoit encore conservé un rayon d'espoir qui la soutenoit , et qui , pénétrant au fond de son cœur , y reportoit des idées du bonheur qu'elle pourroit encore goûter avec son amant ; et cet espoir secret étoit maintenant évanoui. La félicité de sa vie étoit détruite à jamais , puisque celui dont cette félicité dépendoit avoit cessé d'exister ; et il ne restoit plus à cette malheureuse amante d'autre consolation que de savoir qu'en consentant au départ de Montgomery , elle avoit fait son devoir , plutôt qu'elle n'avoit cédé à son inclination. L'ame tendre d'Ethelinde s'adressa donc au ciel pour en tirer des consolations que rien ne pouvoit plus lui offrir sur la terre ; et , résolue de consacrer le reste de sa vie à chérir la mémoire de l'amant qu'elle avoit perdu , elle sentit renaître son courage , et commença à s'occuper des moyens d'adoucir le

coup fatal , qui ne pouvoit tarder à tomber sur son amie.

Cependant toutes ces précautions étoient inutiles. Le lendemain de l'arrivée de sir Édouard , mistriss Montgomery ouvrit une lettre qui lui annonçoit la nouvelle du malheur qu'elle redoutoit. Les afflictions de ceux dont la carrière est déjà avancée , ne sont point bruyantes : elles sont mornes et silencieuses , mais elles n'en pénètrent que plus avant dans le cœur , lorsqu'il n'est pas déjà éprouvé par trop de calamités passées. Mistriss Montgomery sentit , ou du moins crut sentir qu'elle ne survivroit que très-peu de tems à celui pour qui seul elle avoit aimé la vie ; et Etheline vit avec étonnement que son amie supportoit avec bien plus de tranquillité qu'elle ne l'avoit cru , la certitude d'un malheur dont la seule appréhension l'avoit désespérée. La chose qui affligoit le plus mistriss Montgomery , c'étoit les consolations qu'on lui offroit , l'espérance qu'on vouloit lui donner que la fin de sa carrière étoit encore éloignée ; car elle n'envisageoit la mort qu'avec la même satisfaction qu'elle auroit envisagé le terme d'un voyage qui l'auroit réunie à son fils ; et quand Etheline , joignant les larmes aux prières , la solli-

citoit de prendre les remèdes que les médecins lui prescrivoient , elle les prenoit , mais comme bien assurée de leur inefficacité , mais souriant tristement , et lui demandant pourquoi elle lui vouloit assez de mal pour chercher à la faire vivre. Au bout de quelque tems , elle desira de voir sir Edouard Newenden , qui , à sa prière , vint ensuite la voir tous les jours.

Ethelinde les laissoit souvent seuls , et cherchant les lieux les plus retirés , les plus sauvages , elle alloit y pleurer sans être vue , et appeler , bien sûre qu'on ne pouvoit point l'entendre , le nom de son cher Montgomery. Elle s'imaginait qu'elle voyoit mistriss Montgomery descendre rapidement dans la tombe , et qu'elle-même la suivoit de près. Son tempérament , qui n'avoit jamais été fort robuste , étoit encore altéré par tous les chocs qu'elle avoit éprouvés ; et elle espéroit que sa jeunesse seule ne pourroit pas résister au dernier et au plus fort de tous ; et qu'après la perte de mistriss Montgomery , rien ne pourroit plus la retenir à la vie.

Un jour qu'Ethelinde revenoit de sa promenade ordinaire , elle vit la chaise de poste de sir Edouard Newenden à la porte de mistriss Montgomery , à une heure où il

n'avoit pas coutume de venir. Elle entra, et elle apperçut sir Edouard appuyé contre un lambris, et tenant son mouchoir sur ses yeux, tandis que mistriss Montgomery lui faisoit des reproches d'un ton plein de douceur. Sir Edouard voyant qu'Ethelinde entroit, se releva soudain, et sans lui parler, il s'empressa de gagner le jardin. — « Qu'a donc sir Edouard, madame ? dit Ethelinde très-étonnée. — Lady Newenden est morte, répondit mistriss Montgomery ; et quoiqu'il eût raison de la haïr, la nouvelle de sa mort et plusieurs circonstances qu'il m'est impossible de rapporter, l'ont accablé de douleur. J'ai essayé de le tranquilliser ; mais vous voyez combien il y est peu disposé ».

Surprise et affectée du malheur de sir Edouard, Ethelinde consulta mistriss Montgomery, pour savoir si elle iroit vers lui. — Non, répondit mistriss Montgomery, votre vue semble lui faire encore plus de peine. Je crois que ce n'est pas là le moment de chercher ni à le consoler, ni à le rappeler à la raison. Allez donc dans votre chambre, mon Ethelinde, et je vais le prier de revenir, car il ne faut pas le laisser seul.

Mistriss Montgomery entra alors dans le

jardin ; et sir Edouard , touché de voir qu'elle oublioit ses propres chagrins pour essayer d'adoucir ceux d'un ami , se sentit un peu plus en état de se commander à lui-même ; et alors mistriss Montgomery eut la satisfaction de le voir rentrer dans la maison un peu plus calme que la violence de son affliction ne lui avoit fait espérer. Quoique la mort précocce d'une femme qu'il avoit long-temps aimée , de la mère des enfans qu'il chérissoit , eût dans le premier moment touché vivement sir Edouard , sa raison reprit bientôt le dessus , il ne tarda pas à regarder cet accident comme un coup de la providence qui prévenoit son malheur et celui de ses enfans , s'il avoit été obligé de faire prononcer juridiquement la séparation que la conduite de lady Newenden exigeoit , et dont il étoit déjà occupé lorsqu'il apprit qu'elle venoit de mourir en Italie.

Surmontant donc sa douleur , il eut la satisfaction de penser qu'il n'avoit rien à se reprocher à l'égard de sa femme , qu'il s'étoit toujours conduit envers elle avec la plus grande intégrité , supportant ses faiblesses , et fermant les yeux à ses travers , au point que ses amis même le lui reprochoient ; et il eut encore le plaisir de n'avoir

pas besoin de quitter Grasmer et de retourner à Londres. Cependant, impatient de voir ses enfans , il écrivit à M. Maltravers , leur grand-père , au soin de qui il les avoit laissés , et il le pria de les lui envoyer. Le malheureux père de lady Newenden , cruellement instruit à se repentir de son aveugle complaisance pour sa fille , n'étoit pas encore remis du coup que lui avoit porté la nouvelle de sa mort , et il n'avoit d'autre moyen de se consoler de la perte de l'idole à qui il avoit si long-temps offert un fatal encens , que par la présence de ses petits-fils. Sa femme , à qui il imputoit justement la perte de sa fille , sa femme lui étoit devenue odieuse. En renvoyant ses petits-fils à sir Edouard , il lui écrivit une lettre dont sir Edouard fut très-touché. Il rappeloit toute sa tendresse pour la malheureuse Maria , et il recommandoit ses enfans à leur père ; puis il ajoutoit : « Dans mon testament , dont je vous envoie une copie , j'ai assuré la fortune de chacun de vos enfans. Prenez soin de votre fille : elle sera aussi jolie que sa mère infortunée ! mais donnez-lui une meilleure éducation. Leur fortune leur permettra à tous d'être indépendans de vous. Cependant j'espère qu'ils seront élevés de manière que leur indépen-

dance ne les rendra pas moins vertueux. Pour vous , sir Edouard , comme je sais quels sont vos sentimens , je vous donne tout ce que je m'étois proposé d'assurer en propre à ma fille. Mistriss Maltravers restera assez riche : ne souffrez jamais que vos enfans demeurent auprès d'elle. Probablement vous vous remarierez. J'ai entendu dire que le jeune homme qui devoit épouser ma nièce Chesterville étoit mort. Je voudrois donc que votre choix tombât sur elle. C'est une fille estimable , et qui mérite d'être heureuse : vous pouvez la rendre telle , et je suis sûr qu'elle aimera vos enfans. Je crois que j'ai été moins tendre pour elle que je n'aurois dû l'être ; mais le repentir à cet égard , ainsi qu'à beaucoup d'autres , est trop tardif ! Je lui ai fait un legs de mille livres sterlings , et je desire sincèrement que vous soyez heureux avec elle. Je ne crois pourtant pas vivre assez long-temps pour voir votre bonheur ; car je pense que vous ne vous remarierez pas jusqu'à ce que le temps du deuil de votre première femme soit expiré ».

S'unir pour jamais avec Ethelinde ! avec celle pour qui son cœur brûloit depuis si long-temps d'un amour qu'il n'osoit point avouer , mais qu'il lui étoit impossible de

vaincre ! c'étoit là la première idée douce qui étoit venue s'offrir à sir Edouard , après la mort de lady Newenden. Mais , quelque plaisir , quelque satisfaction qu'il trouvât à nourrir cette idée , il n'avoit pas hasardé d'en parler même à mistriss Montgomery. Cependant chaque jour il alloit chez elle : ses enfans le suivoient ordinairement , et toute la tendresse qui avoit régné autrefois entre eux et Ethelinde , s'étoit renouvelée et augmentée. Leur naïve gaîté procuroit à Ethelinde le seul plaisir qu'elle fût en état de goûter ; et quelquefois craignant qu'ils ne fissent trop de bruit auprès de mistriss Montgomery , elle les menoit dans sa chambre ou les conduisoit à la promenade , laissant sir Edouard s'entretenir avec son amie , dont le plus grand plaisir étoit toujours de parler de son fils ; et Ethelinde étoit si peu en état de la satisfaire , que dès qu'elle entendoit nommer Montgomery , sa douleur la forçoit de quitter la chambre. Telle est l'injustice de l'affliction ! Elle ne pouvoit point souffrir qu'on prononçât un nom qu'elle répétoit sans cesse elle-même ; et dès que cela arrivoit , sa langueur , sa tristesse se changeoient bientôt en impatience , et elle fuyoit comme si on lui avoit fait un outrage.

M. Maltravers ne survécut qu'une quinzaine de jours à la lettre qu'il avoit écrite à sir Edouard. Il laissa à chacun de ses petits-fils trente mille livres sterlings d'argent comptant, et vingt mille livres à sa petite-fille ; et, substituant la moitié de ses terres à l'aîné de ses enfans, il donna le reste à sir Edouard Newenden, à l'exception de mille livres sterlings dont il fit présent à Ethelinde, et de quelques autres petits legs particuliers, ne laissant à sa femme que sept cents livres sterlings de rente, qu'elle s'étoit réservée à son mariage, et cinq cents livres sterlings pour le deuil. Malgré cela, cette femme extravagante se rendit à Bath, où elle se livra au jeu, et vécut dans des sociétés qui lui firent bientôt oublier la perte de son époux et de sa fille ; de sorte qu'au bout de quelques semaines, elle étoit tout aussi gaie que s'il ne lui étoit rien arrivé. Elle ne s'inquiéta nullement de ses petits-fils, oubliant qu'ils existassent. Elle suivit tous les plaisirs, toutes les modes, fut gaie, dissipée, et personne, à l'exception de ceux qui regardoient son visage de près, personne n'auroit cru qu'elle portoit le vénérable titre de grand'mère.

Cependant la santé de mistriss Montgo-

mery déclinait de jour en jour. Sa maladie étoit un abattement, une langueur mortelle. Son visage perdoit son éclat, sa fraîcheur, mais il en étoit plus intéressant, et l'extrême pâleur qui le couvroit paroissoit encore davantage par la teinte bleue des veines ramifiées sur ses tempes et sur son front. Cruel effet du chagrin ! Ses cheveux étoient blanchis avant l'âge ; et ses yeux, en conservant toute leur douceur, avoient perdu leur vivacité. Enfin, son air étoit le vivant tableau de la douleur incurable, adoucie par la patience et la résignation. Son ame, si naturellement vive, sembloit l'avoir abandonnée ; et si parfois elle re-paroissoit, c'étoit lorsqu'elle parloit de cette époque où, dégagée de sa dépouille terrestre, elle rejoindroit dans le ciel son époux et son fils.

La seule chose qui l'intéressoit encore au monde, étoit la situation d'Ethelinde, dont elle parloit souvent à sir Edouard. Celui-ci, qui la révéroit comme un être au-dessus de l'humanité, l'écoutoit alors avec un plaisir mêlé de peine ; et environ un mois après la mort de M. Maltravers, elle lui tint ce discours :

« J'ai été plus malade que de coutume cette nuit, mon ami, et je crois que mes

épreuves seront bientôt finies. Vous qui savez ce que j'ai possédé et ce que j'ai perdu, vous ne serez point étonné que je voie arriver ma mort avec satisfaction. Je ne puis craindre de mourir que par rapport à une seule chose ; c'est le sort d'Ethelinde après que je ne serai plus. Sa beauté, sa sensibilité, la douceur de son caractère, tout me fait craindre que le reste de sa vie ne soit encore moins tranquille que ce qui s'en est déjà écoulé. Je la regarde comme ma propre fille, comme un dépôt sacré que m'a confié mon fils ; et je rejoindrai ce fils chéri dans le ciel, avec moins de joie, si je laisse Ethelinde malheureuse et sans appui ».

Ce discours fournit à sir Edouard une occasion de s'expliquer, qui surpassoit ses espérances. Il avoit long-temps projeté d'en parler le premier à mistriss Montgomery, mais il avoit craint de la trouver contraire à ce qu'il desiroit si ardemment. Ce ne fut même pas sans beaucoup de trouble et d'hésitation qu'il profita de l'ouverture qu'elle venoit de lui faire. Il lui rapporta cependant l'amour sans espérance que son cœur nourrissoit depuis long-temps, les peines qu'il avoit eues à cacher un sentiment qu'il n'avoit pu surmonter ;

et enfin il lui dit que le voyage qu'il avoit fait en Italie avoit encore moins pour objet l'inconduite de lady Newenden, que le desir de se détacher d'Ethelinde, dont la vue augmentoit malgré lui une passion qu'il regardoit comme un double crime.

— « Croyez-moi cependant, madame, ajouta-t-il, quelque'indomptable que soit ma passion, si notre cher Montgomery avoit vécu, je n'aurois rien épargné pour l'unir à Ethelinde, parce qu'elle l'aimoit et qu'il étoit digne de son amour. Ils auroient été heureux ensemble! et telle est mon affection pour Ethelinde que son bonheur m'est plus cher, bien plus cher sans doute que le mien. Oui, j'ose dire que ce que je sens pour elle est un véritable amour, si véritable, que quoiqu'il y ait plus de deux ans qu'il dévore mon cœur, j'aurois porté mes chagrins en silence jusqu'au tombeau, si en en faisant connoître la cause, j'avois pu offenser sa délicatesse ou troubler le repos de son époux ».

Les pleurs de mistriss Montgomery témoignèrent à sir Edouard combien son récit l'avoit touchée : ils gardèrent l'un et l'autre quelque temps le silence ; ensuite sir Edouard reprit son discours :

« Le ciel a disposé les événemens d'une

manière qui, il n'y a encore que peu de temps , n'étoit guère vraisemblable. Le cœur d'Ethelinde , profondément blessé par la perte de celui qui méritoit toute sa tendresse , ne ressentira peut-être jamais un amour tel que celui que lui inspira son cher Montgomery. Mais je crois qu'elle m'estime ; et si vous , madame , ne vous opposez point à mes espérances , elle pourra , peut-être , quand le temps aura un peu adouci ses regrets , me donner sa main ».

« Sir Edouard , répondit mistriss Montgomery , après un profond soupir ; sir Edouard , j'aime trop Ethelinde , je vous estime trop vous-même pour m'opposer à vos espérances : elles ont été au contraire l'objet de mes méditations ; et j'ai désiré de voir , avant de mourir , Ethelinde sous la protection du meilleur des amis. Comme je sens chaque jour les approches certaines de l'heure où il faudra nous séparer , et que je suis bien convaincue que cette heure ne tardera pas à venir , j'ai été souvent prête à faire connoître mes sentimens à mon aimable amie ; mais jusqu'à présent le temps , au lieu de diminuer sa douleur , semble l'avoir augmentée ; et toutes les fois que je commence à lui parler à ce sujet , elle s'enfuit loin de moi , ou s'abandonne à des

pleurs qui ne me permettent pas de poursuivre. La résignation dont je me trouve capable, d'après la certitude que j'ai de rejoindre bientôt ce que j'ai perdu, paraît, je crois, à Ethelinde, n'être que de la froideur; car je la vois souvent surprise et presque blessée de la tranquillité avec laquelle je puis parler de mon fils; et je suis sûre qu'elle m'aimeroit davantage, si je me plaignois de ce que je souffre, au lieu d'en faire le sacrifice à Dieu. Jugez donc si, tandis qu'elle est ainsi disposée, je puis lui faire une proposition qu'elle regarderoit comme une injure à la mémoire de son amant. Je veux cependant ne rien négliger. Croyez, sir Edouard, que vous êtes le seul homme au monde à qui je voudrois confier Ethelinde; le seul qui soit digne, à mes yeux, d'occuper dans son cœur la place remplie par l'image de Charles Montgomery ».

Trop sensiblement affectée pour continuer cet entretien, mistriss Montgomery sortit. Cependant, fidèle à sa promesse, et craignant que sa mort, qui sembloit inévitable, ne l'empêchât d'exécuter ce qu'elle croyoit un devoir envers son amie, elle saisit la première occasion où elle se trouva seule avec Ethelinde, pour lui rapporter

la conversation de sir Edouard Newenden.

Ethelinde se rappelant tout ce qui s'étoit passé, ne doutoit point de l'intention de sir Edouard, même avant que mistriss Montgomery lui en parlât; mais son ame étoit si religieusement attachée à la mémoire de Montgomery, qu'elle avoit depuis long-temps résolu de ne jamais écouter aucune proposition de mariage, et de passer sa vie entière à pleurer son amant. Elle se sentit blessée, ainsi que mistriss Montgomery l'avoit prévu: elle parut très-fâchée que cette amie eût prêté l'oreille à cette proposition. Aussi-tôt qu'elle put retrouver sa voix étouffée par des sanglots, elle lui dit: — « Vous savez, madame, la sincère amitié que j'ai pour sir Edouard; vous savez tout ce qu'il a fait pour moi, et que c'est à ses soins que mon père m'a laissée; vous savez même qu'il s'est chargé de mon entretien depuis la mort de ce père adoré. Je l'aime comme le plus tendre, comme le meilleur des frères. Mais sentant ce que je sens pour un autre qui, quoique mort, sera l'objet de mon éternel amour, puis-je donner ma main à sir Edouard Newenden? puis-je lui donner ma main lorsque mon cœur

ne peut point la suivre, et qu'il mérite assurément d'en posséder un qui soit tout entier à lui. Ne me parlez donc pas davantage de la seule chose que je puisse entendre avec peine sortir de votre bouche ».

Fâché de cette réponse, qui lui fut bientôt communiquée, mais ne désespérant pourtant point qu'elle ne changeât de sentiment, sir Edouard ne parla point lui-même à Etheline de ce qui intéressoit le plus son cœur; mais le changement que la tristesse lui occasionna, fit plus d'impression sur Etheline, et parla mieux en sa faveur que n'auroit pu le faire l'éloquence la plus étudiée. Quelquefois, en considérant tout ce qu'il souffroit, elle s'accusoit d'ingratitude envers un homme dont l'amour généreux et l'amitié inaltérable méritoient au moins qu'elle lui sacrifiât les apparences des regrets qu'elle sentoit bien devoir à jamais durer. Mais alors l'idée de Montgomery périssant, parce qu'il avoit voulu acquérir de la fortune pour elle, revenoit avec force. Elle croyoit le voir, elle croyoit l'entendre lui reprocher d'une voix lamentable, d'oser penser à donner à un autre cette foi qu'elle lui avoit si saintement jurée; et aussi-tôt son ame renonçoit à toute pen-

sée de former jamais d'autres engagements, même avec sir Edouard Newenden.

Quatre mois s'écoulèrent, pendant lesquels sir Edouard vit qu'au lieu de moins ressentir la perte de Montgomery, Ethelinde paroissoit en être chaque jour plus affligée. Cependant l'amour de sir Edouard, augmenté encore par cette preuve de la constance d'Ethelinde, ne connoissoit presque plus de bornes, et si sa raison supérieure n'en avoit modéré les transports, il seroit allé, sans doute, jusqu'à la frénésie. L'incertitude où il flotloit entre l'espérance que le temps pourroit produire quelque changement en sa faveur, et la crainte qu'Ethelinde ne persistât à le rejeter, tourmentoit incessamment son cœur et altéroit visiblement sa santé. Il cherchoit presque continuellement la solitude. Bientôt ennuyé des sociétés où Ethelinde n'étoit pas, dès qu'il la voyoit, il trouvoit dans ses regards, dans le ton de sa voix, dans les douces attentions qu'elle avoit pour lui, l'aliment du feu qui le dévorait.

Ses affaires l'appelant à Londres, il confia ses enfans aux soins d'Ethelinde, et il chercha dans le soin qu'exigeoient ses intérêts, et parmi la société de ses amis,

à se distraire de son amour ; mais ses affaires lui paroisoient rebutantes , ses amis insipides et fatigans. L'entrevue qu'il fut obligé d'avoir avec les créanciers de Woolaston , qui ayant tout fait saisir , mettoient mistriss Woolaston dans une très-grande gêne , contribua beaucoup à le tourmenter. Il réussit cependant à arracher une partie de la fortune de sa sœur des ongles des vautours qui s'en étoient emparés ; et l'ayant établie dans sa propre maison de Denham , et de plus bien stipulé avec Woolaston qu'il ne la maltraiteroit plus comme il avoit pris l'honnête coutume de le faire , il s'empressa de terminer le reste de ses affaires , de quitter Londres , et de s'en retourner à Grasmer , plus convaincu que jamais qu'il ne pourroit point exister sans Ethelinde , et déterminé à lui faire décider de son sort la première fois qu'il la trouveroit seule.

C H A P I T R E V I I.

REPLI de son projet , sir Edouard Newenden se rendit le lendemain de son arrivée à Grasmer , chez mistriss Montgomery. Il la trouva extrêmement changée , quoiqu'il n'eût fait qu'une absence de quinze

jours. Elle s'en étoit apperçue elle-même , et elle répéta à sir Edouard ce qu'elle lui avoit déjà dit au sujet des deux personnes qu'elle desiroit de voir heureuses dans ce monde avant de le quitter , et qui ne l'étoient pas. J'ai reçu , continua-t-elle , une lettre de mon frère , qui , grace à Dieu , est dans une heureuse convalescence , et qui m'annonce sa visite et celle de Cherterville et de Victorine. Il jouit enfin de quelque tranquillité , et je l'embrasserai encore une fois avant de mourir. Mon frère , cher sir Edouard , pourra souhaiter qu'Ethelinde soit à vous. Peut-être que la voix de tous les amis d'Ethelinde réunis pourra la déterminer à récompenser le mérite des vivans , puisque les morts ne peuvent plus revenir. Oui , je suis persuadée que Montgomery lui-même , si son esprit est encore sensible à ce qui se passe dans ce monde , approuveroit qu'elle vous donnât la main , et qu'il ne croiroit point sa mémoire outragée , si elle étoit conservée dans le cœur de votre femme ».

Sir Edouard encouragé par ce discours , demanda s'il pouvoit parler à Ethelinde. « Je ne sais , dit mistriss Montgomery ; après avoir passé ce matin une heure avec vos enfans , suivant son usage , elle a mis son

chapeau et m'a dit que la journée promettant d'être très-belle, elle alloit se promener. J'ai remarqué avec plaisir qu'elle avoit l'air plus contente que de coutume; mais je ne sais point où elle portoit ses pas. J'imagine pourtant qu'elle les aura tournés du côté du roc, et vous pourrez l'y trouver ».

Soudain sir Edouard s'y rendit, le cœur palpitant d'impatience et de crainte, et il trouva Ethelinde assise dans la grotte où, depuis quelque temps, elle avoit passé tant d'heures. Un livre étoit ouvert et placé sur la table de chêne, et quelques fleurs, les premières de la saison, étoient semées à côté du livre. Les accens des oiseaux, qui, à la fin de mars, commencent leurs chants, et le murmure de l'eau tombant entre les rochers, avoient plongé son ame dans une tendre et mélancolique rêverie. L'approche de sir Edouard l'en retira, et ne laissa pas que de lui causer quelque surprise; car il n'étoit jamais venu la chercher en cet endroit. Elle ne savoit point, d'ailleurs, qu'il fût de retour de Londres, et son trouble, son embarras, son inquiétude n'auroient pu échapper à quelqu'un moins intéressé encore à les remarquer.

Dès qu'il lui parla, l'idée qu'il lui étoit

survenu quelque chose d'extraordinaire la frappa encore davantage. Elle attendit quelques momens qu'il lui apprît la cause de son désordre. Mais comme il répondit très-brièvement à toutes les questions qu'elle lui adressa au sujet de ses affaires à Londres, et qu'il paroissoit avoir mieux arrangé celles de sa sœur qu'il ne l'espéroit à son départ, elle lui dit enfin : — « Quelque chose, cher sir Edouard, vous a-t-il causé de la peine ? »

« Ma peine, Ethelinde, répondit-il, n'est point extraordinaire, mais elle m'est devenue insupportable. — Vous la voyez sans pitié : mais je ne puis y résister plus long-temps. — Déterminez-vous à être à moi, ou à voir celui qui vous a long-temps adorée, fuir loin de vous pour vous dérober les effets de ce chagrin, que vous refusez d'adoucir ».

Plus alarmée que surprise et du sujet et du ton véhément de ce discours, Ethelinde essaya de rappeler tout son courage pour y répondre : mais avant qu'elle pût parler, sir Edouard continua ainsi :

« Vous savez avec quelle ardeur je vous ai aimée, même lorsqu'il y avoit entre nous des barrières qui sembloient insurmontables ; quand j'étois lié à une autre

femme , quand votre cœur étoit uniquement occupé de ce fortuné jeune homme , dont je contemple le sort avec envie , vous savez qu'alors je ne vous ai point importunée par un aveu de sentimens qu'il eût été aussi déplacé à vous d'écouter , qu'inutile à moi d'oser faire. — Vous savez , ou vous devez savoir , tout ce que mon silence m'a coûté ; tout ce que j'ai souffert , quand chaque heure , chaque moment me fournissoit l'occasion d'admirer , d'adorer des charmes que je croyois ne pouvoir jamais être à moi. Cependant je vous aime tant , que si l'heureux Montgomery avoit vécu , je me serois résigné à supporter la vie , quelque malheureux que je fusse , pour contempler votre félicité. Mais à présent que la destinée a brisé nos liens , puis-je avec une égale résignation vous voir consumer dans une douleur inutile , une vie qui peut seule donner du prix à la mienne , et sacrifier votre jeunesse , votre santé , vos talens , vos vertus , tout enfin , à une chimérique idée d'attachement pour celui qui n'est plus ! N'avez-vous donc pour moi ni estime , ni pitié ? ne formez-vous aucun desir pour mon repos , et pour que le reste de mes jours soit aussi fortuné que ceux que

j'ai déjà passés ont été misérables ? Mes enfans , ces aimables et chers enfans , n'ont-ils point droit de réclamer un titre plus sacré à votre affection , et de pouvoir vous nommer leur mère , vous en qui ils trouvent une tendresse plus véritable que dans celle dont ils tiennent le jour ? — Les vœux de la vénérable , de la sensible mistress Montgomery n'ont-ils aucun pouvoir sur votre ame ? Elle déclare pourtant qu'elle quittera le monde sans regret , si l'unique objet de sa sollicitude ne reste pas exposé aux dangers qui entourent sans cesse la jeunesse , la beauté et l'innocence. Hélas ! si tant de motifs réunis ne peuvent réveiller votre tendresse , ne m'est-il pas au moins permis d'espérer que le malheur de votre ami excitera votre compassion ? Vous m'avez vu des semaines , des mois entiers languir dans les tourmens ; et vous continueriez à me voir de même , si je n'avois pas enfin résolu que ce moment décidât de mon sort. Donnez-moi donc l'espoir de vous voir devenir moins inflexible , ou tandis que j'ai encore assez de force pour vous fuir , laissez-moi vous dire un éternel adieu ».

Ethelinde garda un instant de silence , puis elle lui dit : « Sir Edouard , je ne suis , j'espère , ni insensible à votre mérite , ni

ingrate à toutes vos bontés. Si la reconnoissance, l'affection, l'estime, la plus tendre sollicitude pour votre bonheur suffisoient pour vous rendre heureux, je crois que je vaincrois la répugnance que j'ai à me marier, et que je vous donnerois la main. Mais si je puis en juger, vos sentimens sont si délicats, que vous ne pouvez être heureux, à moins que votre femme ne les paye du don entier de son cœur; et les plus tendres affections du mien sont ensevelies dans le tombeau de Montgomery. Chaque heure qui s'écoule me prouve davantage qu'il m'est impossible à jamais de les rappeler pour aucun autre objet. Dois-je donc, sir Edouard, contracter avec vous des engagements qu'il m'est impossible de remplir? Irai-je jurer à l'autel de vous aimer uniquement, lorsque je suis convaincue que quelque estime, quelque affection, quelque gratitude que j'aie pour vous, l'image de Montgomery est toujours aussi puissante sur mon cœur que s'il existoit réellement? Je sais que dans le monde, ce que je dis ne seroit considéré que comme une déclama-tion sentimentale et l'effet d'un enthousiasme romanesque; mais ce n'est qu'aux yeux de sir Edouard Newenden que je crains de paroître ridicule en parlant ainsi.

Vous avez un cœur digne d'apprécier ma sincérité, quand je dis que mon amour pour Montgomery est tellement lié à mon existence, qu'il ne peut finir qu'avec elle. En triompher, s'il étoit possible que j'en triomphasse, ce seroit me rendre méprisable à mes propres yeux, et certainement ne rien gagner aux vôtres ».

Sir Edouard, les mains jointes et les yeux fixés sur Ethelinde, l'écouta dans le plus profond silence tout le temps qu'elle parla; il sembloit n'oser respirer, de peur d'interrompre un discours qui le blessait jusqu'au fond de l'ame.

« Ne pensons donc plus, cher sir Edouard, reprit-elle, ne pensons plus à un projet qui certainement ne pourroit pas faire votre bonheur, puisqu'il me rendroit malheureuse. Ne me privez pas du seul plaisir dont je puisse jouir désormais, du plaisir de pleurer en liberté et sans trahir mon devoir, et d'être toujours la plus sincère et la plus reconnoissante de vos amies ».

« Reconnoissante ! s'écria sir Edouard, d'une voix tremblante.... Reconnoissante, Ethelinde ! et de quoi ? de quelques misérables secours pécuniaires, trop peu de chose pour que vous deviez vous en souvenir, et tels que j'aurois pu les offrir à toute

autre fille d'un homme d'honneur et mon ami, quand même cet ami n'eût pas été le colonel Chesterville, quand même cette fille eût été dépourvue de toutes les qualités enchanteresses que vous possédez. Mais dois-je prolonger une conversation qui, je le vois bien, vous afflige? Vous avez décidé; je dois me soumettre. Ma présence ne peut que vous faire de la peine, puisque vous vous intéressez à mon malheur. Je m'en vais donc, et.... ».

Il se leva, et voulut sortir avec un air de précipitation et de douleur qui effraya Ethelinde. Elle saisit sa main, en s'écriant d'un ton qui prouvoit combien elle étoit touchée : — « Sir Edouard ! mon cher sir Edouard » !

« Cher ! répondit-il, en essayant doucement de retirer sa main. Vous suis-je cher, Ethelinde ? et pouvez-vous me condamner à une infortune éternelle ? Oh ! n'ajoutez pas encore à votre cruauté par une tendresse dissimulée : conservez au moins votre sincérité. Si je vous étois vraiment cher, pourriez-vous.... ».

« Ecoutez-moi, sir Edouard : en me montrant ingénue avec vous, j'ai fait, je pense, ce que ma sincérité aussi bien que mon estime pour vous, exigeoient. Bon Dieu !

est-ce avec sir Edouard que j'userois de dissimulation ? assurément non. Je vous ai déclaré qu'en donnant ma main à tout autre homme que Montgomery, quel que fût le mérite de cet homme, je serois malheureuse. Je sens que le temps n'aura point sur moi son effet ordinaire, et que de longues années s'écouleront sans diminuer le regret que la perte de Montgomery me cause. Quelle seroit votre peine en contemplant la durée de mes chagrins ! en voyant chaque jour que, quoique je fisse des efforts pour cacher mes sentimens, ils n'en demeureroient pas avec moins de violence au fond de mon cœur ! en observant enfin qu'une lente tristesse rempliroit ce cœur, et que ma santé déclinant, mon caractère changeroit peut-être par la contrainte rigoureuse que je me croirois obligée de m'imposer, lorsque comme votre femme j'essayerois au moins d'affoiblir le souvenir puissant et cruel de ces jours où je me berçois de l'espérance de devenir l'épouse de Montgomery ! Combien d'autres femmes aimables et vertueuses peuvent vous.... ».

« Arrêtez, Ethelinde, s'écria sir Edouard. Je vous ai jusqu'à présent écoutée avec tranquillité ; mais je ne pourrois continuer à être tranquille, si vous me parliez de la possibilité

de porter à une autre un cœur qui est depuis si long-temps à vous. Croyez-moi , mon attachement pour vous , quoique vous lui enleviez l'espérance , est non moins stable que celui que vous conservez pour Montgomery. Si vous étiez meilleur juge de vos propres charmes , vous sauriez que celui qui les a considérés long-temps avec des yeux propres à les apprécier , ne peut jamais consentir à leur retirer son admiration. Votre bonheur et non le mien , a été et sera encore le premier et le plus cher objet de mes vœux. J'ai souvent déclaré avec franchise que si Montgomery fût devenu votre époux , j'aurois été témoin de sa félicité , non peut-être sans envie , mais du moins sans aucun de ces sentimens jaloux et méchans , qui trop souvent accompagnent une grande passion. Depuis que la Providence nous a enlevé notre ami , je me suis plu , malheureusement pour moi , à nourrir des espérances qu'auparavant je me faisois un devoir d'écarter. Mais puisque vous dites que vous ne pouvez être heureuse avec moi , laissez-moi seul puni de m'être trop flatté ; laissez-moi apprendre encore à souffrir en silence , et essayer ce que l'absence pourra sur moi , quoique , hélas ! je ne sente que trop que cet essai pénible sera encore inutile ».

Il voulut encore s'en aller ; mais Ethelinde , profondément affectée , lui dit : — « Non , sir Edouard , ne vous en allez point : demeurez , je vous en conjure ; souffrez que je sois encore votre pupille , votre sœur , votre amie , telle enfin que vous m'auriez vue , si Montgomery eût vécu. Par un effort vertueux et digne de votre grande ame , apprenez à parler de lui comme s'il vivoit encore ».

« Ou plutôt regardez-le comme vivant , s'écria une voix qui rendit muets et Ethelinde et sir Edouard. Ethelinde poussant un foible cri , saisit le bras de sir Edouard , qui , non moins étonné qu'elle , vit un homme qui , s'élançant de derrière une touffe de houx qui étoit à côté de la grotte , vint se jeter à genoux devant Ethelinde , et s'emparant de ses mains les pressoit contre ses lèvres , contre ses yeux , contre son front , en disant , avec des transports qui sembloient tenir de la frénésie : — « Contemple-moi , mon Ethelinde ; contemple ce Montgomery si tendrement regretté , si fidèlement aimé ! lui qui , égaré par une injurieuse jalousie , s'est abandonné au mouvement le plus indigne de lui , et a écouté ce discours qui l'a convaincu de l'outrage qu'il faisoit à la plus fidelle des amantes et au plus vertueux des

amis ! O mon ange ! cessez d'être effrayée , et parlez-moi , je vous en conjure » !

Cependant Ethelinde ne put prononcer une parole , et sir Edouard eut beaucoup de peine à l'empêcher de tomber. Affligé de l'état où il la voyoit , il dit avec un peu d'amertume : — « Pourquoi tant d'impétuosité , monsieur Montgomery ? pourquoi paroître aussi précipitamment devant elle » ?

« Pardon ! cher sir Edouard , répliqua Montgomery presque hors de lui. Excusez les transports d'un homme qui , croyant avoir tout perdu , trouve qu'il possède encore l'amour d'Ethelinde et un ami tel que vous. Elle est à moi , poursuivit-il , en la pressant contre son sein , elle est à moi ! Je reviens échappé d'un naufrage et toujours pauvre : mais je suis plus riche que si j'avois rapporté tous les trésors de l'Inde , puisque je possède son cœur , ce cœur si cher ! Que le ciel me donne la force de supporter tout mon bonheur ! Ethelinde , pardonnez ma précipitation ; répondez-moi ? c'est votre Montgomery , ce Montgomery que vous croyiez avoir perdu ; c'est lui qui vous presse dans ses bras !.... ».

« Montgomery ! dit Ethelinde en soupirant , grand Dieu » !

L'étonnement sembla , pendant quelques

minutes, l'avoir privée de l'usage de ses sens. Sir Edouard voyoit avec beaucoup de peine qu'elle ne pouvoit pas revenir; il craignoit qu'elle ne s'évanouît entièrement. — « Vous la ferez mourir, dit-il, si vous n'êtes pas plus tranquille : sûrement vous avez bien mal fait de vouloir la surprendre ».

« Encore, cher sir Edouard ! encore, je vous demande pardon. Je venois si malheureux que ma raison n'a pu résister à l'excès de ma joie : mais je serai tranquille. Parlez-moi, Ethelinde, je serai tranquille ».

« Cher Montgomery ! à jamais cher Montgomery » ! dit encore Ethelinde. Elle lui avança alors sa main déjà froide, mais elle ne put pas lui en dire davantage ; elle ne put verser une larme, quoique ses soupirs fréquens fissent juger combien son cœur étoit oppressé.

« Allons chez moi, dit sir Edouard. Pourrez-vous, ma chère Ethelinde, vous remettre un peu » ?

« J'essayerai, répondit-elle faiblement. — Pauvre Montgomery ! est-il possible » ?

« Pauvre ! certes, oui, je suis pauvre de tout, excepté d'amour ! Cet habillement déchiré, ce changement dans ma personne, doivent vous dire que Montgomery n'a conservé que son cœur ».

Il alloit continuer ; mais sir Edouard le pria de ne plus lui parler jusqu'à ce qu'ils fussent à l'abbaye. « Vous voyez , mon cher Montgomery, lui dit-il , combien elle est affectée. Donnez-moi le bras , Ethelinde , et Montgomery vous soutiendra de l'autre côté ».

Elle obéit , et tandis qu'ils la conduisoient lentement , Montgomery continua à tenir des discours peu suivis , et qui exprimoient les émotions tumultueuses de son ame. Les yeux d'Ethelinde demeuroient attachés sur lui , et elle sembloit douter encore de son bonheur. Ce ne fut qu'en arrivant à l'abbaye qu'il lui fut possible de pleurer , et qu'elle se trouva soulagée. La stupeur et l'extrême foiblesse qui avoit alarmé sir Edouard , ayant disparu , ce généreux ami laissa Ethelinde seule avec Montgomery , et il se retira dans son cabinet pour réfléchir à ses malheurs.

L'espérance de posséder la femme qu'il adoroit , venoit de s'évanouir pour jamais !

Une douleur accablante suivoit cette conviction ; mais l'ame grande et généreuse de sir Edouard triompha bientôt de ces combats d'une passion désespérée. Fier de trouver sa félicité dans le bonheur de ceux qu'il aimoit , il se réjouit sincèrement qu'un fils

chéri fût rendu à une tendre mère, un homme estimable à son pays, et le bonheur à Ethelinde. Après une courte absence, il rentra d'un air serein dans la chambre où il avoit laissé les deux amans ; et prenant la main d'Ethelinde, il dit avec un sourire triste et doux : — « Eh bien ! ma chère Ethelinde, si vous avez à présent pardonné à votre imprudent ami d'avoir paru si brusquement devant vous, voulez-vous que nous examinions comment nous le présenterons à sa mère, pour laquelle je craindrois les conséquences d'un abord aussi subit que celui de ce matin ».

« Nous avons déjà parlé de cela, répondit Montgomery. Mais, cher sir Edouard, c'est à vous à nous prescrire ce que nous avons à faire ».

« Et promptement, sir Edouard, ajouta Ethelinde, car l'heure ordinaire de mon retour est déjà passée ; et j'ai peur que mistriss Montgomery ne soit inquiète ».

« Vous sentez-vous la force, répondit sir Edouard, de cacher ce que vous savez » ?

« J'ai bien peur que non, dit Ethelinde : cependant je l'essayerai. J'ai caché dans mon cœur, pendant plusieurs semaines, le fatal secret de la mort supposée de Montgomery, je pourrai peut-être pendant

quelques heures , et plus long-temps s'il le faut , cacher l'heureuse certitude de sa vie ».

Montgomery , tendrement impatient de voir sa mère , et désolé de ce qu'Ethelinde lui avoit dit de sa santé , étoit disposé à suivre tout ce qu'ordonneroit sir Edouard. Il fut donc résolu que sir Edouard reconduiroit Ethelinde dans sa chaise de poste ; qu'elle diroit seulement qu'ayant marché plus long-temps que de coutume et s'étant trouvée fatiguée , elle avoit été à l'abbaye demander une voiture ; que sir Edouard resteroit chez mistriss Montgomery , et hasarderoit dans le cours de la conversation quelque chose sur la possibilité qu'il y avoit que son fils vécût encore , et ensuite sur la certitude qu'il vivoit , et que quand il verroit mistriss Montgomery suffisamment préparée , il feroit un signal dont on convint , et qu'alors Montgomery paroîtroit.

Les choses étant ainsi arrangées , sir Edouard et Ethelinde partirent. A peine dirent-ils une parole sur la route. Sir Edouard méditoit sur ce qu'il avoit à faire pour ménager la sensibilité de mistriss Montgomery ; et Ethelinde , presque accablée du bonheur dont elle jouissoit , considéroit avec admiration la magnanimité de cet

ami. Elle se rappeloit tout ce qu'elle lui devoit depuis les premiers embarras de son père jusqu'à ce moment ; et prenant sa main , elle la porta presque involontairement à ses lèvres. Une larme d'Ethelinde , tomba sur cette main. Sir Edouard baisa cette larme , et soupira profondément , mais il ne prononça pas un seul mot , jusqu'au moment que la chaise s'arrêta à la porte de mistriss Montgomery. Alors , d'une voix qu'il s'efforçoit de rassurer , il lui recommanda de prendre garde que mistriss Montgomery ne soupçonnât la cause de son retard.

CHAPITRE VIII.

SIR Edouard et Ethelinde ne donnèrent rien à connoître à mistriss Montgomery : mais Ethelinde qui ne se croyoit pas la force de contenir long-temps le secret de son bonheur , se retira dans sa chambre dès qu'on eut achevé de dîner , laissant sir Edouard seul avec mistriss Montgomery. Ils s'entretinrent d'abord sur différens sujets : mais mistriss Montgomery profitant d'un moment de silence , demanda à sir Edouard , avec ce tendre intérêt qui l'animoit toutes les fois qu'elle parloit d'E-

thelinde , s'il croyoit qu'avant de mourir elle auroit la satisfaction de le voir l'époux de sa jeune amie. — « J'ai reçu aujourd'hui , dit - elle , une lettre de mon frère , et je vois avec plaisir que quoique lady Hawkhurst l'ait suivi , avec sa famille , à Bath , le mariage qu'elle avoit si artificieusement prémédité , est manqué totalement. Il est difficile d'affecter long-temps un caractère qu'on n'a pas ; et Bath , de tous les endroits du monde , étoit celui où lady Arabella pouvoit le moins se contraindre ; mon frère a heureusement découvert ce qu'elle est réellement , et il rend grace au ciel d'avoir fait cette découverte avant d'être irréparablement malheureux. Chesterville et Victorine ont vu le danger , et ils en ont profité , j'espère ; car mon frère me mande qu'il est très-satisfait de leur conduite. Cela me touche sensiblement , cher sir Edouard , mais ne diminue point mon amitié pour la fille adoptée de mon cœur. Chesterville ne peut être jamais l'ami , le frère qu'elle mérite ; car son cœur en est incapable. Si après ma mort elle va demeurer avec lui et sa femme , elle ne se plaindra pas , mais elle n'en sera que plus malheureuse ; naturellement pensive , le cœur déchiré par une perte irréparable ,

pourroit-elle aimer leur genre de vie ? En outre l'amitié particulière que mon frère a pour elle , ne manqueroit pas de mécontenter Victorine et son époux. Où ira-t-elle donc ? quelle sera sa destinée ?

Sir Edouard rappelant toute sa fermeté : lui répondit : « Je crois que l'intérêt généreux que vous prenez à moi , joint à l'amitié que je lui ai inspirée , pourroit produire ce changement en elle , si elle ne savoit pas que celui qu'elle regrette , comme mort , est encore vivant. Je ne puis pas combattre un sentiment qui flatte sa tendresse. Elle m'a rappelé plusieurs exemples , qui appuyent cette probabilité ; et certainement cela n'est pas impossible ».

Sir Edouard ayant été convaincu jusqu'alors , d'après les informations qu'il avoit prises , que Montgomery avoit péri dans un naufrage à l'île Maurice , n'avoit jamais encouragé une mère malheureuse à se flatter d'une espérance qu'il n'eût crû propre qu'à prolonger ou renouveler sa douleur. Mais en ce moment elle tourna vers lui ces yeux , qui sembloient pour jamais avoir cessé d'exprimer la joie et le plaisir. Il sembla qu'ils vouloient pénétrer ses plus profondes pensées. — « Que prétendez-vous , sir Edouard , dit-elle d'un ton plein de

dignité, pourquoi paroissez-vous approuver ces vaines idées, ces espérances imaginaires ?.... Ah ! Dieu » !

« Tranquillisez-vous, répondit-il, et je vous apprendrai qu'un matelot arrivé à Londres, étoit sur le vaisseau où l'on dit que Montgomery a péri ; et ce matelot assure que votre fils s'est probablement sauvé ».

« Dieu tout-puissant ! s'écria-t-elle en se levant de sa chaise, cela est-il vrai ? Il nous reste donc une espérance ! Où et quand puis-je voir cet homme ? Envoyez-le quérir, cher sir Edouard ! ou plutôt je veux aller le chercher moi-même. Je ne veux pas perdre un moment, je ne puis pas demeurer en suspens plusieurs jours : je ne vivrois pas. O miséricorde du ciel ! si telle étoit ta volonté, continua-t-elle en joignant les mains, si telle étoit ta volonté de rendre un fils à sa déplorable mère » !

Cette idée avoit paru la ranimer entièrement. Mais la crainte de se tromper suspendit ses transports. « Oh ! non , non , je n'ose pas l'espérer. Il est perdu pour jamais ! car s'il vivoit, il seroit venu en Angleterre aussi-tôt que ce matelot » ! En disant ces mots, elle retomba sur sa chaise, et manqua de respiration.

« Ma chère madame , dit sir Edouard en prenant un air satisfait, vous vous troublez inutilement ; considérez que si la nouvelle est fausse, cela ne doit pas vous occasionner un plus grand chagrin, puisque vous croyez déjà le pire, et qu'au contraire, si elle est vraie, vous avez tout à espérer. Pour moi, j'avoue que j'en ai bonne idée : mais je ne veux pas vous dire un mot de plus, jusqu'à ce que je voie que vous m'écoutez avec plus de tranquillité ».

« Une bonne idée ? cher sir Edouard, vous en savez donc plus que vous ne m'en avez appris. Eh ! dites-moi, je vous en conjure, d'où naît votre espoir » ?

« Soyez maîtresse de vous-même, ma respectable amie, et je vous obéirai. J'ai vu le matelot, il dit positivement que votre fils a gagné le rivage à la nage. — Pouvez-vous écouter le reste » ?

Mistriss Montgomery fit un signe de la tête : mais elle ne put parler. — « Ce reste est seulement une suite de bonnes nouvelles. Le même matelot prétend que non-seulement il ne doute pas que votre fils ne soit échappé à la mort, mais même qu'il ne soit déjà arrivé en Angleterre et en route pour venir vous joindre ».

Elle tendit la main à sir Edouard avec

un transport de joie qui ne lui permettoit pas de parler. Mais soudain son pouls se ralentit , ses yeux se fermèrent , et elle demeura presque sans vie. Sir Edouard effrayé , sonne avec précipitation. Les domestiques et Ethelinde accourent soudain ; et Montgomery , qui veilloit au coin de la maison l'instant d'entrer , tremblant à ce bruit que sa mère ne se trouvât plus mal , s'élança dans la chambre , et fut à ses genoux avant que sir Edouard et Ethelinde eussent pu l'en empêcher.

Pendant quelques instans , on crut mistress Montgomery morte. La pâleur de son visage , le changement que le chagrin avoit occasionné dans toute sa personne , confirmèrent Montgomery dans cette idée. Il se lamentoit , il se plaignoit , avec les expressions les plus touchantes , de n'être arrivé que pour être témoin des derniers soupirs de sa mère. Tout-à-coup il courut dehors pour lui aller chercher des secours ; mais se rappelant bientôt qu'aucun secours de la médecine ne pouvoit lui rendre sa mère , il rentra dans la chambre , et dans son désespoir , se promenant à grands pas , il sembloit ne pas vouloir la regarder , de peur de la voir expirer.

Foible , languissante , épuisée par la tris-

tesse et par sa maladie, mistriss Montgomery avoit pourtant encore un peu plus de force que son air ne sembloit l'indiquer. Les élixirs qu'Ethelinde lui fit prendre, eurent quelqu'efficacité, et en peu de momens elle fut rendue à son cher Charles, qui non-seulement étoit vivant, mais embrassoit ses genoux et arrosoit ses mains des larmes les plus douces que la tendresse filiale puisse faire verser.

Après avoir offert, en silence, des actions de grace à l'Être suprême, mistriss Montgomery pressa son fils contre son cœur ; et ensuite elle s'assit sur un sofa, suivant sans cesse des yeux ce cher fils, qui s'apprêtoit à lui faire le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il l'avoit quittée. Cependant sir Edouard voyant que mistriss Montgomery étoit un peu mieux, prit congé d'elle pour ce soir-là, et s'en retourna à l'abbaye.

L'air de Montgomery et l'habillement de matelot dont il étoit revêtu, donnèrent à sa mère et à Ethelinde une idée de tout ce qu'il avoit souffert. Leurs regards lui annonçoient en même temps avec quelle impatience elles attendoient le détail de ses aventures, et il s'empressa de les leur raconter de la manière qu'on va voir.

« Je ne m'amuserai point à vous décrire

les horribles tempêtes qui bouleversent les mers sous les zones brûlantes ; je n'essayerai même pas de vous peindre tout ce que nous avons eu à souffrir de fatigue et de faim pendant plusieurs semaines que les ouragans succédant aux ouragans nous ont entraînés loin de notre route , et jetés enfin sur un rocher auprès de l'île Bourbon. Comme il y a apparence que le vaisseau alloit être bientôt mis en pièces, ceux qui , dans ce moment de désespoir, conservèrent assez de courage pour braver la fureur des vagues, se précipitèrent dans la mer, et tentèrent de gagner à la nage les bords de l'île. J'étois de ce nombre ; et me confiant en ma force et en l'art que j'ai toujours eu de bien nager, je me jetai comme les autres dans les ondes ; et après beaucoup d'efforts et de peine , j'eus le bonheur d'attraper le rivage. Je n'avois absolument eu le temps que de prendre mon argent, et je m'étois lancé dans la mer avec les seuls habits que j'avois sur le corps, une petite pièce de toile, deux diamans, et deux miniatures que j'ai toujours portées sur moi. Cependant les habitans de l'île, où moi et cinq de mes compagnons arrivâmes, connoissoient les loix de l'hospitalité, et trois de nos gens profitèrent d'un vaisseau qui alloit

aux Indes , pour s'en retourner. Mais moi , j'attendois un passage pour me rendre en Europe. Après plusieurs semaines , qui me parurent plusieurs années , un navire américain qui s'en retournoit entra dans le port de Saint-Denis. L'Amérique étoit plus proche de l'Angleterre que le lieu où je languissois. Je demandai passage au capitaine américain : mais cet homme dur ne vouloit point me prendre sans argent , dont j'avois une très-petite quantité , quoique j'eusse sauvé ma bourse. Cependant je convins que je travaillerois pour gagner mon passage , et il me reçut à son bord. Nous arrivâmes à Boston , après un voyage fort long , pendant lequel j'eus à souffrir beaucoup : mais je souffrois sans me plaindre , songeant que chaque lieue que je faisais me rapprochoit des deux plus chers objets de mes sollicitudes ; et la nuit , et lorsque mon *quart* (1) étoit fini , je baisais le portrait de ma mère et celui d'Ethelinde. Ces images chéries rendoient mon sommeil plus doux , et je m'éveillais pour travailler avec plus de cou-

(1) Terme de marine , qui signifie le temps où une partie de l'équipage veille à la manœuvre du bâtiment.

rage , dans l'espérance d'embrasser bientôt les objets qu'elles me présentent.

» Je vécus avec difficulté lorsque je fus à Boston , et je m'embarquai encore en qualité de matelot sur un vaisseau qui s'en alloit en Irlande : de-là je me rendis à Bristol. Aussi-tôt que j'eus mis le pied sur les terres d'Angletere , j'eus une impatience extrême d'apprendre de vos nouvelles. Je me souvins alors de la famille des Ludford , et je résolus de m'adresser à eux , sans leur faire connoître combien j'étois intéressé à ce que je demandois. Ils étoient alors à leur maison de campagne. Je m'y rendis avec mon gilet et mes grandes culottes , qui , je l'avoue , n'étoient pas en très-bon état , car je n'avois eu d'autre soin que de me procurer du linge propre , quoiqu'assorti à l'habillement que je portois , et j'avois même été obligé pour cela , et pour fournir à ma dépense à terre , de vendre une bague et un petit diamant que j'avois dans ma bourse.

» Cependant , au moment que je m'approchois de la porte de M. Ludford , le carrosse de la dame du logis étoit à la porte , et le laquais galonné m'ordonna de me retirer , en disant d'un ton d'insolence : Que faites-vous donc là , l'ami ? nous ne

voulons pas que des gens comme vous viennent à la porte. Je répondis que j'arrivois des Indes, où j'avois vu un ami de mistriss Ludford, et que je desirerois de parler à cette dame. Malgré cela, cet homme auroit continué à me repousser, si mistriss Ludford elle-même n'avoit alors paru appuyée sur une jeune personne qui avoit l'air de sa femme de compagnie, et dans tout l'éclat de la richesse nouvelle et de la vanité splendide.

» Je l'abordai mon chapeau à la main, et avec l'humble compliment qui sembloit convenir à mon costume. Elle s'arrêta, et se tournant vers son laquais, sans me répondre directement, elle lui dit : — Pourquoi n'obéissez-vous donc pas à mes ordres ? Pourquoi souffrez-vous des mendiants à cette porte ? — Je ne suis point un mendiant, madame, lui dis-je en souriant de la dignité ridicule qu'elle vouloit afficher. J'arrive des Indes, et je viens de la part de M. Montgomery vous demander des nouvelles de miss Chesterville. — J'ignore ce qu'elle fait, répondit-elle, en passant sans daigner me regarder : mais si vous vous adressez aux Newenden, vous pourrez en apprendre davantage.

» La dame entra alors dans son carrosse,

avec sa compagne , et elles partirent.

« Je me hasardai alors à demander au domestique qui restoit à côté de moi , des nouvelles de miss Chesterville ; mais il ne daigna point parler à un homme d'aussi mince apparence que moi. Cependant une des dernières servantes de la maison , qui parut bientôt après , et qui n'étoit pas encore arrivée au dernier degré de l'insolence , voulut bien m'apprendre que miss Clarenthia s'étoit mariée , contre le consentement de son père , avec un jeune officier , et qu'elle étoit allée , avec lui , joindre son régiment , et que M. Rupert avoit abandonné depuis peu son comptoir pour aller voyager en Italie , d'où il envoyoit de si belles relations de ses liaisons avec les princes et princesses , tant de vers et tant de curiosités , que sa mère lui pardonnoit presque son absence , quoique son père fût assez mécontent de toutes ces choses-là : que quant à miss Chesterville , il y avoit longtemps qu'elle étoit partie avec un monsieur fort riche , dont cette fille ne pouvoit pas se rappeler le nom , et que depuis elle s'étoit mariée avec ce monsieur ou avec un lord , suivant ce qu'on avoit dit parmi les domestiques.

» Etonné, alarmé de cette nouvelle, quel-

que vague et bizarre qu'elle fût, je m'empressai de gagner Bath pour me rendre directement à Londres. Mais à Bath, je vis sur la porte d'une grande maison le nom Maltravers, et je hasardai de frapper à cette porte. La manière dont j'étois habillé, sembloit pourtant m'empêcher d'être admis nulle part; mais comme j'assurai le domestique que je ne voulois lui faire que quelques questions qui ne lui donneroient pas beaucoup de peine, il consentit à me dire que M. Maltravers, dont je lui demandois des nouvelles, étoit mort depuis quelque temps, et que la maison appartenoit à sa veuve. Je m'informai de lady Newenden; lady Newenden étoit morte aussi. Et sir Edouard, lui dis-je, est-il ici? Certes, répondit le domestique, je ne crois pas. Milady n'entend plus parler de lui. Je lui dis qu'il m'étoit important de savoir où il étoit; que j'avois des lettres de conséquence à remettre à miss Chesterville, nièce de mistriss Maltravers, et qu'il me rendroit un grand service s'il vouloit aller demander à cette dame où je pourrois les trouver l'un ou l'autre. Vraisemblablement le domestique fit mal la commission, et le nom de sir Edouard, joint à celui de miss Chesterville, excita la curiosité de

mistriss Maltravers ; car le domestique revint au bout d'un moment , et me dit que quoique la dame fût en compagnie , elle seroit bien aise de me parler elle-même. Soudain je fus conduit jusqu'à la porte de la chambre , où , quoique ce fût le matin , la société étoit déjà engagée au jeu. Mistriss Maltravers , qu'à peine je reconnus , et qui ne me remit point elle-même , me dit en se retournant à demi sur sa chaise , de m'approcher. — « Que savez-vous , l'ami , au sujet de sir Edouard Newenden et de miss Chesterville ? Mon domestique m'a rapporté que vous aviez quelque chose à me dire d'eux. — Je répondis que le domestique s'étoit trompé ; que je demandois seulement leur adresse , parce que j'avois des lettres des Indes à leur remettre. Est - ce là tout ? dit-elle d'un ton de mauvaise humeur. Qui est-ce , je vous prie , qui vous a conseillé de vous adresser à moi pour cela ? Je répondis que sachant les liens qui les unissoit à sa famille , j'avois présumé.... Présumé ! répliqua-t-elle. On est sans cesse à me fatiguer , en me demandant la demeure de sir Edouard Newenden , comme si je savois quelque chose de ce qui le concerne. Je vous assure , jeune homme , que je m'inquiète fort peu de lui et de tout ce qui le regarde. Sir Edouard

se cache , je crois , dans les Hébrides , ou sous le pôle du nord , et d'après cela , ses anciennes connoissances sont tourmentées pour dire son adresse.

» Je représentai humblement que j'avois des lettres des Indes à remettre à miss Chesterville , dont vous aurez peut-être la bonté de me donner l'adresse , ajoutai - je , madame , quoique vous ne sachiez plus celle de sir Edouard Newenden. — Oh ! pour cela non , dit-elle , en faisant une grimace : je ne sais pas plus l'adresse de l'un que celle de l'autre , car ils sont sans doute ensemble. Le bruit court qu'ils sont mariés. Je n'en suis pas sûre ; mais , du moins , je sais qu'ils sont établis dans le même endroit. Ainsi , l'ami , en remettant vos lettres vous n'aurez qu'une seule course à faire. Mais sachez bien , comme tout le monde le sait , que je n'ai aucun rapport avec sir Edouard Newenden. Eh ! John , conduisez ce garçon-là dehors.

» Je me retirai bien plus inquiet que je n'étois entré. Tout servoit à confirmer mes craintes , à accroître mes chagrins. J'arrivai le même soir aux Devizes , par le moyen d'une chaise qui s'en retournoit ; et je fus obligé de coucher là , parce que mes finances ne me permettoient pas de prendre des

voitures ni des chevaux pour voyager la nuit.

A la porte de l'auberge où la chaise s'arrêta, je vis un phaéton avec des armes que je reconnus pour celles de Davenant; et d'après quelques questions, j'appris que le phaéton étoit à lui. Les garçons de l'auberge me dirent même que Davenant logeoit-là depuis plus d'un mois. Je vis ses domestiques: mais ils ne le servoient que depuis peu de temps, et ils ignoroient jusqu'au nom des personnes dont je voulois savoir des nouvelles; ainsi, je résolus de m'adresser au maître lui-même. Cela n'étoit pas aisé; car je m'apperçus que Davenant, à force de se livrer aux plaisirs de la table, à la mauvaise compagnie et à de folles dépenses, avoit dérangé sa fortune au point que, craignant quelque tour de la part de ses créanciers, il n'osoit guère parler avec des étrangers. Cependant, par le moyen de ses domestiques, que je régalai aux dépens de la moitié de l'argent qui me restoit, j'obtins de la femme avec qui vivoit Davenant, que je pourrois le voir. Il étoit déjà près d'une heure du matin lorsque je fus admis. Mais M. Davenant n'avoit pas encore achevé de dîner; sa table étoit couverte de bouteilles de vin, de bowls de punch, et entou-

rée d'un collecteur, d'un homme dont le métier étoit d'élever des coqs pour leur apprendre à se battre, d'un fameux luteur, et de la maîtresse de Davenant.

Les traits défigurés de Davenant, son visage bourgeonné, excitèrent ma compassion. Il ne parut pas me reconnoître, mais les yeux à moitié fermés, et d'une voix qui annonçoit son ivresse, et qui pouvoit à peine articuler, il m'appela, je crois, honnête jack, parce qu'il me voyoit vêtu en matelot, et il me demanda ce que je voulois. — Je lui dis que je venois des Indes, et qu'ayant des lettres de conséquence pour sir Edouard Newenden, je le priois de me dire où il résidoit. — Eh ! comment diable, me répondit-il, vous êtes-vous imaginé que j'eusse encore quelque relation avec ce prêtre en habit de couleur, ce vieux tuteur de ma jeunesse ? Par ma foi, l'ami, je ne vis point en telle compagnie. Vous pouvez vous informer de lui au premier prédicant méthodiste que vous rencontrerez ; il y a apparence qu'il saura mieux où il est que je ne le sais.

» Je vous ferois horreur, si je vous répétois les blasphêmes que ce malheureux mêla à tout ce que je pus apprendre de lui, et qui se borna à ce qu'il avoit entendu con-

ter , disoit-il , que sir Edouard vivoit à Grasmer , et que vous , ma mère et Ethelinde , vous viviez avec lui. L'on prétend , ajouta-t il , qu'Ethelindé et lui sont mariés , et j'en suis enchanté sur ma parole , car je sais quelle diable de capricieuse fille elle est ; et l'empesé chevalier court risque d'être servi par la seconde comme il l'a été par la première. Dieu me damne , je le voudrois de toute mon ame.

» Je quittai ce libertin extravagant ; mais mon inquiétude augmentoit encore. Je ne doutois presque plus du mariage d'Ethelinde ; et cette nuit fut cent fois plus cruelle pour moi que celle qui fut témoin de mon naufrage , et qui me vit abandonné et dénué de tout secours sur le rivage de l'île Bourbon. Il ne m'étoit point possible de trouver du sommeil , et montant sur la couverture d'une des voitures publiques qui voyagent la nuit , je me rendis à Londres. J'allai soudain à la maison de sir Edouard Newenden ; mais la veille il étoit parti pour retourner à Grasmer. Je questionnai la femme qui gardoit la maison , et toutes ses réponses me convinquirent de la certitude de ce que je redoutois , qu'Ethelinde étoit mariée , et que tout étoit perdu pour moi !

» Quand je voudrois peindre l'état de

mon ame pendant la route que j'ai faite pour me rendre ici , cela me seroit sans doute impossible. Il me restoit si peu d'argent , que la plupart du temps je marchois à pied ; d'autres fois je profitois de quelque voiture de hasard pour faire quelques milles , et de cette manière j'ai été six jours , dévoré d'impatience , à faire un voyage qui n'auroit duré que deux jours , si j'avois pu louer un cheval. Hier , à huit heures du soir , j'arrivai au bord du lac. La lune étoit à moitié couverte par des nuages ; mais ses rayons tremblans se réfléchissoient sur la cheminée blanche de la cabane de ma mère. Bon Dieu ! quelle fut mon émotion en contemplant cette cabane ! Je n'osois entrer , parce que je savois que je ne pourrois jamais supporter la certitude du mariage d'Ethelinde. Sachant à peine ce que je faisois , n'osant rien demander à personne , aussi malheureux en effet que je me figurois l'être , je suivis le sentier qui conduit à la cabane , le cœur rempli d'une terreur inexprimable. Tantôt je me hâtois , comme s'il m'eût tardé de connoître tout mon malheur ; tantôt je m'arrêtois pour respirer , et pour rappeler un peu mon courage , qui sembloit à chaque instant m'abandonner et me laisser prêt à tomber dans tout le délire

du désespoir. Je jetois mes regards égarés de tous côtés, et la vue des lieux où nous nous sommes si souvent promenés ensemble redoubloit ma douleur. Là, m'écriai-je en tournant les yeux vers le petit embarcadere, là, j'ai arraché à la mort celle qui vit pour un autre ! Tandis que je parlois ainsi, j'ai vu la lumière à travers les fenêtres de l'abbaye, et soudain j'ai dit : Grand Dieu ! c'est là qu'elle est, non plus mon Ethelinde, mais la femme de sir Edouard Newenden ! Là, environnée de magnificence et de splendeur, elle écarte de son cœur la mémoire de l'indigent, malheureux, errant Montgomery, qui n'a rien à lui offrir que son cœur ! Et vous, ô ma mère ! vous avez pu souffrir cela ! mais peut-être n'avez-vous point été consultée. Accablée de tristesse et de regrets, vous avez vu dédaigner vos foibles remontrances, et l'intérêt, l'ambition ont été seuls entendus ! Oh ! pardonne-moi, chère Ethelinde, dit-il en s'interrompant, pardonne-moi ces coupables pensées ! mais ne t'en afflige point, ô mon ange ! car je ne peux supporter tes pleurs ».

Ethelinde pleuroit, mais souriant en même temps, elle promit d'être plus tranquille ; et Montgomery baisant sa main

et celle de sa mère , poursuivit son récit.

« Cependant la nuit devint froide et orageuse, et la lune n'étoit plus visible. En arrivant dans la cour de la cabane , à dix heures et demie du soir , je vis que tout étoit enseveli dans un profond silence. J'ouvris la petite porte aussi doucement qu'il me fut possible. Mille tendres souvenirs se présentèrent à mon esprit. Je tremblois , et je fus obligé de m'appuyer contre la porte , quand le bon vieux chien que j'aimois tant dans mon enfance , vint à moi , non en aboyant , mais en me caressant et léchant mes mains. — Tu ne m'as point oublié, Vigo ! lui dis-je, et soudain je fondis en larmes. Mon cœur se sentit un peu soulagé ; il me fut au moins possible de considérer ce que je devois faire cette nuit ; et , songeant que mon arrivée inattendue à cette heure-là pourroit trop alarmer ma mère , je résolus de me coucher dans quelque grange voisine. J'eus bientôt trouvé un endroit rempli de paille : je m'y étendis , et mon chien fidèle se coucha à côté de moi. J'avois souvent dormi bien plus mal à l'aise. Mais là il me fut impossible de dormir, malgré la fatigue que je supportois depuis plusieurs jours.

» Ce matin avant le jour , je suis allé dans le village , afin d'y faire des questions

auxquelles je tremblois qu'on répondît. Les gens d'un petit cabaret où j'ai pris quelque nourriture, ne m'ont point reconnu sous cet habillement, et m'ont parlé comme à un étranger qui, voyageant pour se rendre en Ecosse, s'est égaré dans sa route. La femme, qui aime à jaser, m'a raconté l'histoire de son bon maître, sir Edouard Newenden, trompé par sa première femme, qui étoit allée mourir, heureusement pour lui, au-delà de la mer. Elle m'a ajouté que sir Edouard alloit se marier à une douce et jolie lady, nommée miss Chesterville, qui vivoit dans le village. — Il va se marier ! me suis-je écrié d'un ton qui m'auroit sans doute trahi aux yeux de toute autre personne. Ils ne sont donc pas encore mariés ? — Elle m'a répliqué que tout le voisinage croyoit qu'ils l'étoient, et qu'on tenoit le mariage secret. Pour moi, a-t-elle dit, j'ai assuré mon mari que cela devoit être fini, car miss prend soin depuis long-temps des enfans de sir Edouard ; et elle les aime comme s'ils étoient à elle : mon maître lui-même vit presque toujours chez mistriss Montgomery.

» Ce détail a augmenté encore mes craintes ; et mon ame accablée d'une pareille nouvelle, n'a pu conserver assez de force

pour en demander la confirmation : mais , quittant brusquement la femme qui me parloit , j'ai été errer du côté des rochers , pour réfléchir à mon malheur. Je me suis assis sous les aubépines et les houx qui croissent au-dessus du sentier qui conduit du rocher à l'abbaye. J'ai entendu une voix : et regardant à travers les arbres , j'ai vu sir Edouard Newenden , suivi de deux domestiques qui portoient quelque chose dans leurs mains ; il sembloit leur donner des ordres. J'ai cru , quoique je ne pusse guère distinguer son visage , qu'il avoit toute l'ardeur , sinon du bonheur , au moins de l'espérance ; et je me suis senti un violent desir de fondre sur lui , et de lui percer le cœur.

» Cette triste et cruelle idée restoit encore dans mon ame après que j'ai eu perdu de vue celui que je croyois avoir pour jamais détruit ma félicité. Mais le souvenir de ma mère , la crainte de me rendre coupable aux yeux de cette mère si chère et si tendre , qui n'a vécu que pour moi , a bientôt adouci ma furie , et je me suis mis de nouveau à pleurer comme un enfant.

» J'ai passé ainsi une heure ; et alors , sans avoir aucun projet arrêté , je me suis avancé vers la grotte où pour la première fois

j'avouai mon amour à Etheline , et où depuis j'ai passé tant d'heures délicieuses à penser à elle ou à lui écrire. Mais quelle a été ma surprise , quand j'ai vu dans la grotte Etheline elle-même ! Elle étoit plus belle que jamais , mais plus pâle , plus triste que je ne l'avois laissée. Elle tenoit un livre à la main : mais elle sembloit plutôt méditer que lire. Je n'étois qu'à quelques pas d'elle , caché par un bouquet d'arbres ; je l'ai entendu soupirer. J'ai imaginé qu'elle répétoit le nom de Montgomery , et j'étois sur le point de me jeter à ses pieds pour entendre d'elle l'arrêt de ma destinée , et y mourir , quand j'ai vu sir Edouard Newenden passer à côté des arbres au milieu desquels j'étois , et porter sur son visage les signes d'un trouble et d'une inquiétude à laquelle je ne puis songer à présent sans frémir ».

Montgomery finit par le récit des sensations qu'il éprouva , lorsqu'il entendit le dialogue de sir Edouard et d'Etheline ; et il s'excusa encore d'avoir paru si brusquement devant elle. « Mais , ajouta-t-il en l'embrassant tendrement , qui , après avoir eu tant de raisons de craindre qu'il avoit tout perdu , pourroit se trouver le plus heureux des hommes , et supporter l'excès

de la félicité , avec une ame tranquille » ?

Il étoit déjà tard , et il étoit temps de se séparer et d'aller prendre du repos. Montgomery , qui s'étoit oublié auprès de sa mère et d'Ethelinde , commença à être fâché de les avoir retenues si long-temps. Mistriss Montgomery embrassa son fils en silence ; mais une larme exprima mieux que les plus éloquentes paroles , le plaisir qu'elle éprouvoit de pouvoir , sûre et tranquille dans sa cabane , souhaiter une heureuse nuit à celui que chérissoit son cœur.

Le lendemain , Ethelinde reçut de grand matin une lettre de sir Edouard Newenden. Voici ce qu'elle contenoit :

« Je vous félicite de nouveau , ma chère »
» miss Chesterville , vous et Montgomery , »
» des heureux événemens d'hier ; mais ma »
» situation est telle , que je suis obligé de »
» fuir pour quelque temps les personnes »
» que j'aime le mieux. Je le dois , peut-être »
» par rapport à elles ; mais bien certaine- »
» ment par rapport à moi.

» Je partirai donc demain matin pour »
» Londres avec l'aîné de mes enfans , avant »
» que vous receviez cette lettre. De Lon- »
» dres , après avoir rendu une visite à mis- »
» triss Voolaston et arrangé mes affaires , »
» j'irai à Douvres , je m'embarquerai pour

» la France , et je gagnerai Genève , où je
» compte passer douze ou quinze mois.

» Je pense que sous peu de jours vous
» donnerez votre main au seul homme qui
» en est digne. J'espère que vous me con-
» serverez cette tendresse de sœur , qui a ,
» jusqu'à présent , fait le plaisir et le tour-
» ment de ma vie. J'essayerai désormais de
» faire en sorte qu'elle n'ait sur mon cœur
» que ce premier effet ; et je vous prie ,
» vous et le cher Montgomery , d'avoir pi-
» tié de ma foiblesse , et de l'oublier s'il est
» possible. Avant de revenir en Angle-
» terre , j'aurai triomphé , j'espère , de ma
» passion , et je ne reparoîtrai aux yeux
» de ma sœur Ethelinde , que lorsque je me
» croirai digne d'être appelé son frère.

» En vous chargeant de mes deux petits
» enfans , je sais que je les laisse entre les
» mains de la plus chère et de la meilleure
» des amies. Si vous allez habiter Londres ,
» menez-les avec vous. — Vous les aime-
» rez , parce que votre cœur est fait pour
» aimer. Ils sont aimables ; ils n'ont point
» de mère ; ils sont à moi ! Tous ces titres
» vous les recommandent ; tous ces titres
» leur assurent la protection et la ten-
» dresse d'Ethelinde et de Montgomery.

» Offrez mon respect à ma vénérable et

» à présent heureuse amie. — O la plus jo-
» lie , la plus chère , la meilleure des fem-
» mes , adieu ! Puisse le ciel vous combler
» de félicités ! — Rappelez-vous , et j'es-
» père que Montgomery vous en fera res-
» souvenir , rappelez-vous d'écrire au plus
» fidèle des amis ,

» EDOUARD NEWENDEN ».

Ethelinde arrosa de pleurs cette lettre , et quand Montgomery vint la chercher pour aller faire une promenade du matin , il la trouva pleurant encore. Le cœur généreux de Montgomery compatit au malheur de sir Edouard ; il voulut courir soudain à l'abbaye pour retenir en Angleterre un ami si digne d'Ethelinde et de lui ; mais Ethelinde l'assura que le domestique qui lui avoit remis la lettre , lui avoit dit que son maître ne s'étoit point couché de toute la nuit , et étoit parti dès le matin pour Londres avec son fils aîné.

Cependant Montgomery et Ethelinde allèrent ensemble chercher les deux plus jeunes des enfans de sir Edouard , et Ethelinde , en les chérissant avec toute l'affection d'une mère tendre , trouva un soulagement à la tristesse qu'elle ressentoit , malgré son propre bonheur , en songeant aux chagrins ,

à la passion infortunée du plus généreux des amis.

Mistriss Montgomery sentit mieux ce jour là les effets de la scène pénible et délicieuse de la veille. La langueur dont elle se sentit accablée lui fit croire encore que le terme de sa carrière n'étoit pas loin ; elle desira de voir son fils et Ethelinde unis , et elle dit alors qu'elle quitteroit la terre sans regret , puisque tous ses vœux seroient exaucés.

Les sollicitations de cette tendre mère et celles de Montgomery ne laissèrent plus d'excuse aux délais d'Ethelinde , et une semaine après le retour de Montgomery , elle lui donna sa main dans l'église du village , en présence seulement de mistriss Montgomery , de mistriss Dickenson , concierge de l'abbaye de Grasmer , et de deux autres domestiques.

Ce mariage ne fit aucun changement dans leurs arrangemens domestiques. L'heureux Montgomery se seroit cru comblé d'un bonheur au - dessus de celui dont un mortel peut jouir , si la santé de sa mère ne lui avoit pas rappelé quelquefois que ce bonheur pouvoit être diminué. Cependant , à mesure que l'été avança , mistriss Montgomery se rétablit , et son fils , qui craignoit

une rechute pour elle en automne , la détermina à aller passer la saison du froid à Bristol , où il l'accompagna avec les deux petits Newenden.

Ils trouvèrent lord Danesfort à Bristol. Ce lord , après avoir employé toutes sortes de remèdes pour rétablir sa constitution délabrée , venoit mourir là ; il avoit l'air d'un véritable squelette ; malgré cela , il marchoit encore environné de personnes occupées à écarter de lui les réflexions et les remords , s'ils ne pouvoient pas en écarter la mort , et il étoit toujours persuadé qu'il guériroit. Cependant il se trompa , et Ethelinde ne put pas entendre dire qu'il n'étoit plus , sans songer , avec un mélange de pitié et d'horreur , aux malheurs qu'il avoit causés par ses crimes , non-seulement à la famille des Newenden , mais à une infinité d'autres personnes , malheurs dont il ne se repentoit nullement , et qui le conduisirent où la justice divine l'attendoit.

M. Harcourt vint joindre sa sœur à Bristol , et par sa présence il ajouta à son bonheur. Sa santé avoit repris de la force ; sa fille n'étoit plus ni ingrate , ni inattentive ; et Chesterville lui-même , qui passa un mois à Bristol , ainsi que Victorine , avoit

Leaucoup changé de conduite , à cause des alarmes que la crainte de voir M. Harcourt se remarier lui avoit causées. Il étoit cependant toujours homme du grand monde ; mais Ethelinde l'aimoit et lui pardonnoit ses fautes , et elle ne vouloit ni se les rappeler , ni les découvrir. Il avoit déjà deux enfans , et il sembloit ne pas moins songer à leur assurer de la fortune , qu'à jouir lui-même des grands revenus qu'il devoit aux bontés de M. Harcourt.

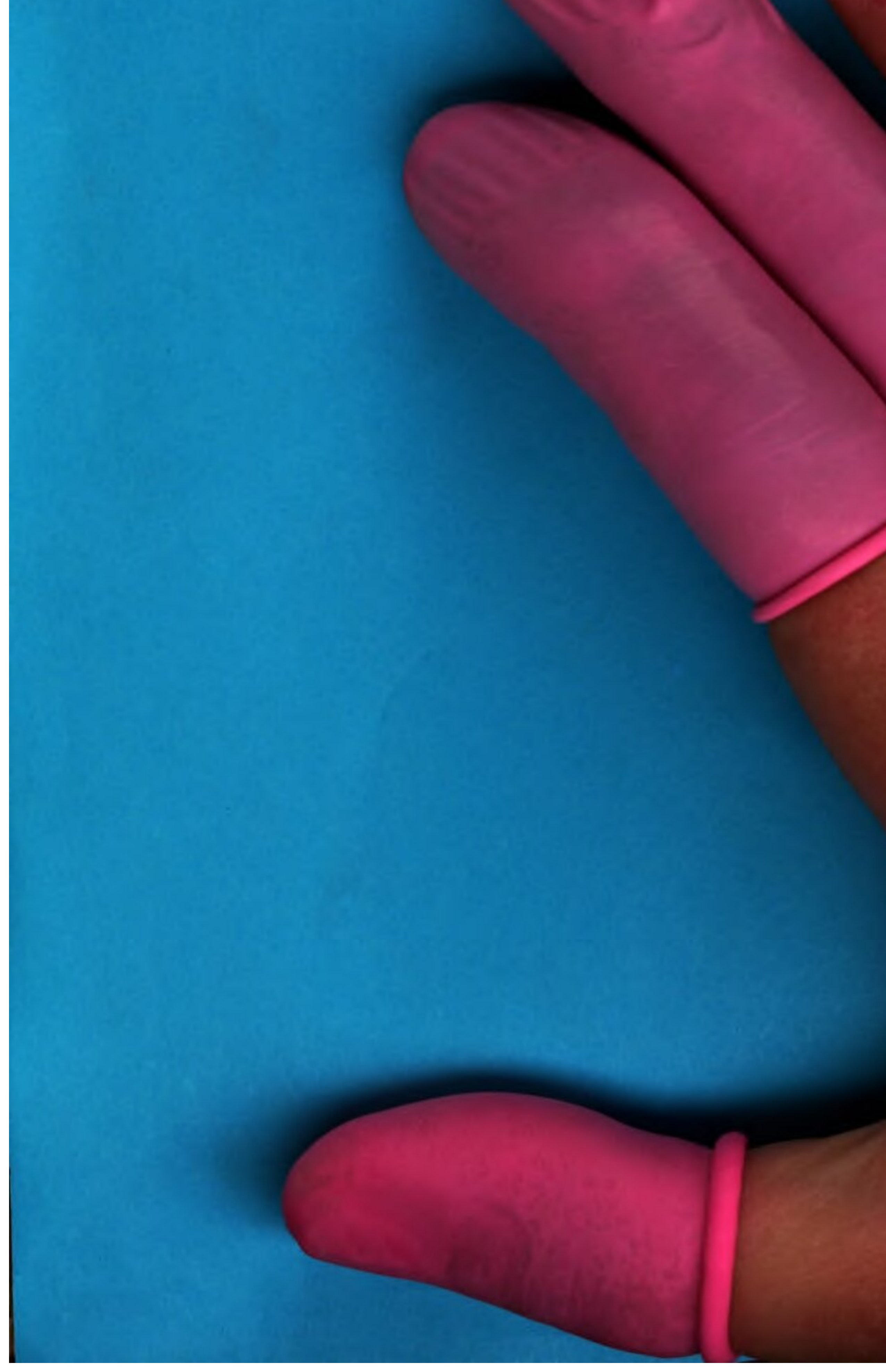
Quels que fussent ses vrais sentimens pour sa sœur et pour Montgomery , il eut soin de paroître très-content des présens que son beau-père leur fit , ainsi qu'à mistriss Montgomery. Cependant Montgomery , le plus généreux des hommes , ne voulut accepter rien de plus que ce que son oncle lui avoit déjà assuré à lui et à sa mère. — « C'en est assez , mon cher oncle , lui dit-il , car ni moi , ni Ethelinde ne voulons quitter l'humble asyle où nous avons trouvé le bonheur sur les bords du lac de Grasmere , et où nous jouissons du doux éloignement d'un monde faux et vain ! monde que , quoiqu'encore jeunes l'un et l'autre , nous avons appris à craindre. Nous serons assez riches avec ce que nous tenons de votre générosité , et nous serions affligés

d'en recevoir davantage aux dépens de ceux qui y ont plus de droit que nous. Venez l'été à Grasmer, venez, et vous verrez si nous pouvons être plus heureux que nous ne le sommes, graces aux bontés de la providence et aux vôtres » !

La félicité de mistriss Montgomery et de ses enfans ne pouvoit en effet avoir d'autre accroissement que celui qu'elle reçut par la naissance d'une fille d'Ethelinde, dans les traits enfans de laquelle Montgomery contemploit avec délices l'image des siens et de ceux de son épouse, et par le retour de sir Edouard Newenden, qui revint à Grasmer après une absence d'un an. Cet ami rapportoit un cœur aussi attaché que jamais à Ethelinde, mais dégagé de tout sentiment pénible ; et il s'occupa à remplir ses devoirs envers son pays, et à veiller à l'éducation de ses enfans, attendant avec impatience le moment où son fils aîné, dont Ethelinde avoit autrefois, avec le secours de la Providence, conservé la vie, pourroit devenir l'heureux époux de l'ange qu'elle nourrissoit maintenant de son lait. Ainsi content et plein d'espérance, le généreux sir Edouard retrouva tout le calme et la sérénité de son ame, et il passa à Grasmer les jours les plus heureux de sa vie. Mont-

gomery et Ethelinde voyoient avec la plus grande satisfaction que le chagrin ne déchiroit plus le cœur de l'homme à qui ils avoient tant d'obligations, et ils remercioient avec ferveur , ainsi que mistriss Montgomery , la Providence à qui ils devoient tant de bienfaits, s'efforçant de mériter sans cesse par la pratique des vertus , la continuation d'une félicité si rarement goûtée sur la terre.

F I N.



gomery et Ethelinde voyoient avec la plus grande satisfaction que le chagrin ne déchiroit plus le cœur de l'homme à qui ils avoient tant d'obligations, et ils remercioient avec ferveur , ainsi que mistriss Montgomery, la Providence à qui ils devoient tant de bienfaits, s'efforçant de mériter sans cesse par la pratique des vertus, la continuation d'une félicité si rarement goûtée sur la terre.

F I N.

Smith, Charlotte Turner, 1749-1806

Ethelinde, Ou La Recluse Du Lac

Bd.: 6

Paris 1798/99 = VII [Franz. Revolution]

P.o.angl. 382-5/6

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10750198-8